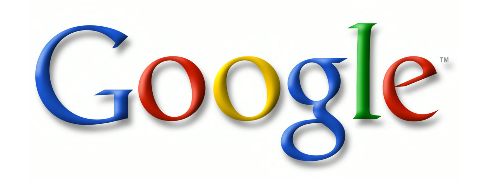
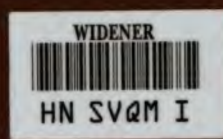

Google


WIDENER
HN SVQM I


ACADEMIAE·HARVARDIANAE·IN·NOV·ANG·SIGILLVM
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

HUGUES REBELL

LA CAMORRA

roman d'aventures napolitaines



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1900

DE CE VOLUME IL A ÉTÉ TIRÉ :

Cinq exemplaires sur papier de Chine, numérotés à la presse de 1 à 5.
Cinq exemplaires sur papier du Japon, de 6 à 10.
Vingt exemplaires sur papier de Hollande, de 11 à 30.

JUSTIFICATION DU TIRAGE



A

ALEXANDRE NATANSON

LA CAMORRA

I

BEAUTÉ INUTILE DU LIEUTENANT FORTIGUERRI

— Je vous défends d'entrer dans cette chambre!

— Mais, ma chère Helen...

— N'avancez pas! N'avancez pas! Je vous cravacherais.

— Vous oubliez à qui vous parlez!

— Je n'oublie rien. Vous êtes un misérable.

— C'est bien. Demain, vous ne me verrez plus. Je vais aussitôt donner l'ordre à Giuseppe de faire mes malles.

— Vous ne partirez pas!... Oh! d'ailleurs, je sais que vous n'en avez pas du tout l'intention.

— C'est ce qui vous trompe. Je suis absolument décidé...

— Vous n'avez pas de décision à prendre. C'est moi qui commande, ici. Vous resterez dans votre appartement; je me tiendrai dans le mien. Voilà!

— Laissez-moi du moins me justifier à vos yeux.

— Inutile! Je vous connais. Vos paroles ne changeraient rien à mon opinion.

— Enfin, j'ai bien le droit...

— Non! Assez de bavardages.

Au bruit de cette querelle, le marquis Malaspina, qui venait présenter son cousin, le lieutenant Fortiguerri, s'arrêta effarouché devant la portière du salon, le pied levé comme s'il eût craint de marcher sur des charbons ardents. Il avait trouvé la maison ouverte, sans domestique; et il était entré en familier libre et un peu obsédant, très fier de montrer son joli garçon de cousin, élégant et martial dans le costume des bersagliers. Son ami, sir Francis Scamler, n'était-il pas soldat, lui aussi : ancien

colonel des King's Royal rifles, ayant fait les guerres de l'Inde ; et puis la nièce de sir Francis, cette charmante miss Helen Morgan, eût certainement convenu au lieutenant. Ah ! si la Providence avait bien voulu arranger ce mariage ! Mais, comme pour narguer ses projets, voici que, juste au moment favorable, on se mettait à se disputer.

Le marquis pensa que, tout à leur altercation, sir Francis et sa nièce n'avaient pas dû les entendre, et, jugeant opportun de remettre sa visite à une autre fois, il fit un signe à son cousin, mais sans résultat. Le lieutenant s'intéressait fort à ce que lui laissait découvrir la tenture soulevée.

Tout de suite, la grâce puissante, fière et élancée de miss Helen l'avait séduit. Il demeurait comme ébloui par les cascades de sa magnifique chevelure blonde et le regard vert, froid, orgueilleux, qu'elle dardait devant elle. Seulement, il n'eut que le temps de l'entrevoir. La jeune fille se retira dans sa chambre en jetant violemment la porte au nez de sir Francis.

— A son aise ! fit le colonel qui haussa légèrement les épaules.

Et, sans s'inquiéter de cette belle colère, il choisit, dans une boîte ouverte, un havane qu'il respira et se fit craquer à l'oreille, en amateur délicat ; puis, tout en fumant, il se remplit un petit verre de Porto dont il admirait, à la fenêtre, les lueurs de vieil or.

La rue de Chiatamone, où habite Scamler, est une des plus agréables de Naples. L'ombre y est douce aux après-midi de soleil, et elle s'ouvre, à son extrémité, sur la pleine lumière du golfe. La fraîcheur de l'endroit, la vue d'un miroitement de flots à travers les grands cèdres d'une terrasse, suffirent à remplir d'aise sir Francis qu'une jeunesse aventureuse, pleine de périls, préparait mieux à sentir les voluptés de la mollesse et de la paix.

Malàspina, qui s'était enfin décidé à se montrer avec le lieutenant, vint le tirer de sa contemplation. Sir Francis ne put s'empêcher de sourire en voyant la toilette du marquis. Pour faire honneur à son cousin, Malaspina

avait revêtu une redingote longue comme une lévite, d'où sortaient des jambes maigres et de longs pieds vernis. Il portait un monumental haut de forme; et des gants blancs tout neufs, un rubis d'un feu clair à la cravate, trois roses blanches à la boutonnière, faisaient encore mieux ressortir le démodé, l'usure et la malpropreté de ses vêtements.

Le visage, il est vrai, est chez lui en harmonie avec le costume. Ses yeux ronds, en vigie au bord de la tête, son nez bourbonien aux narines vastes, sa bouche largement fendue, tout de sa figure semble tendu vers la vie pour la saisir et l'attirer à lui, mais il n'en a rien pris qu'une rongeuse pauvreté que, vainement, par mille tours ingénieux, il s'essaie à déguiser. Chiaia et tout le quartier de Tolède sont sur les portes quand l'antique guimbarde, qu'il appelle sa calèche, aussi large qu'une voiture de déménagement, tressautant, gémissant sur ses ressorts comme si elle allait rendre l'âme, quitte lentement les remises ancestrales, attelée de deux vieux chevaux à l'échine écorchée,

conduite par un cocher sourd et à moitié aveugle. « Vedete, vedete la carrozza del marchese ! » crie-t-on de toutes parts. Mais le marquis n'entend pas les railleries, et lorsqu'il plonge, tête en avant, du fond de « sa calèche » pour saluer les vieilles douairières, il oublie la Révolution qui l'a ruiné et se croit encore aux beaux jours du roi Ferdinand, confident du prince et coqueluche de toutes les femmes.

Ridé, criquet, bavard, paressant dans un entourage de luxe et de misère, entre des fards et des remèdes, Malaspina n'en passe pas moins à Naples pour un conspirateur. On l'entend critiquer amèrement le nouveau régime chez la comtesse Labriola, chez la duchesse Tupputti, chez Don Prina. Si son jeune cousin a bien voulu se souvenir d'un parent qui pourrait le compromettre aux yeux de ses chefs et nuire, par des façons grotesques, à ses conquêtes amoureuses, c'est que personne n'est plus répandu que le vieux beau dans tous les mondes. On le respecte pour son passé ; on le

craint, parce que le roi légitime peut revenir encore et lui rendre, avec les honneurs, le crédit et la fortune ; on le plaint à cause de ses malheurs ; on l'aime pour ses ridicules. Du seul éclat de son ancienne renommée, il entretient une danseuse qui, d'ordinaire, met à le tromper des égards et de la discrétion, comme s'il la couvrait d'or.

Le lieutenant Fortiguerri espère se servir du marquis, ainsi que d'un guide, pour le conduire au milieu de cette société napolitaine qui lui est étrangère, à lui Milanais, autant qu'à un tudesque, et où viennent de le jeter les hasards de la vie militaire. De son côté, Malaspina qui, malgré son âge, n'a point renoncé à l'amour, entend bien user de sa vieille expérience et tourner à son profit les conquêtes du jeune homme.

Après les premiers compliments, Malaspina, avec insistance, malice et curiosité, demanda des nouvelles de miss Helen. Scamler lui répondit sans embarras, sur un ton ironique et faussement solennel.

— Oh ! vous savez, monsieur le marquis (le colonel trouvait un étrange amusement à faire sonner un titre à l'oreille de cet homme ruiné), vous savez, l'air de votre pays ne vaut rien à nos filles. Helen est tellement agitée, tellement nerveuse depuis quelque temps que je me demande si je ne vais pas m'en retourner à Londres.

— Et vous la laisseriez ici ?

— Si je ne puis l'emmener, certainement.

C'était au moins la dixième fois, depuis qu'ils étaient liés, que sir Francis annonçait au marquis sa séparation et son départ. Malaspina n'y prenait plus garde. D'après les paroles qu'il avait surprises en entrant, il s'était imaginé que la querelle avait plus d'importance. Il dit seulement :

— Vous avez raison de quitter notre malheureuse ville. On n'y est plus en sûreté. Depuis que nous avons perdu notre roi légitime, les crimes de toutes sortes se multiplient. Ce matin même, on a trouvé un de nos meilleurs avocats, Gabriele Gazola, le corps percé

de coups de poignard, et savez-vous dans quel endroit? Sur le parvis de l'Incoronata! Les misérables ne respectent plus rien.

— Mais n'est-ce pas votre parti qu'on accuse?

— C'est abominable. Accusez le mécontentement public, monsieur, et non pas de braves citoyens. Évidemment, certains hommes par leur usurpation, leur impéritie, leurs injustices, ont provoqué ces attentats. Ce sont comme des représailles que je n'excuse point, mais dont il ne faut pas méconnaître les véritables auteurs. Sans compter que la police, aujourd'hui, n'existe plus! Ah! nous allons en voir bien d'autres!

— Oh! n'exagérez pas, marquis, répartit le lieutenant. Je crois que la police, justement, connaît le véritable auteur de ces assassinats.

— Comment! un seul homme aurait commis tant de crimes.

— Oui, un seul homme. C'est un certain Marco Ascalona, paraît-il. On est sur ses traces. Il ne peut manquer d'être bientôt arrêté.

— Arrêté ! Vous dites qu'il est arrêté ! s'écria tout à coup miss Helen qui, de sa chambre, avait entendu la conversation et venait de reparaître tout à coup, l'air égaré, le sein soulevé d'émotion. Elle n'avait plus ce regard assuré, froidement orgueilleux que le lieutenant avait surpris à son arrivée, mais, au milieu des boucles blondes qui lui retombaient sur le front, sur les joues et lui cachaient une partie du visage, ses yeux avaient une expression charmante d'inquiétude enfantine.

— Malheureusement non, mademoiselle, dit le lieutenant qui se trompa sur la cause de cette émotion, Ascalona n'est pas encore arrêté.

— Ah ! j'en suis bien heureuse, fit miss Helen ; et elle soupira largement.

— Vous vous intéressez beaucoup à cet homme ? demanda Scamler d'un ton insolent. Vous le connaissez ?

— Non, je ne le connais pas, répondit miss Helen. Je ne l'ai même jamais vu. Je sais seulement que c'est un brave, un grand cœur.

— Un assassin, un grand cœur ? Vous devenez folle, ma pauvre Helen.

La jeune fille lança un regard dédaigneux à Scamler.

— Je suis très raisonnable au contraire, fit-elle d'une voix lente, en détachant les syllabes.

— Voulez-vous que je vous dise, mademoiselle, ce que c'est que votre héros: c'est un Camorriste !

— Qu'est-ce que c'est que cela, un Camorriste? demanda Scamler.

— Ce serait trop long de vous l'expliquer, répondit Malaspina un peu effaré et en prenant un air mystérieux.

— Je vais venir à votre aide, mon cousin, dit le lieutenant. J'ai rencontré naguère, à Milan, un Napolitain fort instruit de l'existence secrète de sa ville natale : M. Luigi Baculo. Il prétendait que la Camorra était une association de malfaiteurs, née dans les prisons, qui avait pour but de défendre les détenus et de les arracher, le plus possible, au régime pénitentiaire.

Elle leur procure une meilleure nourriture, de petites douceurs, parfois des armes, et même, quand une occasion se présente, favorise leur évasion. Il paraît que les Camorristes sont très habiles, puisqu'ils parviennent à gagner des geôliers, des avocats, des juges, et à conserver leurs couteaux jusque dans les salles de la Vicaria [1]. Une fois libéré, le Camorriste reste fidèle à une association qui lui est venue en aide et dont il n'a pu faire partie qu'après de dures et sanglantes épreuves qui montrent bien son adresse et son courage : un duel au couteau, par exemple, ou encore une estafilade à travers la face, sur le bras, qui le marque pour toujours. Il prouve sa fidélité en secourant ses compagnons dans les rixes qu'ils peuvent avoir à soutenir ; en les défendant contre la police ; et, enfin en extorquant aux marchands, par des menaces, au besoin par des exécutions, une part de leurs bénéfices, qu'il verse ensuite à la caisse commune de la Société.

1. Prison de Naples.

— Et les marchands se laissent faire ? Ils n'ont pas recours à la police pour se protéger ?

— Oh ! la police ne les protègerait guère ; elle est très mal payée, vous savez, la police. Et puis, comment voulez-vous que des gens paisibles aillent à chaque instant, au péril de leur existence, se colleter avec des malfaiteurs à seule fin de venir en aide à un inconnu? Il faut de grands crimes comme ceux d'Ascalona pour les décider à se mettre en chasse... Les Camorristes, d'ailleurs, ne sont pas aussi dangereux qu'on se l'imaginerait. Cette part qu'ils exigent sur la vente de tous les produits, ils la regardent comme une commission de leurs services. En effet, le marchand qui veut bien ne pas lésiner avec eux est assuré, en retour, de leur protection. Ne riez pas. Les Camorristes peuvent vous défendre contre des vols de toute espèce ; ils ne se contentent pas, comme la justice, de punir les coupables, ils rendent l'argent ou l'objet enlevé.

— Mais c'est charmant, cela ! s'écria Helen en battant des mains.

Scamler haussa les épaules, tandis que le lieutenant souriait avec fatuité. Il attribuait tout son succès aux agréments de sa parole, mais la jeune fille n'avait fait attention qu'au récit, sans rien accorder au causeur.

— Alors, cet assassin ? reprit Scamler.

— Ascalona ? Il est de l'association.

— Vous placez bien vos sympathies, observa Scamler en se tournant vers miss Helen.

— Certainement, répondit-elle avec assurance. Tenez, je connais une pauvre marchande de fruits de la Piazza dei Martiri. Un matin, on vient lui dire que sa mère est mourante ; elle quitte aussitôt ses éventaires, court chez elle, à cinq ou six cents pas de l'endroit. Sa mère se portait à merveille. Elle revient heureuse et tranquille à sa boutique, mais c'est là que son deuil l'attendait. Il ne restait plus seulement un brin de paille. Non seulement on avait déménagé le comptoir où elle renfermait son argent, mais on avait pris les fruits, les légumes et jusqu'aux chaises. Vous devinez les pleurs et les lamentations de cette malheureuse. Elle

ameutait tout le quartier autour d'elle. Passe un homme : un grand et solidè gaillard. Il s'informe de l'aventure. La victime elle-même vient se plaindre à lui d'une voix entrecoupée de sanglots. « Courage, ma pauvre, fait-il, nous retrouverons les voleurs. En attendant prenez ceci pour vous consoler. » Et il lui met dans la main de quoi ouvrir trois boutiques comme celle qu'on venait de piller. N'est-ce pas là un beau trait ? J'en sais d'autres ; celui-ci, par exemple : M. Nasello, le professeur d'anglais qui fait des conférences, n'a pas toujours été un homme à la mode. Un jour, il y a de cela deux ou trois ans, il errait par les rues, affamé, sans domicile, et dans un désespoir si extrême qu'il était sur le point de se tuer. Un inconnu, remarquant le dénûment et l'affliction qu'exprimait toute sa personne, l'aborde, cause avec lui, le console, lui donne de l'argent, et, le soir même, le fait entrer comme précepteur dans une riche famille anglaise. Ce généreux bienfaiteur de la fruitière et de M. Nasello, c'était Ascalona. Je vous dis que c'est un homme admirable !

— Tout ce que vous voudrez, mademoiselle, répartit solennellement le marquis. Il n'en est pas moins vrai que c'est un meurtrier...

— Qu'en savez-vous ?

— N'a-t-on pas reconnu qu'il était l'auteur des derniers assassinats ?

— Le pauvre ! Il a bon dos, comme on dit. Il n'est heureusement pas là pour répondre à ces sottes accusations.

— Vous le cacheriez peut-être, mademoiselle ? demanda Fortiguerri.

— Certes ! Et avec grand plaisir !

— Vous auriez tort. Un homme de ce genre appartient à la Loi et à la police.

— La police ! la police ! Je la hais, votre police ! Voulez-vous savoir les méprises, les crimes qu'elle commet tous les jours ? Mon amie Lydia Middleton a été arrêtée un soir, à Paris, en même temps que de misérables femmes, des vagabonds, des ivrognesses ; elle a passé toute la nuit avec elles ; ce n'est que le lendemain soir qu'on l'a délivrée. En prison, Lydia, mon amie, une si gracieuse jeune fille !

Au risque d'être injuriée, frappée ignominieusement ! Est-ce compréhensible ?... Et, nulle part, la police n'est plus intelligente. Il faut même se réjouir quand elle ne fait pas le mal avec intention. On m'a dit qu'à Londres, les pauvres vagabondes, pour ne pas être arrêtées, paient chaque soir six pence aux policemen de leur quartier. La voilà, la Camorra légale ! J'aime mieux l'autre.

— Je vois que mademoiselle connaît à fond l'existence des « pauvres vagabondes », observa insolemment le marquis.

— Oui, je la connais, répliqua Helen dont les joues s'empourprèrent de fureur. Et, après ? Quel mal y a-t-il ?... Moi je lis et j'observe ; je regarde autour de moi. Je ne suis pas comme vos saintes nitouche de petites Napolitaines qui prient par devant la Madone et, par derrière, se font trousser leurs jupes.

— Helen ! s'écria Scamler.

— C'est la vérité... Moi je suis une honnête femme.

— Nul ne le conteste, fit à demi-voix le marquis.

— Ces déclarations sont absolument déplacées, ajouta le colonel.

— Vous m'ennuyez. Au surplus, je ne sais pas pourquoi je suis venue ici. Quand vous me reverrez, il tombera des hallebardes. Adieu !

Et, de nouveau, miss Helen se retira dans sa chambre en battant la porte.

Le colonel, prenant la boîte de havanes, la présenta au lieutenant et à Malaspina.

— C'est l'air de Naples, fit-il, toujours tranquille, en clignant de l'œil vers la chambre de la jeune fille. Il ne vaut rien, vous savez, pour les étrangères.

Cependant Malaspina et Fortiguerri, très agacés de cette scène, s'étaient consultés du regard pour prendre congé.

— Mon cher colonel, nous sommes au regret...

— Si tôt ! J'espère que ce n'est pas cette petite écervelée...

— Oh ! vous la remplacez bien, dit Fortiguerri, qui voulut être aimable.

— Nous nous reverrons avant votre départ ?

— Mais je ne suis pas encore décidé à m'en aller. On s'habitue à tout.

— A qui le dites-vous, mon cher colonel ! Je me suis habitué à la Révolution.

— Et elle n'était pas si gracieuse, conclut Fortiguerri.

Ses lèvres avaient adressé le compliment, mais sa volonté demeurait injurieuse. Que cette jeune fille n'eût pas eu pour lui un seul coup d'œil, cela seul lui semblait impardonnable. Les jolies femmes de Milan ne l'avaient pas habitué à tant d'indifférence !

Il était pressé d'exhaler son dépit, et dès qu'il fut dans la rue avec le marquis :

— Eh ! bien, lui dit-il, elles sont aimables, les Napolitaines !

— Ne confondons pas, mon ami. Miss Helen est une Anglaise et n'habite notre ville que depuis un an. Quand tu connaîtras nos Napolitaines, tu avoueras qu'il n'existe pas de femmes au monde qui soient plus belles et mieux faites pour le plaisir. Veux-tu que nous

allions voir une de mes bonnes amies, la duchesse Tupputti ?

— Mais elle est vieille la duchesse ?

— Mûre, seulement. Et elle a gardé tout le radieux éclat de sa jeunesse. C'est la rose dans son épanouissement. Il faut vite la cueillir. Elle n'a qu'un léger vice : elle incline un peu trop vers la dévotion. Mais, en ce temps de scepticisme, ne nous plaignons pas de rencontrer chez nos amies une véritable piété. Notre pauvre ville n'aurait pas éprouvé tant de maux si l'incrédulité n'y était déjà toute puissante !

II

OU NAPLES SE FAIT ENTREVOIR MAIS NE SE LAISSE PAS PRENDRE

La duchesse Tupputti habitait, derrière la Piazza del Carmine, en plein quartier populaire, un ancien palais branlant, poudreux, dont la grande façade sombre, à arcades, semblait manger les hautes et étroites maisonnettes de son entourage, rouges, vertes, roses, jaune-serin, pavoisées de guenilles éclatantes, plaquées de larges ombres, traversées de rais de soleil, éventées, çà et là, par les feuillages en bouquet des jardins conventuels. Les voiturées de fruits, les marchands d'eau et de citron, une marmaille batailleuse et criarde, des colères de mères ou de femmes jalouses, des interpella-

tions hardies ou outrageantes de vieilles et de jeunes ouvrières, les jeux, le négoce, les tempêtes des ménages pauvres, tout cela venait heurter incessamment cette vaste demeure, aux fenêtres toujours fermées, dédaigneuse de la vie bruyante qui battait à ses portes et qu'elle n'avait plus la force d'éloigner.

Comme Malaspina et le lieutenant allaient pénétrer dans le palais, une fillette, pareille à un animal sans honte, se troussa et s'accroupit lestement dans l'enfoncement du porche. La grille s'ouvrit : « Fuori, porcheria ! » cria une vieille voix en colère, et un balai s'en fut frapper le derrière de l'incongrue qui se releva et se sauva vite sans mot dire, tandis que la vieille voix reprenait sur un ton de familiarité, et aussi de respect excessif :

— Entrez, entrez, monsieur le marquis ! Que monsieur le marquis prenne garde... Ah ! le palais n'est pas bien tenu depuis que ces brigands de domestiques sont partis... Comme si tout le monde n'était pas gêné, des fois !... Est-ce qu'on n'a pas des égards pour ses maî-

tres... Ainsi, supposons que vous, monsieur le marquis...

Le bonhomme qui parlait ainsi, très long, très maigre, vêtu d'un habit qui avait dû être noir autrefois et que l'âge avait fait gris et verdâtre, présentait son sourire d'une bienveillance apprise, l'humilité de sa tête baissée, de ses yeux qui attendaient toujours des ordres, l'infinie résignation de son grand front dur et triste, sur lequel la peine semblait s'être usée.

La porterie du palais donne sur un vaste promenoir ouvert ; entre les arcades, on entrevoit une cour herbue et abandonnée, avec une pompe hors de service, des statues effritées d'amours. Toute la douleur des ruines qui s'étalent avec indifférence vous pénètre au milieu de ces murailles majestueuses et lézardées, de ces cinquante fenêtres dont la plupart manquent de carreaux. Dans un coin, s'élève un monceau de plâtras : c'est ce qui est déjà tombé du palais. Chaque jour, le monceau s'augmente.

D'un pas dégagé, heureux, le marquis Malas-

pina, sans prendre garde à ce délabrement auquel ses yeux, de longemps, étaient accoutumés, sans écouter les radotages du vieux maître d'hôtel, se dirigeait vers l'escalier, suivi du lieutenant, qui considérait avec surprise les rampes descellées, les jours entre les marches, les crevasses béantes, les portes affaissées contre les tapisseries en loques. Tout à coup, le vieux maître d'hôtel se frappa le front et hocha la tête, comme si une inspiration subite venait de l'éclairer sur ses devoirs et lui faire regretter une faute commise dans son service. Il se précipita vers Malaspina, qui avait déjà mis le pied sur la première marche, et l'arrêta brusquement par le bras.

— Monsieur le marquis, s'écria-t-il, j'avais oublié de vous dire que madame la duchesse n'est pas au palais !

— Qu'est cela, Vincenzo ? Et pourquoi m'avez-vous laissé entrer?

— Je demande bien pardon à monsieur le marquis, fit le bonhomme, mais...

Ici, Vincenzo jeta un coup d'œil vers la rue

bruyante, puis, à voix basse, en se mettant la main au coin des lèvres, comme pour empêcher les paroles de voler aux oreilles indiscrètes :

— Madame la duchesse est à faire une retraite chez les Dames de l'Immaculée, sous la direction de Don Prina..

— C'est étonnant, dit le marquis, qu'elle ne m'en ait pas parlé ; elle me dit pourtant tout ce qu'elle fait.

A ce moment, une tête apparut à un petit guichet de l'escalier ; elle se pencha au dehors, serpentine, le cou tendu et les yeux étincelants, puis rentra bien vite, comme ennuyée de s'être laissé voir.

— Que dis-tu donc, Vincenzo ! s'écria d'une voix irritée Malaspina, Don Prina est ici !

— Je ne sais pas, monsieur le marquis, gémit le vieux serviteur qui eut l'air d'implorer sa grâce.

— Comment ! tu ne sais pas, Vincenzo ! Il vient de se montrer à l'instant. Tu l'as vu comme moi. Qu'est-ce que cela signifie, tout ce mystère ? Par Bacchus ! je ne suis pas un étranger !

— Je vous jure, monsieur le marquis, que je ne sais rien, absolument rien.

— Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, répétait le marquis.

Enfin il se retira, en proie à une violente colère, tandis que le lieutenant riait dans sa moustache ; au fond, il était, lui aussi, très contrarié. Que la propriétaire de cette ruine ne se fût pas laissé voir, cela ne le touchait guère, en dépit du portrait séduisant qu'avait esquissé Malaspina; mais cette porte fermée lui rappelait l'accueil de miss Helen ; et il en éprouvait comme une nouvelle amertume.

— C'est une simple courtisane, dit-il.

En rabaissant ainsi le charme de la jeune fille, il prétendait s'en délivrer.

Malaspina, qui ne pensait qu'à la duchesse, regarda son cousin avec une indignation naissante.

— Ce ménage d'une nièce et de son oncle n'est-il pas bien équivoque? reprit Fortiguerri.

— Ah! tu veux parler de l'étrangère, s'écria le marquis, heureux que le blasphème redouté

n'eût pas été commis. Celle-là, je te l'abandonne. Je ne crois cependant pas qu'elle soit la maîtresse du colonel.

— Pourquoi vivent-ils ensemble, alors ?

— Oh ! ils sont un peu comme chien et loup.

— C'est une preuve, cela ! D'autant plus que ce prétendu colonel m'a tout l'air d'un forban sans scrupule, et cette miss Helen n'est pas fille à supporter un Bartholo.

— Qu'elle soit ce qu'elle voudra, peu m'importe, répliqua le marquis. C'est la conduite de la duchesse que je ne m'explique pas. Etre traité comme un inconnu, pense donc ! moi qui la connais depuis vingt-cinq ans !

— Vingt-cinq ans ! s'écria Fortiguerri, et vous n'en êtes pas fatigué !

Le marquis parut profondément blessé. Aussi, le lieutenant un peu honteux, se hâta-t-il d'ajouter :

— Elle est sans doute malade.

— On n'est jamais malade pour un ami comme moi.

Ils passaient alors devant Santa-Maria del Carmine.

— Entrons dans l'église, dit le marquis, nous y verrons Don Natale. C'est un prêtre éminent, et il nous dira, je l'espère, où se trouve réellement la duchesse. Il était encore son confesseur il y a huit jours, mais je ne serais pas étonné que cette vipère de Don Prina l'eût remplacé. Viens-tu ?

— Allons ! puisque les Napolitaines sont invisibles. Peut-être serons-nous plus heureux avec les Napolitains.

L'église était sombre et fraîche, pleine d'une odeur grasse et écœurante de renfermé, de misère humaine, de cire et d'encens. Çà et là, devant des madones parées de médailles et habillées de robes de soie poudreuses, des cierges portaient haut leurs petites étoiles ou se mouraient au milieu de rigoles de cire. Deux vieilles femmes, devant l'illumination du maître-autel, demeuraient immobiles, anéanties, comme des tas informes de haillons sombres, pendant qu'un petit sacristain voûté, aux

yeux fixes, la face animée d'un ricanement incompréhensible, errait partout, d'un pas léger, remplissant l'église d'un bourdonnement de mouche.

Le marquis s'avança dans la nef de gauche jusqu'au confessionnal où se tenait d'ordinaire Don Natale, mais il vit qu'il y avait un homme agenouillé à côté du prêtre ; et il alla se placer plus loin, auprès du tombeau de Conradin, en attendant que le pénitent eût fini sa confession. A ce moment, au milieu de l'église sonore, des sanglots éclatèrent avec un bruit d'orage, prolongés, répercutés par les nefs et les chapelles. Ils jaillissaient, expiraient pour s'élever et mourir encore, comme un hymne au rythme tranquille et presque heureux. Et, couvrant cette douleur qui se calmait avec des larmes, la voix tremblante de Don Natale prononça les paroles sacramentelles : « Ego te absolvo, in nomine Domini. » Le pénitent se releva, humble et soupirant encore, mais avec un air de calme et de joie répandu sur tout son visage.

C'était un des types les plus admirables de cette race napolitaine où la mère semble ne pouvoir concevoir que la beauté mâle, enfantant de toute sa joie des Narcisse et des Antinoüs, et accouchant, comme malgré elle, de Maritornes et de Gotons. Il avait ce regard tendre et ardent qui s'allie si bien, là-bas, à la force virile; les traits fins, le nez droit qu'affectionnent les statuaires grecs, et ce teint mat qui laisse au dessin du visage toute sa finesse gracieuse et séductrice. La barbe, la chevelure, noires et puissantes, ne lui donnaient aucune dureté, ne lui enlevaient rien de sa jeunesse. Et les lèvres grasses, molles, colorées, pareilles à un fruit entr'ouvert qui provoque la morsure, étaient bien comme l'âme même de cette face amoureuse et sensuelle. Il portait la veste de toile, la chemise lâche d'un homme du peuple, mais ses vêtements étaient propres et soignés. On devinait à sa cravate fine, à la ceinture de soie qui lui entourait la taille, aux bagues qui chargeaient ses doigts, ces recherches de coquetterie ordinaires, en

haut comme en bas, aux hommes à femmes.

Don Natale se leva derrière lui et sortit du confessionnal. Les deux hommes traversèrent la nef. Le prêtre semblait aussi ému que son pénitent ; seulement sa large face, douce et mélancolique, un peu ridicule par l'exagération des traits et où, seul, le front était noble, buvait les larmes et étouffait une douleur que son compagnon ne se donnait pas la peine de dissimuler.

Comme ils allaient sortir, le pénitent se retourna vers son confesseur et, par un mouvement irrésistible, il lui prit les mains et les baisa avec passion. Le prêtre eut un air épouvanté, mais il ne retira pas ses mains. L'homme partit, gagna une ruelle obscure et disparut, tandis que don Natale, après s'être essuyé les yeux, se mettait à marcher d'un pas pressé dans la direction du palais Tupputti.

— Don Natale ! Don Natale ! appela le marquis en se lançant à sa poursuite.

Mais le prêtre n'entendait pas. Il marchait si vite qu'une ou deux fois il manqua de renver-

ser des enfants sur son passage. Le marquis et le lieutenant, arrêtés par des attroupements, ne purent le rejoindre. Ils arrivèrent devant le palais au moment où Don Natale y faisait son entrée. Ils ne le virent point ressortir.

Le marquis était outré.

— Alors elle reçoit tout le monde, tout le monde, sauf moi. A merveille, madame ! Mais ne comptez plus, si votre fantaisie daigne m'honorer encore, me revoir dans vos salons. Si vous avez envie de vous distraire, adressez-vous à vos amis Don Prina et Don Natale ! Quant à moi, je me dispenserai désormais de ces soins fatigants que vous savez si mal récompenser.

Sans prendre part à cette infortune tumultueuse, le lieutenant demanda au marquis s'il avait remarqué le pénitent de Don Natale, l'émotion et la beauté de cet homme du peuple.

— Non, fit Malaspina. Pourquoi veux-tu que je m'occupe de la clientèle de Don Natale? C'est une canaille, perdue de crimes, que je me flatte de ne pas connaître.

— Est-ce que Don Natale aurait une spécialité de pénitents ?

— Sans aucun doute. Quand on confesse à Santa Maria del Carmine, on a toutes les sales consciences de Naples à purifier. Il n'y a, dans ce quartier, que des voleurs, des prostituées et des assassins.

— Et la duchesse Tupputti ?

— Je lui ai toujours conseillé de quitter son palais. Tu vois, la contagion la gagne, elle aussi !

— Alors, un prêtre qui confesse des voleurs, selon vous ?...

— Devient leur complice, c'est évident.

Cependant, le marquis, tout en parlant, était redevenu calme ; un sourire effleura ses lèvres ; il tira sa montre, puis hâtant le pas :

— Laissons ces sottes, dit-il. Ces visites m'ont glacé l'âme. Je soupire vers la chaleur de la jeunesse... Veux-tu que nous allions voir Barborin ?... Ah ! voilà ! tu ne connais pas Barborin ? Eh bien, imagine-toi tout ce que le printemps peut mettre de séduction dans une

fleur, et l'été, de saveur dans un fruit. Imagine-toi une enfant qui a toute l'expérience et toute la passion de la femme ; une femme, toutes les candeurs et toutes les innocences de l'enfant. Imagine-toi !... Non, n'imagine rien. C'est impossible de se figurer Barborin, lorsqu'on ne l'a pas vue. Viens avec moi, plutôt.

— Est-ce que Barborin a l'âge de la duchesse ?

— Tu plaisantes ! Barborin n'a pas encore dix-huit ans. Ah ! la Providence m'a gâté en me permettant de cueillir cette rose sur ma route, à un âge où l'on doit déjà penser aux cyprès qui ombrageront votre dernière demeure.

— Oh ! mon cousin...

— Ah ! vois-tu, je ne me fais pas d'illusion : je ne suis plus un jeune homme, mais combien de jeunes gens, aujourd'hui, ont la verdeur du vieux Malaspina ? Ah ! je me soigne ferme, mais je me conserve aussi... Et puis, veux-tu que je te dise : ceux de ta génération sont trop brutaux avec les femmes ; ils ne sa-

vent pas leur plaire. Vous n'avez pas le sens de la caresse, vous autres. Regarde miss Helen, elle n'a pas seulement fait attention à toi.

— Permettez: ni à vous, non plus.

— Parce qu'elle me connaissait. Ces filles-là aiment la surprise d'un nouveau visage. Mais toi, qui étais un inconnu pour elle !... Tu aurais eu le plus grand succès, te dis-je, avec un peu plus de savoir-faire. Tu es beau, tu es jeune, mon ami. Cela ne suffit pas. Tiens, prends modèle sur moi. Tu vas voir le joli petit ménage que nous faisons tous deux. Nous sommes comme deux colombes amoureuses. Cette enfant, tu comprends, a besoin de tendresse, et elle était si mal servie ! Elle était avec le vieux duc de Medina-Cœli. Sec comme du bois, paraît-il. On n'en pouvait rien tirer. Mais ça le flattait, cet homme, d'avoir une petite danseuse de San Carlo : il avait réussi à inspirer à sa femme de la jalousie. Maintenant, j'ai rendu la paix à sa femme et la gaieté à sa petite maîtresse. N'est-ce pas une bonne action ?

Ils allèrent ensemble chez Barborin. Curieux et inoccupé, le lieutenant s'était décidé à suivre le vieux Malaspina dans ses courses inutiles. Ils montèrent donc une petite ruelle en pente qui donnait sur la rue de Tolède, tout encombrée d'épluchures de légumes, d'écorces d'oranges et de fiasques brisées. Le chemin qui conduisait à cette étoile de la Danse ressemblait assez à celui du paradis : glissant et semé d'embûches. Barborin n'avait point l'ambition de nos amoureuses de Paris, qui se font bâtir et meubler des palais : peu lui importait l'écrin où elle enfermait ses grâces, pourvu qu'on sût les y découvrir. Le mystère même de cette rue obscure servait ses amours.

Malaspina et le lieutenant, en pénétrant dans la maison de la danseuse, furent comme étourdis par un tonnerre roulant de vociférations que dominaient des aboiements, le cocotement d'une poule en détresse et les battements d'ailes d'un colombier. Des enfants, des chiens se faufilèrent entre leurs jambes : une grande fille se laissa glisser de haut en bas sur

l'appui de l'escalier, vint tomber à leurs pieds, et ils durent s'aplatir contre la muraille pour céder le passage à une troupe hurlante qui dégringolait sur eux.

Des hommes entraînaient par le bras ou poussaient par les épaules une femme échevelée qui leur résistait de toute sa force, tendant les poings, à demi étouffée par une main qui se collait à ses lèvres dès qu'elle voulait parler. Elle parvint pourtant à se dégager une minute, et, détournant la tête, elle se mit à injurier, d'une voix enrouée de rage, quelque ennemie invisible.

— Truie dégoûtante ! Fumier pourri ! Tu ne me voleras pas mon homme, entends-tu, vache ! ou je jure sainte Anne que je te fais sortir tes tripailles !

— Passons, dit le marquis au lieutenant qui considérait l'insulteuse avec un sourire amusé, et essayait d'entrevoir ses traits à travers les cheveux qui lui couvraient le visage.

Malaspina tambourina longtemps à la porte massive, aux solides ferrures, qui défendait

Barborin des visites indiscrètes. Après un quart d'heure d'attente, lorsque la maison fut redevenue tranquille, un pas se fit entendre à l'intérieur.

— Qui est-là ? demanda-t-on.

— Moi, Malaspina !

— Imbécile ! Quelle idée de venir me réveiller ainsi, répliqua une voix zézayante et chanteuse, bien napolitaine.

— Ouvre ! cria Malaspina.

— Tu parles comme si tu étais le roi. Je n'aime pas ça, moi.

— Ma chère petite Barborin, voyons, ne sois pas méchante.

— Qu'as-tu à me dire ?

— Mille choses. J'ai d'abord un joli garçon à te montrer.

Un verrou fut tiré et la porte s'entrebâilla, suffisamment pour laisser voir une petite frimousse rose, poudrée jusqu'aux sourcils, des lèvres riantes, un nez à l'aventure et un joli sein, impudiquement heureux, qui prenait l'air au-dessus d'une chemisette lâche, glissée

très bas et toute prête à tomber davantage.

— Montre ton joli garçon, papa !... Ah ! je le vois. Il n'est pas mal, mais tu sais, j'ai mieux chez moi.

— C'est bien. Laisse-nous entrer.

— Cependant, si je suis avec quelqu'un ?

— Tu le renverras.

— Et si on ne veut pas s'en aller?

— Je ferai déguerpir moi-même l'impoli, et plus vite qu'il ne voudrait, sois-en sûre.

— Ah ! ah ! ah ! laisse-moi rire !... Et si c'était Ascalona ?

— Avez-vous entendu ? dit le lieutenant.

— Qu'est-ce que c'est que cet Ascalona ? demanda le marquis dont la mémoire était assez infidèle.

— Un homme qui ne souffre pas que l'on canule ses femmes !

— Le Camorriste ! ajouta le lieutenant.

— Ah ! un Camorriste. Eh ! bien, je vais le faire arrêter, ton Camorriste, tu vas voir ça !

— Viens donc le prendre ! dit Barborin.

Et elle poussa l'énorme porte qui se ferma

d'un coup et fit tressaillir toute la maison.

— Peste infernale ! s'écria le marquis.

— Dis donc, très cher !...

Malaspina leva la tête. Barborin, ouvrant l'œil de bœuf qui se trouvait au-dessus de la porte, montrait sa petite tête gouailleuse.

— Dis donc, très cher, tu as encorné assez d'hommes dans ta jeunesse. Tu peux bien souffrir qu'on te le rende à présent.

— Malheureuse ! Mais tu n'as donc plus aucun égard...

— Pour ton âge ? Dame, tu te teins les cheveux. Tu ne peux pourtant pas être vieux et jeune à la fois.

— Barborin, reprit le marquis, jure-moi au moins...

— Quoi donc ?

— Que tu es avec un homme de bonne compagnie.

— Ah ! cela, par exemple, je te le promets.

Et elle éclata de rire.

Le marquis, d'une voix tremblante et sourde, laissa gronder sa colère.

— Tu te moques de moi, coureuse. Mais, va, tu t'en repentiras. Tout Naples saura ta conduite. D'abord, tu vas quitter San-Carlo ; dès ce soir, je parle à ton directeur, et je te la ferai danser, oui ! la danse de la faim, avec les mendiants, au clair de lune.

Barborin ne répondit rien à ces menaces, mais pour montrer combien elle les méprisait, elle se retourna et offrit sans voiles le revers joufflu de sa personne, pareil à une chair de pêche dorée par le soleil.

Cette vue, qui eût dû réjouir le marquis, souleva tout son dégoût. Il prit le bras du lieutenant et descendit très vite dans la rue.

— Nos pères, dit-il, avaient des duègnes pour garder ces coquines. Ils avaient bien raison. Il est honteux de penser qu'une morveuse de cette espèce puisse affoler un honnête homme.

— Moi, répliqua Fortiguerri, si j'étais à votre place, il y a longtemps que j'aurais laissé là cette infidèle.

— Tu parles, mon ami, comme un homme

qui n'a jamais aimé. Permets-moi aussi de te dire que Barborin a toujours été charmante. Je ne comprends rien à ce qui se passe aujourd'hui...

Puis, changeant brusquement la conversation :

— Si tu veux, pour oublier ces visites désagréables, nous irons finir la journée chez la comtesse Labriola. Elle a des confitures de Constantinople qui sont exquises. Tu y goûteras.

— Ah ! non, s'écria Fortiguerri, décidément, je suis las de ces visites à des femmes qui ne vous reçoivent pas, qui vous ferment la porte au nez ou qui vous tournent le derrière. Oui, j'en ai assez des Napolitaines, et vous irez seul chez la comtesse. Tenez, si je le pouvais, je demanderais mon changement.

— A ton aise, dit le marquis, très blessé dans son amour-propre national, mais tu sauras, mon ami, qu'à Naples seul on connaît le plaisir. Tu vois notre ville dans un jour extraordinaire. Je puis te dire que je n'ai jamais ressenti, dans

ma longue existence d'homme, tous les ennuis que j'éprouve aujourd'hui. C'est à croire que tu me portes malheur.

— Je vous remercie, mon cousin. Je ne veux pas vous porter malheur plus longtemps. Adieu.

— Adieu.

Et, après lui avoir abandonné la main, sans le regarder, en détournant la tête, le marquis s'éloignait à la hâte.

III

ENTRE L'ÉTREINTE ET LE BAISER

Ce fut avec un sentiment de délivrance que le lieutenant vit s'éloigner Malaspina. Calme, pondéré, raisonnable, et, malgré beaucoup de fatuité, assez clairvoyant, Fortiguerri ne pouvait plus supporter l'imagination grossissante et les sautes d'humeur continuelles du marquis, ces alternatives de froideur hautaine et de familière bonhomie, ces éloges qui se terminaient par des invectives, ces désespoirs que venaient illuminer des gaietés soudaines et inattendues.

Tant de caprice, de vanité, d'enfantillage, d'activité sans but, lui paraissait inconvenant chez un vieillard ; et il regrettait presque d'avoir renoué les liens lâches et dédaignés d'une

parenté lointaine pour se faire un guide de Naples aussi ignorant et un arbitre des usages tellement démodé. Quelle lubie amoureuse, se disait-il, a pu unir à la brave famille des Forteguerri ces lunatiques Malaspina ! Ils étaient tous aussi singuliers, dans cette maison ; filles et garçons, mondains ou ecclésiastiques, révolutionnaires ou défenseurs de l'ordre, ils avaient diverti, étonné, scandalisé leur entourage de leurs gestes et de leurs réparties. Un Malaspina s'était fait remarquer par ses bouffonneries à la cour de Ferdinand Ier. Le roi lui avait pris sa femme qui était laide et à laquelle il ne tenait point : « Voici mon meilleur serviteur, dit une fois Ferdinand au mari comme pour le dédommager. — Je suis heureux, sire, répliqua Malaspina, que le service de Votre Majesté soit devenu si facile. » Une Malaspina avait aussi bouleversé de sa vivacité et de ses audaces la petite cour d'Etrurie. Un jour de grande chaleur, les dames du Palais, ses compagnes, ne la trouvèrent-elle pas, au milieu d'un salon de la reine, étendue sur un canapé,

sans jupe et sans chemise ? Comme ces dames lui adressaient des reproches, elle se rappelle leurs liaisons militaires, et, éclatant en fureur : « Je regrette bien, mesdames, s'écrie-t-elle, de n'être pas faite comme un général. » C'étaient des traits presque célèbres et qui gênaient Fortiguerri dans son respect de la famille et des siens. Ces ombres avaient des formes trop légères ; il ne les reconnaissait plus pour ses ancêtres.

Il fut heureux de rencontrer le capitaine Roselli, son compatriote, pour lui confesser son horreur de Malaspina et des Napolitains.

— Il y a seulement deux jours que je suis ici, s'écria le lieutenant, et la vie m'y semble impossible.

— A qui le dites-vous, mon pauvre Fortiguerri ! Nous sommes ici des ennemis : je l'éprouve tous les jours. Notre roi a eu tort de vouloir rattacher à l'Italie cette province étrangère. Par caprice, Naples a bien pu l'acclamer un instant, mais ce sont là bravos de spectateur impressionnable, qui ne comportent pas l'amour et moins encore la fidélité.

— Croiriez-vous donc à un soulèvement ?

— Oui, et prochain. Le peuple superstitieux, excité par le clergé qui voit en nous des schismatiques et des persécuteurs de la papauté ; la noblesse orgueilleuse, dépossédée des charges lucratives qui la faisaient vivre, tout le monde nous déteste.

— Mais François II n'a aucune chance de recouvrer sa couronne ?

— Je ne sais pas. Naples est comme une amoureuse qui aime battre et être battue. L'émeute la divertit ; la servitude la repose. La révolution n'aurait aucun but, qu'elle aurait lieu tout de même, car Naples est arrivée au moment où elle aspire à la révolution comme des enfants, enfermés dans une classe, aspirent aux jeux du plein air. Tout d'ailleurs, me porte à croire que, cette fois, l'insurrection ne sera pas aveugle et aura un véritable chef pour la conduire. Les assassinats de ces temps derniers semblent ordonnés par un pouvoir mystérieux et intelligent, qui ne frappe pas au hasard, mais s'attaque directement

à ses ennemis les plus forts, les plus capables de s'opposer avec efficacité à une révolte. Des magistrats éminents ont disparu, et vous savez que le colonel Pignatelli vient, lui aussi, d'être assassiné.

— Comment ! Que dites-vous ? Pignatelli ! ce brave soldat que nous aimions tant ?...

— Oui, ils l'ont étouffé, puis jeté devant la porte de Capoue. Son corps était souillé d'ordure et ils lui avaient attaché au cou un écriteau où était inscrit en lettres rouges le motif de sa condamnation : CASCETTONE [1].

— Les misérables ! Mais on ne peut donc pas les découvrir, les arrêter ? Comment cet Ascalona n'est-il pas déjà sous les verrous ?

— Il est introuvable. Ou la police est avec les meurtriers, ou elle en a peur. Et puis, qui nous assure qu'Ascalona est le vrai coupable ? Ascalona, paraît-il, est un Camorriste. Or, jusqu'ici, la Camorra ne s'est jamais mêlée de politique. On a dû mettre le nom de cet homme

1. En argot napolitain on appelle ainsi les espions du nom du tonneau de fumier où, autrefois, à Naples, on les étouffait.

en avant pour laisser croire que l'on savait quelque chose. Mais qu'est-ce que l'on sait? On a des soupçons sans doute, mais ces soupçons portent sur tant de personnes qu'ils ne peuvent servir qu'à égarer les recherches. Il faudrait arrêter tout Naples. Sans compter que ces bavards de Napolitains, si prodigues d'ordinaire de paroles inutiles, sont, sur ce sujet, d'une prudence étonnante et ne laissent pas échapper un mot qui puisse les compromettre. Je vous assure que j'aimerais mieux être ailleurs à culotter ma pipe.

— Ce pauvre Pignatelli ! disait le lieutenant rêveur. C'est lui qui m'a fait venir. Il m'écrivait sur Naples des choses charmantes.

— Oui, tout lui semblait admirable... Il était amoureux d'une petite danseuse de San-Carlo.

— Barborin ? demanda Fortiguerri qui, aux paroles du capitaine, venait d'éprouver comme un pressentiment.

— Justement... Vous l'avez vue à la scène ?... Oh ! vous savez, rien d'intéressant. Une petite folle, sans grande beauté.

— C'est étrange, répétait le lieutenant.

— Ne nous inquiétons pas à l'avance, reprit le capitaine en serrant la main de Fortiguerri. Seulement, si j'ai un conseil à vous donner, tenez-vous sur vos gardes et ne sortez que bien armé.

A présent, le lieutenant ne voulait plus partir. Le péril, à défaut d'amoureuse, était là pour le tenter. Le souvenir de Pignatelli le poursuivait. Cet ami de famille qui, au régiment, s'était montré un chef si facile et un protecteur si dévoué, ce héros de la guerre nationale qui, blessé, couvert de sang, avait rallié ses troupes en fuite, recommencé, avec une poignée d'hommes, une bataille perdue et contribué par son courage à faire du désastre de Custozza une des gloires de l'Italie, son imagination se le représentait, ce noble soldat, succombant dans un lâche guet-apens, sali et frappé par un ramas de misérables. Et animé d'une douloureuse colère, Fortiguerri s'écriait :

— Va, je te vengerai, mon vieux !

Il dîna seul dans une petite trattoria de la place Saint-Ferdinand. Son trouble l'empêcha de s'extasier, ainsi que l'y invitait l'hôtelier, sur les vins de la cave des jésuites et les fritures croustillantes de Pouzzoles. Comme une barque prise entre le courant et la bourrasque, il se débattait entre des imaginations féroces et de caressants fantômes. Une avidité d'aventures, un ressentiment d'homme méprisé, l'impatience d'un soldat qui a soif de se battre, d'un ennemi qui ne se sait pas en sûreté, tout cela venait se heurter et mourir contre l'évocation blonde de Miss Helen et le souvenir polisson de Barborin. Mais à ce double désir demeuraient mêlées de singulières fureurs. C'est en soldat conquérant qu'il eût voulu pénétrer chez ces amoureuses rétives, pour leur faire expier leurs dédains — et des crimes de sang, peut-être !

« Pourquoi, se demandait-il avec une inquiétude superstitieuse, pourquoi, quand on m'a parlé de la maîtresse de ce pauvre colonel ai-je tout de suite pensé à la petite danseuse ?...

Bah ! ajoutait-il pour se calmer, ce n'est qu'une enfant malicieuse et lascive. »

Cependant il ne parvenait pas à éloigner des soupçons que rien, pourtant, ne semblait justifier.

Il sortit du restaurant dans une agitation extrême. Il se sentait à la fois lâche et plein d'ardeur, avec l'envie de frapper ces faces sournoises de traîtres et le désir de s'attendrir devant les grands yeux sombres qui se détournaient vers lui. La nuit bleue et dorée qui venait sur la rue de Tolède l'enveloppait d'une volupté délicieuse et canaille, fleurant le jasmin et le poisson, l'huile chaude et l'orange. Des places mortes, des maisons aux jalousies baissées, des marchés déserts sous le clair de lune aux ruelles grouillantes, noires, pailletées de lueurs fumeuses ; des fenêtres éclairées d'où se penchent des ombres qui chuchotent, à la foule mêlée et bourdonnante d'en bas, c'est le même air de mollesse et de plaisir qui vous pénètre.

Où sont les conspirateurs dont a parlé le ca-

pitaine? A tous les coins de rue, des jeunes gens attendent et signalent au passage les jolies filles d'un cri métallique et strident comme un sifflement d'aspic: « Bella ragazz'! bella ragazz'! » Ils n'ont d'autre occupation. Est-ce donc ainsi qu'ils espèrent rétablir François II sur le trône? Et le lieutenant s'imagine que Roselli a voulu se moquer de lui.

— Donnez-moi quelque chose, seigneur! fit une voix de femme à l'oreille du lieutenant. Et elle ajouta plus bas et très vite en lui prenant le bras: Dieu vous le rendra, et moi aussi.

Ce n'était pas une simple mendiante, on le pense bien, mais ce n'était pas non plus une simple prostituée. Les hautes courtisanes, à Naples, ont toute une armée de ruffians pour les annoncer et vanter leurs grâces aux passants. Elles attendent dans le sommeil l'heure du plaisir et de la fortune. Les pauvres traînent des haillons dans les couloirs sombres et le long des rues populaires. Cette jeune femme qui avait abordé le lieutenant ressemblait, par sa mise, à une femme d'ouvrier, dans une toi-

lette cossue de dimanche. Elle portait une chaîne d'or, des boucles d'or et beaucoup de verroteries. Malgré ses joyaux sauvages, sa jupe lourde, sa taille courte et ramassée, il y avait en elle un grand charme. Fortiguerri prenait plaisir à regarder cette bouche ouverte sur des dents très pures, comme dans une extase heureuse, et ces yeux sombres, ces yeux de velours que la passion devait rendre si beaux. A ce moment, ils étaient fixés sur une petite pièce romaine en or qui pendait à la chaîne de montre du lieutenant.

— Tu me donneras cette chaîne, dit-elle, et tu verras comme je suis jolie.

— Je veux bien, fit le lieutenant ; puisque les marquises sont invisibles et que Barborin...

Les yeux de la jeune femme étincelèrent.

— Je ne veux pas que tu parles de Barborin.

— Pourquoi donc cela ? D'abord sais-tu si ma Barborin est la tienne ?

— Il n'y a, à Naples, qu'une truie qui s'appelle Barborin. Mais elle n'y restera pas long-

temps... elle n'y restera pas longtemps, parce que Lisabetta Dentone la tuera.

— C'est toi Lisabetta Dentone ?

— C'est moi.

— Et tu ne crains pas que la police, si elle t'entend...

— Je ne crains personne... Viens-tu avec moi ? Viens : tu verras comme je suis jolie, mais, n'est-ce pas, tu me donneras ta chaîne?

« Est-ce que, par hasard, se demandait le lieutenant, ce serait cette femme que j'ai rencontré avec Malaspina, dans l'escalier de la danseuse? »

Il la considérait plus attentivement. La colère lui avait très vite transformé le visage. Fontiguerri en voyait mieux les pommettes saillantes, les traits en relief, le teint brulé; mais elle lui semblait toujours séduisante, avec les beaux cheveux noirs qui lui encadraient le front et sa coiffure rustique, ce châle blanc et léger de contadine qu'elle portait comme une mantille, replié ou plutôt chiffonné coquettement, sur le haut de la tête, et qui lui descendait par der

rière jusqu'aux reins, déguisant les repos, ou accusant les mouvements vigoureux de la croupe, toute l'ardeur brusque et inquiète de ce corps.

Le lieutenant ne songea plus aux recommandations du capitaine ; et il s'en fut avec la jeune femme, par des ruelles obscures, en la caressant. Les beautés du pays ne l'avaient pas gâté jusque-là : il prenait de l'amour de Naples ce que le hasard lui en offrait.

Seulement, il ne s'attendait pas à la promenade qu'on allait lui faire faire.

Il n'avait jamais imaginé des défilés si étroits, si immondes. Comme les couches des feuilles, dans les forêts, s'entassait là, depuis des jours innombrables, tout ce que l'homme rejette de son existence. Un peuple entier vivait côte à côte avec cette pourriture de mort ; les maisons elles-mêmes proclamaient cette union extraordinaire d'une magnificence décrépite et d'une horreur toute jeune. Çà et là, comme égaré au milieu de fenêtres grimaçantes et d'auvents pourris, s'avançait un beau

balcon charnu ; un fronton élégant était troué par un tuyau de cheminée ; on surprenait la saillie d'un bas-relief sous une affiche géante, et le sourire d'une statuette gracieuse qui tombait en poudre sous le suintement jaunâtre d'une gouttière. Ils traversèrent des décombres, des quartiers démolis ou abandonnés, des champs de pierre tout blancs sous le clair de lune ; puis, de nouveau, des ruelles infâmes, puant la vinasse, le haillon et les latrines, où eût régné une obscurité complète sans, de loin en loin, la petite veilleuse allumée au pied d'une madone ou la clarté rouge d'une trattoria ouverte, vomissant sur eux sa gaieté obscène, ses chants d'ivrogne et ses batailles. Le lieutenant, hésitant entre la boue visqueuse et le ruisseau fangeux, ne savait où mettre le pied. Il avait perdu son désir amoureux, et s'il s'occupait encore de sa compagne, c'était pour prévenir, à l'occasion, un coup de couteau, ou l'empêcher d'appeler des complices. Ah ! pourquoi n'avait-il pas suivi le conseil du capitaine et ne s'était-il armé d'un revolver? Il se voyait

déjà condamné au sort du malheureux Pignatelli. Mieux eût valu le venger, certes ! que d'aller si tôt le rejoindre.

Cette Lisabetta Dentone n'avait rien pourtant de redoutable ; tout en marchant aux côtés de Fortiguerri, elle se livrait aux jeux de lèvres et de mains d'une maîtresse familière, mais sans se départir d'une solennité qui était plutôt étonnante en ce moment. Elle ne riait pas, parlait peu, et encore n'était-ce guère que pour adresser au lieutenant cette incessante question :

— N'est-ce pas, tu me donneras ta chaîne ?

Sur quoi, Fortiguerri demandait à son tour :

— Quand serons-nous arrivés ?

— Dans un moment, dans un moment, lui répondait-elle depuis une heure.

Le lieutenant eut la pensée de revenir sur ses pas, mais comment, après tant de tours et de détours, aurait-il pu retrouver son chemin ? Il se résigna donc à attendre le jour auprès de cette singulière amoureuse.

— Nous sommes rendus, dit-elle enfin.

Ils enfilèrent un couloir obscur, descendirent quelques marches, en montèrent, puis Lisabetta tirant une clef, ouvre vite une porte mince comme une feuille de carton, frotte une allumette, éclaire un intérieur assez propre mais plus encombré qu'une boutique d'antiquaire.

— Entre, fait-elle.

Mais le lieutenant n'avait pas fait deux pas dans la chambre qu'une grande ombre noire surgit devant lui et se jeta sur Lisabetta.

— Éhontée ! coureuse ! fornicatrice ! criait une voix furieuse.

— Don Prina ! supplia la jeune femme effrayée.

Le lieutenant vit un prêtre de haute taille et très maigre, qui secouait rudement par les mains Lisabetta.

— Misérable femme, continuait-il, tu oublies donc ce que tu as promis à Ascalona, devant moi ? tu violes ton serment d'épouse, tu blasphèmes la loi de Dieu !

— Grâce ! grâce ! hurlait Lisabetta.

— Tu ne sais donc pas, abominable prosti-

tuée, que ce n'est pas seulement ton corps que tu souilles, ton mari que tu trahis, mais que c'est un peuple tout entier que ta conduite met en péril et empêche de se libérer ?

Le lieutenant demeurait muet, frappé d'étonnement, trop surpris par cette scène pour pouvoir rien y comprendre.

— Sois sûre, louve impudique, sois sûre que ton mari le saura !

Lisabetta s'était jetée aux pieds du prêtre.

— Oh ! non, seigneur, non, non ! Je vous en supplie !

— Il le saura, répétait Don Prina inflexible. Je le lui dirai.

— Ayez pitié, seigneur Prina, pardonnez-moi ! gémissait Lisabetta.

— C'est Dieu que tu offenses, malheureuse ! Et il faut que tu sois punie.

— Eh bien, punissez-moi, vous, mais que lui ne sache rien, oh ! non.

— C'est inutile !... Allons, relève-toi... Où est Ascalona ? Il devait rentrer ce soir.

— C'est demain seulement qu'il rentre,

seigneur. Il est allé chercher les armes à...

— Chut ! Tais-toi !...

Le prêtre, se tournant alors vers Fortiguerri :

— Que viens-tu faire chez nous, chien immonde ! Retourne dans ton Piémont, amateur de charognes, va salir les femmes de ton pays, mais ne touche pas aux nôtres, ou prends garde à toi !... Allons, déguerpis, misérable !

Dans sa stupeur, le lieutenant ne sut point résister. Il n'en avait d'ailleurs nulle envie. Il obéit à la voix impérieuse de Don Prina et se disposait à sortir, mais il n'était pas facile de se reconnaître dans cette suite de couloirs et d'escaliers obscurs. Fortiguerri dégringola plusieurs marches avec grand bruit. Lisabetta revint avec de la lumière.

— Vous vous êtes fait mal ?... Seigneur Prina, laissez-moi conduire l'étranger à la porte. Il se tuerait.

— Ce ne serait pas un grand malheur, fit la voix de Don Prina du fond de la chambre.

Lisabetta s'approcha du lieutenant, le prit

par le bras et le poussa dans une galerie sombre.

— Attends que ce vilain sac au charbon soit parti. Je reviens tout de suite.

Quelques instants après, il entendait Don Prina qui se retirait sans cesser de gronder Lisabetta de sa voix de nez, monotone et pénétrante.

— Tenez-vous, je vous le conseille, tenez-vous bien !

— Je vous promets, seigneur, que c'est par aventure...

Dès que le prêtre fut parti, Lisabetta courut à Fortiguerri, fit résonner ses lèvres sous un baiser et, lui prenant les mains, elle se mit à babiller tout à coup comme si Don Prina, en s'en allant, lui eût délié la langue :

— Oh ! très chéri ! Comme tu as froid ! Tiens, réchauffe-toi les mains là, sur mon sein. Et puis ici ! Elles sont belles, mes fesses, n'est-ce pas ? Viens dans la chambre. Cet homme-là, c'est un fou. Il me fait peur. Il tourne mon mari contre moi. Marco, vois-tu, je l'aime bien, je

l'aime beaucoup, je l'aime à en mourir. Mais puisqu'il n'est pas là ! Si ce « Dominus vobiscum » ne lui disait pas, il ne saurait rien. Seulement, voilà : le prêtre me déteste... Et puis toi, oh ! comme il t'a regardé, tu as vu ? C'est que tu es un Piémontais ! Ne dis pas non, tu commettrais un mensonge. Mais qu'est-ce que ça fait que tu sois Piémontais ? Ils les détestent ici, mais moi je trouve que ce sont des hommes comme les autres. Toi, tu es joli. Oh ! tu me donneras ta chaîne d'or, n'est-ce pas ?

Elle s'en fut à une armoire, l'ouvrit ; ouvrit au fond un tiroir dissimulé derrière un tas de hardes, et attirant un petit coffret recouvert de cuir très usé, elle en leva le couvercle. Des bijoux de toutes sortes, vils ou précieux, colliers de perles fines, d'agate ou de grenat, bagues de cuivre et de brillants, enfin, la plus étrange collection de joyaux qu'on puisse rêver, étincela tout à coup aux yeux du lieutenant ébloui.

— Tiens, fit-elle en prenant une chaîne d'or ornée de rubis et en l'admirant à la flamme de

la chandelle, est-ce beau, ça? On dirait le sang qui s'est égoutté de la plaie du Christ, au Calvaire... Vois-tu, je ne montre pas ça à tout le monde... Marco me battrait, s'il découvrait ma boîte. Et puis, ajouta-t-elle en allant inspecter le couloir, il faut prendre garde aux voleurs. Toi, heureusement tu n'en es pas un.

Tout en parlant, elle avait très vite retiré la chaîne de Fortiguerri de la boutonnière où elle était passée ; elle l'admira un instant, puis la posa au milieu des autres bijoux.

— Regarde comme elle fait bien, là !

Et brusquement, elle ferma le couvercle et courut reporter le coffret dans l'armoire.

— Ah ! non, s'écria le lieutenant, pas de ça ! C'est un souvenir d'une amie auquel je tiens beaucoup. Je ne te le donne pas.

— Et si j'y tiens aussi, moi?

— Tant pis, tu ne l'auras pas.

— Quand l'orange est mangée, on n'en demande pas le jus.

— Voyons, je te donnerai de l'or pour en acheter une autre !

— Je ne veux pas de ton or, je veux ta chaîne, moi !

— C'est bien, tu es une voleuse ; bonsoir.

— Une voleuse, tu vas voir si je suis une voleuse, moi !

Et avant que le lieutenant ait eu le temps d'ouvrir la porte, elle s'y adossait et, de toutes ses forces, d'une voix de chienne qui aboie à la lune, elle appelait :

— Teresina ! Stellina !

— Qu'y a-t-il, Lisabetta, fit-on de l'étage supérieur, à travers le plancher.

— Venez, les filles, venez vite !

On entendit aussitôt des pas descendre à la hâte un escalier. Lisabetta s'écarta, et une grande fillette assez jolie, habillée de ses longs cheveux noirs et d'une chemise en guenilles, apparut, accompagnée d'une femme qu'on devinait toute jeune, mais qui avait la peau ridée d'un ancêtre. Elles entrèrent avec des airs effarés.

— Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? demandèrent-elles.

— C'est ce galonné-là, à qui je veux montrer

que je ne suis pas une voleuse... Déshabillez-le.

Les deux filles et Lisabetta se jetèrent sur le lieutenant et se mirent à lui enlever ses vêtements. Fortiguerri ne savait s'il devait rire ou se défendre. Quand il n'eut plus guère que sa chemise :

— Merci, dit Lisabetta à ses amies. Allez-vous-en, maintenant.

Et, tandis qu'elles se retiraient, avec des chuchottements et des rires Lisabetta s'en vint à Fortiguerri qui, cette fois, était décidé à accepter, sans murmure et vaille que vaille, sa bizarre fortune.

— Pourquoi es-tu triste, fit-elle... Ah ! ce sont les Vieux[1] qui te rendent ainsi. Ils n'ont pas d'huile. Ils grognent.

Elle alla remplir la veilleuse qui se trouvait devant les statues de sainte Anne et de saint Janvier y mit une mèche et l'alluma ; puis, lascivement, elle s'abattit sur le lieutenant et l'enveloppa, à l'étouffer, de sa chair grasse. Sans plus penser à sa chaîne perdue, le lieute-

1. I Vecchi, les Saints.

nant s'abandonnait à des lèvres molles ou happantes, à des caresses audacieuses et inattendues. Ils roulèrent ensemble sur le lit.

Soudain, Lisabetta tendit l'oreille.

— Ah! corne de Lucifer! J'entends Marco. Nous sommes dans le baquet! Cache-toi! Cache-toi bien dans le lit. Je vais lui ouvrir.

— Va te coucher, Lisabetta, dit une voix, et laisse-nous. J'ai à causer.

Le lieutenant, qui sentait son cœur battre plus vite, aperçut, derrière le rideau tiré, deux hommes qui entraient dans la chambre, et il ne fut pas peu étonné lorsqu'il reconnut, dans l'un d'eux, le beau pénitent de Santa-Maria del Carmine, et que se montra en pleine clarté, devant la chandelle, le visage tranquille et légèrement dédaigneux de sir Francis Scamler.

— On m'a parlé de vous, monsieur Ascalona, dit le colonel en s'asseyant. On m'a parlé de vous comme d'un homme qui pourrait servir utilement mes projets...

Au nom abhorré, le lieutenant avait tressailli. Pris d'un beau courage, il se demanda

un instant si ce n'était pas la Providence qui l'envoyait chez ce bandit pour l'arrêter ; puis, se voyant en chemise, sans armes, protégé seulement par un mince rideau et par Lisabetta qui s'était rassise sur le lit, haletante d'émotion, il se trouva peu à son aise.

Cependant Ascalona, sans répondre à Scamler, roulait une cigarette.

Le colonel, qui s'attendait sans doute à plus d'empressement, parut étonné.

— Continuez, fit enfin Ascalona, après quelques minutes de silence, je vous écoute.

— Mais, dit Scamler, vous n'êtes pas seul...

— Ma femme est là. Qu'importe? Que venez-vous donc me proposer ?

— Il s'agit d'un enlèvement, de l'enlèvement d'une femme...

— De l'enlèvement d'une Napolitaine ?

— D'une Anglaise ?

— Cela m'est égal. Je ne marche pas, fit Ascalona en tournant le dos au colonel.

— Je vois, monsieur, Ascalona, que vous voulez vous faire payer très cher.

— Ah ! ça, dites-moi, pour qui me prenez-vous ?

— Mais pour un homme dont la tête est mise à prix et qu'on peut arrêter demain.

Un hurlement retentit et Lisabetta se jeta sanglotante au cou de son mari.

— N'aie pas peur, fit Ascalona en la repoussant avec douceur, ma tête est encore solide sur ses épaules... Puis-je vous demander, monsieur, ajouta-t-il, en se tournant vers Scamler, pourquoi vous choisissez un homme aussi compromis que votre serviteur ?

— Je désirerais quelqu'un qui fût sans scrupules,... pardon ! je veux dire, sans préjugés.

— Qui vous assure que je n'en ai pas ! Dites seulement que vous seriez heureux d'être débarrassé de votre complice, une fois le crime accompli.

— Il n'est pas question d'un crime.

— D'une malpropreté tout au moins. Est-ce que vous croyez que je ne vous devine pas ? Vous voulez, vous, vieillard... mettons homme mûr, abuser d'une jeune fille qui ne vous aime pas.

— Permettez : la faire rentrer dans le droit chemin.

— Eh bien ! c'est votre affaire, et non la mienne.

— Vous êtes un camorriste bien délicat, monsieur Ascalona, dit Scamler en le regardant fixement.

— Oui, je suis un camorriste, reprit Ascalona, et j'en suis fier. Je suis un camorriste, non pas pour servir les sales passions d'un homme tel que vous, mais pour soutenir mes frères misérables, et, ajouta-t-il d'une voix sourde et avec des yeux agrandis, pour défendre Naples opprimée. S'il y a des coquins dans notre association, ce n'est pas de ma faute. Adressez-vous à Zingone ou à Furiano, mais ne venez pas frapper chez Marco Ascalona.

— Vous avez dit Zingone, Furiano, reprit le colonel très calme. Et où habitent ces messieurs?

— Ah ! allez les chercher vous-même, dans leurs tannières, et tâchez, vous qui voulez être le bourreau, de ne pas être la victime. Ils pour-

raient bien ne pas attendre votre générosité et se payer eux-mêmes sur vous.

— Oh! j'ai avec moi des guides, monsieur Ascalona, des guides qui sont prêts à me défendre.

— A moins qu'ils ne vous assassinent.

— Je saurai au besoin me défendre moi-même. Je suis un ancien soldat.

— Il n'y paraît guère, dit Ascalona, qui ouvrit la porte toute grande devant Scamler.

— Ah ! monsieur Ascalona, fit le colonel en se retirant, vous regretterez peut être d'avoir refusé mes services. L'or anglais est bon à quelque chose parfois.

Il n'était pas plutôt parti que Lisabetta, avec un oubli, une inconscience, ou une ruse étonnante, courut à Ascalona et l'étreignit violemment.

— Oh ! mon cher amour, mon homme délicieux, mon Marco adoré ! s'écria-t-elle en le baisant à chaque mot, mon chéri, dis-moi, ce que l'Anglais disait là, tout à l'heure, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Nous courons tous les mêmes dangers aujourd'hui, ma pauvre Bettina.

— Ils disent qu'on n'enverra pas la police, mais que ce sont les alezans[1] qu'ils vont lancer sur toi.

— Alors on se battra dans le quartier. Ils ne me tiennent pas encore, les porcs !

— Marco, pourquoi es-tu revenu ? Ils vont t'arrêter.

— Ils n'oseraient pas. D'ailleurs ici je suis inconnu. Ils me cherchent à Santa-Maria del Carmine.

— Tu vois bien que l'on sait où tu es, puisque cet Anglais a pu venir te trouver.

— Des amis l'ont conduit, Mormino, tu sais, le petit.

— Oh ! tu es imprudent, Marco : toutes les mouches sont après toi. On épie chaque pas que tu fais. Et toi, au lieu de veiller à ta sûreté, tu t'amuses à me torturer, à me rendre malade. Oui, tu me fais mourir de douleur. Tu vas chez des rats d'égout, chez des peaux

1. Sauriclli (les soldats) en argot napolitain.

pourries, comme la Barborin... Ne réplique pas. Je t'ai vu à sa fenêtre. Tiens, j'ai envie de te gifler. Et Don Prina qui te croyait à Résina pour les armes! Même que j'ai couru comme une folle pour te voir, te donner une becquée. Pense donc, mon chéri, il y avait si longtemps! Et ce que j'ai vu, ah! non, ça me fait vomir d'y penser.

Ascalona n'écoutait que distraitement ces remontrances jalouses. Son regard était fixé sur un point lumineux qui se trouvait au milieu de la chambre. Il s'avança avec curiosité pour reconnaître ce qui brillait ainsi.

— Qu'est cela? s'écria-t-il en apercevant les galons qui ornaient la tunique de Fortiguerri.

Au même instant, il découvrit le lieutenant, que le rideau du lit ne pouvait cacher de ce côté.

Fou de rage, il se précipita sur lui et, avant que Fortiguerri eût pu se mettre en défense, il l'arrachait par les bras et l'envoyait tomber avec les draps et la paillasse au milieu de la chambre.

— Ruffian, canaille, ver de pourriture ! criait-il.

Le lieutenant essayait de lutter ; mais, courbé sous l'effort d'Ascalona, la face contre terre, il ne réussissait même pas à appeler à l'aide ; il ne parvenait qu'à pousser des gémissements sourds, des cris indistincts.

Lisabetta, toute tremblante, avec une face de morte et des yeux vagues considérait la lutte.

— Donne-moi une corde ! demanda Ascalona.

Devenue comme un animal docile, sans volonté, Lisabetta courut à une valise ; de ses doigts pressés, raidis par la peur, elle en arracha les cordes et les apporta bien vite à Ascalona.

Il lia les pieds, les mains de Fortiguerri et lui jeta au visage son uniforme ; puis, d'un coup de botte, il le poussa contre la muraille.

— A ton tour, maintenant, fit-il en se redressant du côté de Lisabetta.

La malheureuse ne sut que tomber à genoux et se protéger la face de ses mains.

— Ah ! menteuse infecte, ordure de latrine publique, cureuse d'égout !

— Grâce ! grâce ! répétait Lisabetta.

— Et dire que tout à l'heure tu m'appelais ton chéri, ton adoré, ton délice ! Ah ! menteuse! menteuse !

— Aie pitié ! gémissait-elle.

— Et avec un ennemi ! un Piémontais, un traître !

— Mais il est venu malgré moi,... et puis moi je n'ai rien fait, je n'ai rien fait, je te le jure !

— Tais-toi, ramasseuse de boue !

— Eh bien, bats-moi, tiens, bats-moi, puisque je t'ai fait du mal. . . . .

Et, elle arracha ses jupes, offrit sa chair nue aux outrages. Devant cette soumission, Ascalona sentit s'évanouir tout désir de violence.

— Et pourquoi te battre ? Quand je t'aurai labouré ton champ de fèves, cela aura-t-il effacé ma honte et ta trahison ? Ah ! je t'ai assez battue, les coups ne te changent pas. Tu es toujours la même, coquine !

— Pardon ! Pardon !

— Rends-lui ce qu'il t'a donné.

Et comme elle demeurait toujours immobile et agenouillée, Ascalona fouilla ses jupes, les secoua, puis il courut à l'armoire, bouleversa le linge et les robes, découvrit le tiroir secret. Lisabetta tressaillit quand elle le vit retirer le coffret. Elle se releva, s'agrippant à ses bras :

— Non, pas ça ! fit-elle avec un accent dur, féroce.

Ascalona regardait avec une sorte d'effroi ce monceau de joyaux et de pierres précieuses qui représentait à ses yeux tant de hontes et de trahisons. Comment avait-il pu les ignorer?

— Rends-moi ça, disait Lisabetta, d'une voix sourde, haletante, les yeux fixes, et elle avançait les dents comme dans un besoin irrésistible de mordre et de déchirer.

— Quelles infâmes saletés ont souillé ton corps ! s'écriait Ascalona, quelles cochonneries abominables leur as-tu donc faites, puits d'infection ! pour qu'ils te donnent tout cela !

Mais Lisabetta n'entendait pas les injures,

n'éprouvait plus ni humiliation, ni amour; une seule idée brillait en elle et l'attachait palpitante aux côtés d'Ascalona : ses parures.

— Laisse, répétait-elle, c'est à moi.

Et, afin de lui faire lâcher le coffret, elle lui égratignait, elle lui mordait les doigts.

Tout à coup, elle poussa un cri horrible, comme si elle venait de souffrir le plus atroce supplice. Ascalona avait retiré la chaîne de rubis, celle que Lisabetta comparaît à une rosée du divin sang, et avant que la jeune femme eût pu le retenir, il la lança sur Fortiguerri, qui avait réussi à se débarrasser la tête et qui, atteint en plein visage, eut un long gémissement. Lisabetta se jeta alors à genoux, s'en fut à quatre pattes ramasser la chaîne; mais Ascalona prenait maintenant à poignées les autres bijoux, en frappait la jeune femme, lui fouettant la face des bagues, des colliers, des bracelets, ou la chassant du pied.

Elle restait agenouillée, guettant de ses dents et de ses ongles les joyaux qui tombaient, se tendant toute, s'étalant à terre pour les saisir,

ne paraissant même pas sentir les coups de botte furieux dont il lui écrasait les reins.

— Va-t'en, chienne, lui cria-t-il enfin, va-t'en, et emporte tes immondices avec toi !

Elle n'eut pas un mot, pas une plainte ; elle se releva et partit, serrant contre son sein les bijoux qu'elle avait ramassés, ainsi qu'une mère qui a hâte de mettre à l'abri son enfant.

Alors Ascalona se tourna vers Fortiguerri.

— Misérable mouche, fit-il, coquin qui viens salir mon lit et espionner mes actes, en attendant de me vendre, je vais te tuer, abominable traître !

Ces menaces n'effrayèrent pas le lieutenant ; la mort à présent lui semblait inévitable ; il s'était déjà résigné et employait toute son énergie à la supporter avec courage. Il regarda fièrement son meurtrier.

Ascalona, rencontrant sous sa main une canne massive, la brandit de toute sa colère.

A ce moment, quelqu'un se précipita dans la chambre et se jeta entre eux.

C'était le prêtre que Fortiguerri avait vu en entrant : Don Prina.

Ascalona essaya, un instant, d'écarter l'intrus qui venait ainsi s'opposer à sa vengeance ; mais on lui avait saisi le bras et il n'essayait que mollement de se dégager.

— Laissez-moi, disait-il encore, laissez-moi, il faut que je le tue.

Mais sa voix était sans force ; il était déjà vaincu, soumis à une volonté supérieure.

— Je ne veux pas que vous frappiez cet homme, dit Don Prina.

Et comme Ascalona semblait vouloir protester :

— Ne compromettons pas, fit le prêtre, la sainteté de notre cause par des meurtres inutiles et des vengeances personnelles.

— Il a surpris nos secrets, répliqua Ascalona, qui ajouta quelques paroles à voix basse.

— Alors il m'appartient, dit Prina, et vous savez où le conduire.

Il dit aussi :

— J'ai rencontré Lisabetta. J'ai su ce qui s'était passé. Vous avez bien fait, mon fils, de chasser cette misérable.

Mais Ascalona, rendu soudain à sa douleur jalouse et brisé d'émotion, se laissa tomber sur le lit et éclata en sanglots.

— Ah ! mon père, mon père, gémissait-il, comme je suis malheureux, moi qui l'aimais tant !

— Courage, mon enfant, disait Don Prina. Pensez à la tâche que vous avez acceptée. Il ne faut pas mêler une femme à nos grands desseins.

IV

LES FANTAISIES D'UNE JEUNE ANGLAISE

— Qu'avez-vous donc ce matin, monsieur Marco ? demanda miss Helen, à son retour de la promenade, à Ascalona qui s'enfuyait vite, le long des maisons de Chiatamone.

Ascalona tressaillit, détourna la tête ; puis, comme illuminé d'une inspiration subite, il revint sur ses pas, passa devant la jeune fille surprise, et monta d'un trait les cent trente marches qui conduisaient à l'atelier de miss Helen.

Elle le suivait, se demandant s'il n'était pas devenu fou. Quand elle l'eut rejoint sur le palier :

— J'allais me plaindre de votre oubli, dit-

elle avec une pointe d'ironie, et je vois avec plaisir que l'absence, loin de diminuer en rien notre intimité, l'a fortifiée encore. Éloignez-vous de nouveau un an, et nous serons les meilleurs amis du monde.

— De grâce, mademoiselle ! ne plaisantez pas en ce moment, et plutôt ouvrez-moi.

Miss Helen, un peu inquiète, mais cédant à cette supplication ardente, introduisit aussitôt Ascalona dans l'atelier. Une fois au milieu de ses meubles familiers, devant ses toiles et ses chevalets, elle n'eut plus peur.

— Voyez votre portrait, dit-elle en montrant une peinture ébauchée. Il est toujours là à vous attendre. Pour me punir de vous avoir fait poser un instant, vous m'avez laissée me morfondre des mois. Le châtiment n'est pas proportionné à l'injure... Mais maintenant que vous êtes là, vous ne m'échapperez plus. Je vous enferme... Regardez, méchant homme, par qui j'ai dû vous remplacer ?... Voyez ces études de petite fille, comme elles sont peu intéressantes. Que voulez-vous ? le modèle ne

m'inspirait pas... Je songeais devant lui à cet homme d'une beauté antique que vous êtes, mon cher ami... Oh ! vous savez, je m'y connais. Je juge, non pas en femme, mais en artiste. Mon maître, Holmann Hunt, se fût pâmé de plaisir s'il vous avait vu, en ce matin bleu où nous nous sommes rencontrés, assis sur le port, les bras croisés, dans cette attitude de fierté heureuse et abandonnée. Quel tableau magnifique il eût fait avec vous !... Mais je babille, je babille, et... vous ne m'écoutez pas... Voyons, qu'avez-vous, monsieur Marco ? fit-elle en s'asseyant sur le divan où Ascalona était allé se jeter? Vous avez les traits tirés et un air de grande fatigue. Assurément vous avez passé une mauvaise nuit. Voulez-vous que je vous prépare quelque chose? Prendrez-vous un verre de marsala?

Ascalona, qui n'avait pas écouté un mot de tout ce verbiage, demanda :

— Est-ce que vous êtes seule, mademoiselle? Votre oncle ne va-t-il pas venir ?

— Mon oncle ne vient jamais ici, et d'ailleurs il n'est plus à Naples.

— J'en suis bien content.

— Pourquoi ? Vous ne le connaissez pas !

— Non, mais tous ces Anglais...

— Eh bien, voilà au moins qui est aimable pour moi.

— Oh ! vous, mademoiselle, vous êtes une femme admirable.

— Allons, chacun s'adresse des compliments. Cela promet une belle journée.

— C'est très sincère de ma part... mais vos compatriotes, je les hais ; j'en ai encore rencontré un dernièrement...

— Dans tous les pays, il y a des misérables ; cela ne prouve rien !

— J'ai à me défier, en général, des étrangers, et je voulais savoir s'il n'en venait pas ici.

— Vous êtes bizarre aujourd'hui, monsieur Marco. Vous entrez chez moi sans me saluer, sans me demander si j'ai l'intention d'ouvrir ou de fermer ma porte, et maintenant vous voudriez savoir qui je reçois chez moi. Je reçois qui me plaît, entendez-vous. Il est vraiment inimaginable que vous vous en occupiez !

— Ah! mademoiselle, je m'occupe de me sauver, et je m'imaginais, dans ma simplicité, que vous aviez l'âme assez généreuse pour me venir en aide.

— Vous sauver! que voulez-vous dire ?

— Tout à l'heure, quand je suis entré ici, des hommes de la police, déguisés, me suivaient. J'ai fait un détour, et ils m'ont perdu de vue. Mais si je sors, cela est presque sûr, on va m'arrêter. Dans les quartiers populaires, on ne s'y risquerait pas. Ce serait trop dangereux. Tout le monde viendrait à mon secours. Ici à Chiaia, dans les quartiers d'étrangers, rien n'est plus facile. Je n'avais que l'espoir de trouver l'hospitalité chez vous et d'y attendre la nuit. Mais je sens bien qu'il faut y renoncer!

Miss Helen regardait Ascalona. Elle n'eut pu définir l'étrange sentiment qu'elle éprouvait devant lui : admiration et aussi dégoût, curiosité et frayeur, les émotions les plus diverses se succédaient en elle.

— Pour qu'on vous poursuive ainsi, il faut que vous soyez un malfaiteur.

— Ce n'est pas seulement les malfaiteurs, hélas ! que l'on poursuit aujourd'hui.

— Enfin, qui êtes-vous ? Vous m'avez dit que vous aviez été batelier, commis chez un marchand de vin, sacristain, maître d'hôtel chez une comtesse, secrétaire d'un avocat ; vous avez fait tous les métiers, mais j'ai bien peur que vous n'en connaissiez qu'un seul : celui de duper les hommes et de nuire à la société.

— Croyez-le si vous le voulez, dit Ascalona en jetant à la jeune fille un regard de mépris.

Et il se tourna vers la porte.

— Non, non, ne partez pas, s'écria miss Helen en le retenant par le bras. Qui que vous soyez, quoi que vous ayez fait, je ne veux pas vous livrer.

— C'est bien, dit-il ; j'accepte votre charité, parce qu'en me sauvant je sauve plus que mon existence. Seulement, je ne vous en sais aucun gré. Marco Ascalona n'a pas besoin qu'on lui soit pitoyable.

— Quoi, vous êtes Ascalona! fit-elle avec stupeur. C'est vrai? Ah! c'est affreux, cela! Je suis épouvantée de penser que vous êtes là, vous, chez moi!

Et miss Helen se mit à marcher à grands pas dans la chambre en répétant sans cesse :

— Ascalona! Ascalona! Qui aurait pu le penser!

— Pourquoi avez-vous ainsi horreur de moi? demanda-t-il.

— Mais songez donc à ce que je deviendrais si vous étiez arrêté ici! Comme toute cette vie tranquille que m'ont faite le travail de mes parents et mon énergie particulière serait à jamais détruite! Me voyez-vous compromise dans un procès, jetée en prison, peut-être accusée des crimes que vous avez commis! On dit tant de mal de vous!

— Et jamais de bien, n'est-ce pas?

— Oh! si, on dit aussi beaucoup de bien de vous. Moi-même, quand on vous attaquait, j'ai pris plus d'une fois votre défense. Je soutenais que vous étiez une âme noble et généreuse. Et

maintenant que je vous vois là, devant moi, je vous le répète, je suis épouvantée. Je me souviens de tout ce que j'ai entendu. J'ai beau faire tous mes efforts pour l'oublier, cela m'est impossible.

— J'avais tort d'accepter votre offre, puisque vous deviez si tôt vous en repentir. Mais il est toujours temps de la refuser.

— Vous ne me comprenez donc pas ! Je ne veux pas que vous partiez. Vous entendez ?

— Vous croyez au mal que l'on dit de moi ?

— Oui.

— Et vous avez raison.

— Oh ! ne dites pas cela, non ! Je vous en supplie. Au moins, que je puisse conserver mes doutes sur un homme que j'ai admiré.

— Que vous importe ! Comprendrez-vous jamais le caractère et le but de mes actions ? Vous n'êtes pas Napolitaine, n'est-ce pas ? Eh bien, notre lutte nationale vous échappe, comme nos mœurs. Je me rappelle le jour où vous êtes venue me prendre à l'Immacolatella, pour faire mon portrait, comment vous m'in-

terrogiez sur nos usages, sur notre ville, répondant ensuite par un éclat de rire à chacune de mes explications.

— Et vous avez été blessé ? Oh ! comme je vous demande pardon. Il n'y avait chez moi aucune intention de raillerie, je vous assure. J'étais étonnée seulement. Pensez donc ? Une Anglaise, élevée dans le respect de convenances particulières, dans une retenue complète de tous ses sentiments, de toutes ses affections se croyant libre pourtant, parce qu'on n'impose nulle contrainte à son intelligence ni à ses allures, habituée à la dissimulation et au secret comme à une vertu ; et vous trouvant, vous, si affranchis, sous votre apparente servitude ; si savants et civilisés, avec cet extérieur de barbarie et d'ignorance. Surtout si beaux ! Oui ! Vous avez cette splendeur que là-bas, dans nos villes brumeuses et sombres, nous évoquons avec tant de regrets ! et vous possédez à ce point le rayonnement de l'existence que même les misérables, chez vous, ont à nous revendre du bonheur. Ah ! quand je suis

arrivée ici, ç'a été pour moi une illumination ; j'aurais voulu devenir Napolitaine ; et puis, les vols, le désordre dont j'ai été témoin, les meurtres que j'ai appris, cette vie sans loi, sans règle que j'ai observée chez vous : cela m'a écœuré. Je me sens, à chaque instant, redevenir au milieu de vous une tranquille Anglaise, et aussi, à chaque instant, j'ai comme le vertige de votre libre existence. Peut-être est-il un bien que je ne conçois que vaguement, mais que j'entrevois, et qu'on trouve parmi vous.

Ascalona regardait la jeune fille, et il subissait le charme de cette grâce naïve, énergique, franche et aventureuse.

— Que j'aime entendre vos paroles, dit-il, et comme j'avais tort, tout à l'heure, de douter de votre générosité. Certes, l'effroi que vous a donné Naples, je l'ai éprouvé en votre présence. Vous étiez si railleuse ! Je ne comprenais rien à vos plaisanteries. Je suis un homme du peuple, moi, et je n'ai guère été à l'école. Je voyais des insolences, là où il n'y avait que

d'innocentes espiègleries. Et puis ce servage auquel vous m'aviez condamné, cette obligation de poser, de n'être devant vous qu'une statue, un bloc inanimé qui ne peut servir qu'à une étude de peintre, mais dont on méprise l'âme, les sentiments et les pensées, comme humiliant, révoltant pour moi !

— Il paraît, puisque vous n'êtes jamais revenu, et que vous avez refusé l'argent que je vous offrais.

— Cela m'aurait fait mal de le prendre. Pourtant, j'en aurais eu grand besoin, mais c'était pour vous faire plaisir que j'étais venu dans votre atelier, subjugué par votre beauté, et je ne voulais pas être traité en modèle.

— Le beau malheur! dit miss Helen, en souriant; je posais aussi, moi, devant vous.

— C'est bien différent ; moi, je vous admirais.

— Oh ! voilà de ces exagérations napolitaines ! Je suis peut-être gentille... à Londres, mais en Italie, où il y a tant de jolies femmes,

comment peut-on faire la moindre attention à moi ?

— Oh ! vous ne savez pas comme vous êtes belle, et d'une beauté que nous ne connaissons pas ici. Les Napolitaines sont comme des enfants colères et gentils, que l'on bat et que l'on caresse, mais vous avez une grâce si noble, si tranquille, si raisonnable !

— Comme vous vous trompez !

— Non, je ne me trompe pas. Quand on vous voit, on vous prendrait pour une grande fillette, un peu turbulente, et quand vous vous mettez à parler, vous semblez si sage. Vous ressemblez aux beaux anges qui sont à Monte-Oliveto.

— Vous allez donc dans les églises ?... Mais c'est vrai, tout le monde est dévot, à Naples.

Elle avait repris, peut-être sans le vouloir, ce ton insolent qui lui revenait de temps à autre, dans la causerie, comme si elle ne pouvait se résigner à l'égalité de la conversation, toujours impatiente de dominer son interlocuteur ou son entourage.

Ascalona sembla vivement attristé. Elle s'en

aperçut, sourit des éloges, si peu mérités, qu'on venait de donner à sa raison ; puis, elle lui dit, avec l'air d'un vrai repentir.

— Je vous ai fait encore de la peine ! pardonnez-moi.

Pour lui prouver qu'il était sans rancune, Ascalona lui prit la main et y posa longuement ses lèvres.

Elle la lui abandonna en souriant, heureuse et un peu troublée, avec le désir et la peur d'une aventure qu'elle imaginait prochaine.

Ils étaient assis l'un près de l'autre, sans se parler, rapprochés par la même fantaisie amoureuse, séparés encore par une défiance qu'ils ne réussissaient pas à éloigner, inquiets de leurs caractères étrangers et de leurs existences inconnues. Ardent, audacieux, enivré par le souvenir de tant de succès galants qui n'étaient pas tous vulgaires, Ascalona redoutait l'air de fierté, les railleries de ce visage enfantin et sage. Miss Helen sentait peser sur elle la volonté tranquille de ses ancêtres ; elle était enchaînée à leurs habitudes calmes, à leur

esprit clairvoyant, un peu étroit, d'industriels. Cependant ce qu'elle appelait elle-même « l'odeur de la liberté », ce parfum âpre de l'air salin, cette séduction du voyage et de l'inconnu, qui, tout enfant, l'avait entraînée à mille escapades et lui valut plus d'une fois les brutalités de son tuteur, l'attirait, la ravissait à présent, avec une violence inéprouvée. « Qui sommeille dans cette âme obscure ? se disait-elle ; quel mal et quel bien y fraternisent ? Ne pourrait-on pas lui rendre sa noblesse native et les généreux sentiments pour lesquels elle semble avoir été faite ? » Miss Helen était romanesque. Depuis que les opéras eux-mêmes s'humilient jusqu'à la plus monotone réalité, des êtres capricieux se sentent le besoin de mouvementer leur existence et de faire du monde leur théâtre. Miss Helen voulait aimer un brigand. Elle avait trouvé l'homme de ses souhaits. Certes, ce n'était pas absolument celui qu'elle avait rêvé ; mais comment ne se fût-elle pas consolée des qualités qui manquaient à son héros, en faveur des

autres ? Pour tous deux, c'était un étonnement que leur beauté. Ce visage d'Ascalona, où une force mâle s'unissait à une grâce si féline, était pour elle aussi nouveau que, pour Ascalona, le charme enfantin, orgueilleux et décidé de cette blonde jeune fille.

Un coup frappé à la porte les fit tressaillir et rappela soudain à Ascalona les dangers qu'il courait.

— Ce doit être mon marchand de couleurs, dit miss Helen. Il devait venir ce matin.

Elle ouvrit avec précaution un petit guichet.

— C'est Don Natale, mon confesseur. Que peut-il bien me vouloir ?

Et comme Ascalona paraissait très ému :

— N'ayez pas peur. C'est un homme excellent, qui aime tous les malheureux. Il ne vous trahira pas. Si vous ne voulez pas le voir, mettez-vous dans ce coin-là, derrière le grand tableau. Tel que je le connais, il est incapable de vous découvrir.

Là-dessus, elle introduisit le prêtre.

Don Natale paraissait toujours tomber du

ciel et avoir peine à se reconnaître sur la terre. Le cou tendu, il furetait une chambre de son nez long et retroussé, de ses yeux un peu inquiets, de son menton en pointe, sans autre but que de trouver une place pour sa personne ou d'observer sur les traits d'un auditoire les effets de ses discours. Il prêchait, d'ailleurs, rarement, n'ayant point le don d'éloquence ; il employait ses journées à confesser et à visiter les pauvres. D'une graisse blanche, sans gaieté, avec sa bouche de travers, sa figure énorme de mascarade et son grand front de mystique, il ne pouvait guère prétendre à avoir les confidences des Napolitaines élégantes, et il était allé s'échouer parmi les gueux, à Santa-Maria del Carmine, où tout le monde l'adorait. Il comptait pourtant parmi ses amies la duchesse Tupputti et miss Helen, que la bonté du prêtre avait conquise. Miss Helen s'était attachée à ce prêtre humble, semblable en cela à certaines femmes qui préfèrent au chien de race le pauvre cabot misérable et craintif qu'elles ont rencontré par hasard dans la rue. Elle

avait besoin de plaindre un peu ceux qu'elle chargeait de sa direction.

— Je venais voir votre oncle, mademoiselle, dit Don Natale, et je regrette bien qu'il ait quitté Naples. Il était fort lié, m'a-t-on dit, avec sir Thomas Eveningham, et je pensais qu'il aurait bien voulu me présenter à lui, ainsi que mon éminent ami, Don Prina.

— Quelle idée avez-vous, mon père ! s'écria miss Helen. Sir Thomas Eveningham est un homme sans agrément, et, de plus, un puritain farouche, opposé en principe à notre religion. Je doute fort que son commerce vous soit bien utile.

Don Natale regarda tout autour de lui, et, à voix basse :

— Il ne s'agit pas absolument de notre religion, mon enfant, mais de la patrie. Sir Thomas est l'intime de lord Palmerston, et nous voudrions savoir quelles seraient les dispositions de l'Angleterre dans le cas...

Le prêtre s'interrompit et, considérant avec attention la jeune fille, comme pour surprendre

dans son regard une hostilité ou une bienveillance :

— Je vous ai toujours vue dévouée à notre pays, et c'est pourquoi je crois pouvoir vous parler librement. Je puis être sûr, n'est-ce pas, qu'aucune de mes paroles ne sera répétée ?

— Oh ! mon père ! vous devez avoir confiance en moi, s'écria miss Helen, toute troublée à l'idée de ce secret qu'on exigeait d'elle.

— Tout Naples, dit Don Natale, va se soulever pour rejeter les usurpateurs et retourner à son roi légitime.

— Oh ! mon père, mon père, que me dites-vous, vous si bon, si doux ! Vous m'annoncez ainsi la guerre !

— Elle est inévitable, et si l'Église y prend part, c'est pour la conduire et la rendre moins cruelle.

— Et pourquoi me mêler, moi, une étrangère à vos complots ?

— Il faut que nous ayons avec nous les peuples, et l'Angleterre avant tous les autres. Vous connaissez Mrs Eveningham. Par elle,

vous pouvez obtenir l'entretien que je sollicite de votre complaisance.

— Et quand vous aurez vu sir Thomas, à quoi cela vous avancera-t-il?

— Don Prina le décidera, mon enfant, et il décidera son ministre à nous être favorables, à son tour.

— Je crains bien que vous ne vous fassiez de grandes illusions.

— Non, mon enfant. D'ailleurs j'irai à Londres, s'il le faut.

— Oh ! mon pauvre père! Pour trouver des maisons fermées, une prison, peut-être!

— Mon enfant, je ne suis que l'instrument de Dieu. J'obéis à ses inspirations. Puis-je compter que vous verrez Mrs Eveningham aujourd'hui?

— Oui, mon père, puisque vous le voulez.

Don Natale, qui ne se rappelait plus où il avait déposé son bréviaire et son chapeau, se mit à les chercher à travers la chambre. Il recula tout à coup en apercevant Ascalona.

— C'est un modèle, dit simplement Helen.

— Vous devriez prendre garde, mon enfant,

quand vous les choisissez, observa le prêtre d'un ton de reproche.

— Que voulez-vous dire, Don Natale ?

— Rien, rien, fit le prêtre en s'en allant.

Au moment où il descendait une voix perçante de femme monta soudain jusqu'à l'atelier.

— Il est là, faisait la voix, vous l'avez vu, n'est-ce pas ? Allons, parlez-moi, mon très cher prêtre. Vous dites que non. Vous mentez, vilain homme. Oui, oui, il est avec cette coquine ; tenez, je les entends. Ils s'embrassent. Ah ! les ignobles porcs !

Et elle appela de toute sa force :

— Ascalona ! Ascalona ! Réponds ! C'est moi, ta Bettina. J'ai jeté dans la mer tous les diamants, pour toi, mon chéri. Oh ! viens. Laisse cette saleté. Il n'y a que moi qui sache t'aimer. Tu le sais bien, Marco.

On entendit Don Natale qui grondait.

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait qu'on l'arrête, reprenait la femme, si je ne puis plus le voir ! Ah ! pourriture de Prina, sans toi, il

serait encore à mes caresses... La canaille ! Voyez s'il m'écoute ! Eh bien, va-t'en donc mourir. Tiens, je vais te dénoncer, et j'irai danser avec les amis, sois sûr, le jour où ils feront couler ton vin rouge !

A ce moment, un grand coup de pied fut lancé dans la porte derrière laquelle se trouvait miss Helen, pâle d'émotion ; puis, les insultes furent de moins en moins distinctes. Le prêtre avait dû emmener de force la malheureuse. La maison redevint calme.

Miss Helen s'approcha d'Ascalona et, très froidement :

— Vous resterez dans cette partie de l'atelier dit-elle ; moi, je me tiendrai dans l'autre. Je vous apporterai vos repas. Je vous demande seulement de ne pas m'adresser la parole. A quelle heure comptez-vous partir ?

— Dès qu'il fera nuit.

— C'est bien. A présent, plus un mot.

— Miss Helen, de grâce, écoutez-moi, gémit Ascalona, écrasé par la colère et le mépris à peine, contenus de la jeune fille.

Sans lui répondre, miss Helen tira un long velum qui sépara l'atelier en deux. Il ne la voyait plus. Il l'entendit ouvrir ses boîtes, remuer des pinceaux. Elle devait se mettre tranquillement au travail. Il serrait les poings, frappait du pied et demeurait là, derrière le velum qu'il n'osait écarter, se méprisant de sa soumission et de sa timidité. Lui, qui avait eu presque de force la comtesse Labriola sa — maîtresse une grande dame ! — allait-il trembler devant une jeune fille, une étrangère ! Il était indigné.

V

UN MAITRE DU BIEN ET DU MAL

La poitrine à demi découverte, la jupe salie, les cheveux noirs, poudreux et flottants sur les épaules, Lisabetta Dentone s'avançait à côté de Don Natale, lançant ses roulades de paroles, ses bordées d'injures, ses hurlements de chienne battue, auxquels le prêtre, apitoyé, mais très calme d'apparence, répondait de temps à autre par un mot de consolation et d'apaisement, sans paraître gêné le moins du monde de cette compagne bruyante et grossière. Personne, d'ailleurs, dans les ruelles où ils passaient, ne faisait attention à ce singulier accouplement d'un vieillard respectable et d'une femme plus débraillée qu'une prostituée du port. C'est le

charme de cette ville que tout y voisine avec aisance et que les plus étranges contrastes n'y détruisent point l'harmonie. Naples ressemble à ces étoffes orientales dont l'éclat et la richesse s'accommodent de toutes les couleurs. Les tons les plus divers peuvent s'y heurter : c'est toujours de la lumière.

— Avez-vous jamais vu, disait Lisabetta, un marchand d'eau bénite comme celui-là, mon père ; une couleuvre qui se glisse partout où l'on s'aime pour faire pousser la zizanie, une peste qui vient tout infecter. Où on s'embrassait on se chamaille, après qu'il a passé. Dire qu'on se plaisait tant chez nous !... Ah ! Prina ! ah ! vipère, va ! quand je pourrai t'écraser, tu ne relèveras pas la tête !

— Ma pauvre enfant, si vous aviez été plus sage ! —

— Qu'est-ce que j'ai donc fait, moi ? J'ai trompé Marco, c'est vrai, mais est-ce que c'était la première fois ? D'ordinaire, il me battait, je lui répondais, on s'empoignait tous deux, et puis après ? quoi ! c'était fini. On s'em-

brassait. On était heureux. Marco savait bien qu'il n'y avait pas d'autre femme pour l'aimer autant que sa Lisabetta. Il a fallu que cette grande trique de Prina vint lui chuchoter ses bisbilles, lui dire que je faisais ci, que je faisais ça comme s'il était sorcier, ce démon-là, comme s'il pouvait voir, du fond de sa chambre de Saint-Dominique, si je suis à laver les chemises des enfants ou si je lève mes jupes pour un péché ! Et alors Marco a cru à ses rapportages.

— Hélas ! ma fille, Don Prina ne disait que la vérité.

— Il mentait, mon père ; il mentait comme un diable cornu... Est-ce ma faute, si je trompe Marco ? Ce n'est pas pour le plaisir... Une supposition, mon père : vous, qui êtes dans les églises et les sacrements, si un jour vous aperceviez une belle madame du Christ, une bonne mère de Dieu, tout ornée de perles et de jolies médailles, tout enveloppée d'une jolie robe de satin céleste, comme j'en ai vu une chez Panettone, l'orfèvre, que feriez-vous ?

— Eh bien ! mon enfant, je l'admirerais.

— Rien que ça ? Moi je ne peux pas voir des ors ou des perles briller sans avoir le désir de les prendre dans mes mains, de les mettre sur moi, de m'en parer. C'est si beau !... Alors, quand un homme m'offre un bijou, je me vois danser dans les étoiles. Je suis folle... Il peut me demander ce qu'il veut. Je lui ferais tout... C'est après que je suis malheureuse ! Que Marco me frappe, les coups me font du bien. Je ne me trouve jamais assez punie. Mais rien ne me change.

— Il faut prier Dieu avec ferveur, ma pauvre enfant.

— Oh ! je prie bien, mon père... Tenez, j'ai brûlé des cierges à La Bruna ; je suis allée pieds nus en pèlerinage à Monte Vergine... Tout a été inutile... Et pourtant, à présent que Marco est fâché, je ne sais pas, pour le revoir, quel sacrifice je ne ferais pas... Oui, je serais capable de jeter toutes mes bagues et tous mes bracelets dans la mer, comme je le lui ait dit. Ah ! je l'aime tant... Mais il était chez cette étrangère..

— Je vous assure, mon enfant, que votre amour n'a pas à s'inquiéter de miss Helen.

— Si, si. J'ai peur de toutes les femmes. Il est si beau, Marco !... Surtout maintenant qu'il me hait, ça ne lui donnerait pas la colique, allez, de me tromper !... Le Prina l'a voulu : il ne me reviendra pas.

— Nous allons, au contraire, demander à Don Prina d'user de toute son autorité sur Ascalona pour le réconcilier avec vous.

— Faites, faites, mon père ; seulement, s'il n'y a que ce moyen-là de recoudre nos draps de noce, je suis bien sûre de me faire jusqu'à ma mort un lit de veuve. Ah ! si je le revoyais, s'il pouvait sentir encore mon baiser, il ne jouerait plus l'insensible... Mais où est-il, maintenant ?... peut-être le Prina, avec toute sa politique, l'a-t-il fait quitter Naples.

Elle bavardait, elle jacassait, épanchant son babil intarissable, tandis qu'elle s'acheminait avec Don Natale à cette petite maison de Saint-Dominique majeur, où Don Prina, sur une cour obscure, avait trois chambrettes pour

abriter ses rêves et, de concert avec Mgr Ricario Sforza, préparer ses grands desseins.

Personne, à Naples, n'aimait Prina. Même l'archevêque Sforza, qui conspirait avec lui, n'éprouvait aucun attrait pour cet homme d'extérieur glacial, calculé, qui, s'il avait des passions, les cachait avec soin ; qu'on pouvait croire désintéressé, austère, et dont l'enthousiasme brûlait, à l'intérieur, d'une flamme discrète et sans éclat.

Mais Prina, à défaut d'amour, avait su conquérir un pouvoir mystérieux et extraordinaire. Tous les partisans des Bourbons voyaient en lui l'organisateur de la restauration prochaine. C'était lui qui allait rendre à Naples sa fortune, ses usages, sa religion, son repos menacés par les étrangers piémontais et les bandes garibaldiennes. Le plus singulier, c'est que ses adversaires eux-mêmes le recherchaient, se fiant à son apparente modération et à ses lumières. Les républicains mazzinistes, qui ne voulaient pas plus du roi d'Italie que du roi de Naples, essayaient de le

rallier à leur cause ou, du moins, d'associer leur parti au sien dans la même révolution. On rencontrait aussi Prina en des salons qui n'étaient fréquentés que par des fonctionnaires du gouvernement et des étrangers. Il laissait voir habituellement un jugement éclairé, mais une raison très froide qui apprécie les hommes et les événements sans décider entre eux. De ses causeries, on emportait l'impression d'un esprit dédaigneux, égoïste, renfermé en lui-même. Cela servait grandement ses projets. On ne pouvait croire qu'un homme aussi indifférent à tout atteignit au fanatisme du conspirateur.

Depuis longtemps, le gouvernement l'aurait fait arrêter s'il se fût douté, le moins du monde, de ce qui se passait au fond du petit appartement de Saint-Dominique majeur et de la conquête ardente et silencieuse que Prina achevait avec tant de bonheur.

Sans éloquence, sans prestige d'aucune sorte, grâce seulement à certaines circonstances qu'il avait fait servir à sa fortune, Prina exerçait

une royauté secrète, dominait Naples par l'espérance et aussi par je ne sais quelle terreur superstitieuse.

Ses débuts n'auraient pas laissé soupçonner son rôle futur. A peine sorti du séminaire, il publiait une petite brochure où il critiquait sous une forme respectueuse, mais avec une grande violence, le gouvernement de Ferdinand II. La brochure fut saisie et Don Prina emprisonné. Cet événement, en apparence malheureux, servit au prêtre à fonder sa puissance. Dans la prison de La Vicaria, il se trouva au milieu d'insignes malfaiteurs, tous affiliés à la Camorra. Le lendemain de son arrivée, dans la salle commune où l'on faisait chaque jour la distribution du pain, il voit venir à lui un homme qui lui dit brusquement :

— Les saints sont sans lumière ; donne-moi de quoi leur acheter de l'huile.

C'était la façon ordinaire aux Camorristes de demander aux nouveaux prisonniers leur cotisation pour la caisse commune.

Don Prina refusa.

— Il est possible, dit-il, que les saints soient dans le besoin ; mais moi, qui suis leur serviteur, je le suis bien davantage.

Cette réponse, qui amusa l'ensemble de l'assistance, mit en colère le quêteur et deux ou trois Camorristes, très jaloux des droits de la société.

— Ah ! grapilleur, ah ! tondeur d'œufs, firent-ils, puisque tu serres ta bourse, c'est ton cou que nous allons serrer, nous autres !

Et ils se jettent sur lui. Don Prina, qui ne sait comment se défendre, sort le crucifix qu'il porte sur la poitrine et en frappe si rudement et si adroitement au front son premier agresseur, que le malheureux tombe, sous le coup, inanimé. Les autres, voyant le prêtre brandir un crucifix, reculent, pris de frayeur à l'idée de se battre avec cette image du Christ qui, déjà, vient de faire parmi eux une victime.

A partir de ce moment, on ne demanda plus rien à Don Prina ; en revanche, il obtint tout ce qu'il voulut. Remarquant l'organistion intelligente de la Camorra, l'esprit de solidarité

de ses membres, en même temps que l'ascendant qu'il exerçait déjà sur eux, l'idée lui vint d'employer cette force à un noble but. Frappé par un Bourbon, il n'en défendit pas moins leur pouvoir, prétendant l'améliorer, mais non pas l'abolir ; il fit de la propagande en leur faveur auprès des prisonniers et rêva de transformer la Camorra en une sorte de garde secrète et antirévolutionnaire.

A la Vicaria, également, il connut Marco Ascalona, qu'on accusait d'avoir empoisonné sa maîtresse. La crainte d'une condamnation capitale moins encore que le souvenir de l'amoureuse morte accablait Ascalona. Le prêtre lui parla, découvrit un homme ardent, enthousiaste, qui n'était point un criminel vulgaire. Il se promit de se l'attacher plus tard. En attendant, il aida à le faire évader en lui donnant ses vêtements ecclésiastiques.

Les deux hommes ne se rencontrèrent que plusieurs années après cet emprisonnement. Don Prina était devenu l'un des prêtres les plus éminents du clergé napolitain. Ascalona, après

avoir exercé vingt métiers, avait fini par grouper autour de lui un grand nombre de Camorristes et fonder une police privée qui se mettait, moyennant finances, au service de tous ceux qui en avaient besoin. Une femme, par exemple, avait-elle à se plaindre des infidélités de son mari : elle le dénonçait à la société, qui le poursuivait de persécutions et de chantages jusqu'à ce qu'il fût revenu de son erreur. Parfois, il faut le dire, la société servait des causes moins légitimes.

Don Prina eut recours à Ascalona pour faire rompre une liaison scandaleuse qui était la honte de l'Église napolitaine et désolait l'archevêque. Un enlèvement, suivi d'une incarcération secrète qui dura plusieurs mois, sépara pour toujours les indignes amants.

En retrouvant Ascalona, Don Prina se souvînt de ses anciens projets. Il ne s'agissait plus de faire de la Camorra une garde pour le roi, puisque le roi légitime n'était plus là, mais une armée pour lui reconquérir sa couronne. Le prêtre n'eut pas de peine à convaincre Asca-

lona, déjà gagné à sa cause par le souvenir de ses discours et de son dévouement à La Vicaria. En même temps, il essayait de rattacher à la Camorra les jeunes nobles ruinés, les besogneux, les mécontents, tous ceux que le présent révoltait et qui fondaient de grands espoirs sur l'avenir.

Il y eut alors comme deux « Camorre ». La vieille, qui se recrutait toujours dans les prisons et se contentait de rançonner les marchands ; la nouvelle et l'élégante, d'abord vaste association de chantage, devenue surtout, sous l'influence de Prina, une confrérie politique.

Les membres des deux sociétés se haïssaient, s'appelaient : « Faux frères », se battaient au couteau ou au revolver ; mais la nouvelle s'augmentait, chaque jour, de nouveaux adeptes, et finissait par absorber la première.

Cependant, les assassinats commencèrent avec une sorte de régularité. On eût dit qu'ils étaient nécessaires à l'existence de Naples. La ville ne se réveillait plus sans apprendre la mort d'un fonctionnaire piémontais. Chaque

parti accusait de ses crimes le parti rival. Parfois, mazzinistes et bourboniens s'unissaient pour dénoncer les bandes de Garibaldi. Mais aucun Napolitain ne voulait soupçonner Ascalona, si populaire à Naples que même la police avait fini par reconnaître ou, du moins, par tolérer l'existence de son association. Les étrangers, pourtant, persistaient à dire que, seul, un homme disposant de ses pouvoirs et assuré de son impunité, pouvait se permettre une telle suite de forfaits.

Don Natale, qui, sur Prina et sur Ascalona, en savait peut-être plus qu'il n'en laissait entendre, parut tout ému lorsqu'il pénétra dans la maison de la place Saint-Dominique. Lisabetta, elle, continuait ses bavardages.

— Restez ici, mon enfant, dit le prêtre, voulez-vous?

Le visage de Lisabetta eut une expression désolée.

— Ah ! vous voyez, mon père, j'avais bien raison de dire que Prina me détestait. Vous n'osez même pas vous présenter avec moi !

— Mais si, mais si! seulement vous conviendrez que le désordre de votre mise pourrait un peu irriter Don Prina, même s'il était bien disposé à votre égard.

— Vais-je donc me parer pour ce bel oiseau! s'écria Lisabetta, que le prêtre, sans le vouloir, venait d'atteindre au vif de son orgueil féminin. Allez, allez, j'ai contenté des hommes autrement faits que cette figue sèche!

— Don Prina tient à une grande modestie, observa Don Natale; il ne serait pas prudent de lui déplaire aujourd'hui. Restez, et, dans un moment, je descends vous apporter une bonne nouvelle.

— Que sainte Anne vous protège, mon père!

Ce fut une vieille petite femme, bossue, édentée et sourde, qui ouvrit à Don Natale. Il s'échappait de ses lèvres un ronron plaintif où le prêtre ne sut point distinguer une parole; quand il vonlut entrer, le ronron devint plus fort; elle sembla se fâcher, enfonça la tête dans ses épaules et opposa son ventre. Don Natale

écarta la vieille, passa outre et s'en fut frapper à la porte qui se trouvait devant lui.

— Qu'on attende ! fit une voix de l'intérieur.

Don Natale dut s'asseoir sur une pile d'in-folios, au milieu de paquets de journaux et de livres qui répandaient une odeur de moisissure et de colle, tandis que la petite vieille demeurait devant lui, comme pour le garder, la tête penchée et ne cessant de le considérer de son regard en dessous. Un perroquet chantait dans la cour, semblait imiter la voix de Don Prina et se moquer de la grosse colère qui éclatait dans la chambre voisine :

— Misérables ! répétait Don Prina, je vous défends, entendez-vous ! je vous défends de rien faire sans mes ordres.

— Son Excellence, disait une voix, ne nous donne pas tant de macaroni que nous puissions en refuser des bonnes mains généreuses.

— De l'or, Excellence, à couvrir toute votre table : voilà ce que l'Anglais nous a promis.

— Et pour faire une besogne qui n'écorche pas les épaules.

— Non, San Gennaro ! Tenir une fillette qui ne pèse pas plus qu'une goutte de rosée !

— Ah ! Excellence, quand nous donnerez-vous du travail pareil ?

— Taisez-vous, coquins, taisez-vous. Il y a quelqu'un ici.

A ce moment, la porte s'ouvrit brusquement et toute grande. Don Prina parut.

— Ah ! c'est vous, Don Natale ! Entrez ! entrez vite ! Je suis pressé !

A la vue de Prina, Don Natale ressentit la gêne qu'il éprouvait toujours en face de cette tête de vieille, ridée et sombre comme une écorce de chêne, qui se tendait avec des manières serpentines au haut de ce long corps, enroulé plutôt qu'assis, dans le fond d'un vaste fauteuil. Deux figures de coquins, que le prêtre crut avoir vues déjà dans son confessionnal, l'une chafouine et avisée, l'autre épaisse et brutale, se montraient à la gauche de Prina, comme pour meubler cette pièce où il n'y avait, avec le fauteuil et la petite table du maître, qu'un crucifix en cuivre, un portrait jauni de

François II cloué à la muraille, et un étroit lit de sangle qui servait de siège aux visiteurs.

Sans attendre le salut du prêtre, sans l'inviter à s'asseoir, Prina lui dit tout de suite :

— Je n'ai pas à vous féliciter, Don Natale. Vous voudriez détruire mon œuvre que vous n'agiriez pas autrement. Qu'ai-je appris ? Que vous aviez trouvé de l'éloquence l'autre jour pour conseiller le calme, l'apaisement, le mépris des injures à un peuple auquel, moi, je prêche la guerre parce que la guerre est sainte, parce qu'elle est juste, parce qu'elle est nécessaire ! Vous blâmez la violence ! vous exhortez Naples, atteint dans sa chair et dans son âme, à vivre en paix avec ses bourreaux. Vous êtes donc aveugle, vous êtes donc fou, Don Natale !

C'était la première fois, depuis qu'il le connaissait, que Prina lui parlait sur ce ton emporté. Pour qu'il se découvrît complètement, il fallait que les événements attendus fussent bien proches ! Don Natale acceptait la révolu-

tion, mais, malgré lui, comme avec douleur. Homme tranquille jeté au milieu d'une tempête, il en gardait l'effarement, il en recevait le geste, il haussait le ton jusqu'à elle. Souvent aussi, sous l'influence d'amis fanatiques, il eut l'apparence d'un rebelle exalté, tandis que Prina, jusque-là toujours dissimulé, laissait croire à trop de mansuétude. Mais à l'église, devant ceux qu'il était chargé de conduire, il répudiait ces violences. Il n'était plus que l'apôtre de la douceur et du pardon.

Don Prina continuait ses reproches; l'âme pleine de colère, mais la parole encore mesurée, il laissait tomber de son nez plutôt que de ses lèvres, semblait-il, des mots qu'il comptait comme des trésors. A la fin de chaque phrase, il dardait un regard large, sombre, beau comme celui d'une amoureuse, et qui, venu de cette face vieillotte, vous mettait une plaque glacée sur le front et un bâillon dans la gorge.

Cependant, Don Natale, d'abord humble et tremblant sous de méprisantes et froides invectives, venait de retrouver son courage.

— Vous perdez Naples en voulant la sauver, s'écria-t-il tout à coup. Vous en faites un abîme de crimes sans nom.

— Qui vous a permis de juger ma conduite?

— Dieu! répartit Don Natale.

— Je ne vous savais pas tant d'orgueil.

— Il n'y a pas d'orgueil à suivre le Décalogue. C'est vous qui montrez l'audace de Lucifer en substituant vos inspirations à la loi divine.

— Vous avez l'esprit trop simple pour la comprendre.

— Elle n'est point faite pour quelques rares intelligences, mais pour tous les hommes.

— Les obligations des hommes varient selon les temps, et c'est à quelques-uns qu'il appartient de les établir.

— Je ne sache pas qu'en aucun temps le meurtre puisse devenir une vertu.

— Je ne prêche pas le meurtre, dit Prina avec force.

— Non, vous l'ordonnez!

— J'ai ordonné des exécutions, dit Prina. Elles étaient nécessaires. Quand les juges sont absents, il faut bien que quelqu'un prenne leur place.

— Pour purifier un peuple, oui, mais non pas pour le corrompre.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux parler de tous ceux qui, à votre service, sont devenus des misérables, de tant de familles unies que vous êtes venu bouleverser. Ascalona, par exemple, que j'avais retiré du vice, dont j'avais réveillé les sentiments généreux, que j'espérais voir rentrer comme intendant chez la comtesse Labriola, vous l'avez arraché à la vie tranquille qu'il commençait à aimer; vous avez excité son ambition, sa cruauté, ses convoitises, son orgueil; vous l'avez placé à la tête de votre armée du crime, et vous avez réussi à le séparer de sa femme, qui se livre aujourd'hui à la plus honteuse prostitution.

— Vous voyez bien que c'est une misérable !

— C'est surtout une malheureuse ; elle aime ardemment son mari, mais elle aurait besoin de son affection et de sa surveillance constante.

— Ah ! ah ! vous avez une jolie cliente, seigneur avocat ; malheureusement, vous ne gagnerez pas votre cause.

— Comment ! Don Prina, vous persistez à tenir Ascalona éloigné de sa femme ?

— Ascalona fait ce qu'il veut.

— Dites qu'il fait ce que vous voulez.

— Eh bien, oui, je l'ai fait maître, pour ainsi dire, des destinées de Naples. Mais le rang auquel je l'ai élevé vaut bien qu'on lui fasse des sacrifices, et il serait à désirer qu'il n'en eût pas à faire de plus douloureux que celui de cette drôlesse.

— Ainsi, vous ne voudriez pas le réconcilier avec elle ?

— Certes, non ! Je le répète : un homme comme lui peut se passer d'une telle femme.

— Vous aimez mieux qu'il ait une maîtresse.

— Une maîtresse ! Ascalona a une maîtresse ?

— Je le suppose fort.

— Comment le savez-vous ?

— Je ne puis vous le dire, Don Prina.

— On vous a fait cet aveu en confession ?

— Non, je les ai surpris ensemble.

— Le misérable !... C'est une femme du peuple ?

— Une étrangère.

— Une étrangère !... Oh ! mais alors, je saurai peut-être quelle est cette maîtresse inconnue.

— Ce n'est pas possible, fit Don Natale, craignant déjà d'avoir commis une indiscrétion.

— C'est très facile, au contraire... Voyons, vous n'êtes pas très répandu dans le monde, mon cher Don Natale ; surtout, vous ne connaissez pas beaucoup d'étrangères. Or, je vous avais chargé d'aller voir sir Francis Scamler et de lui demander une entrevue avec sir Thomas Eveningham... entrevue qui a eu lieu aujourd'hui, ajouta Prina en souriant. Je ne

vous attends pas toujours, vous pensez bien... Ne serait-ce pas la nièce de Scamler, miss Helen Morgan, que vous avez surprise avec Ascalona? Déjà, je le sais, il lui avait servi de modèle.

Don Natale était saisi de stupeur. Prina jouissait de son trouble et le regardait fixement de ses yeux sombres, scrutateurs et superbes.

— Je vous dispense de répondre, s'écria-t-il tout à coup avec colère, mais je vous promets qu'il la quittera, et avant peu !

Appelant alors les deux hommes avec lesquels il était en altercation à l'arrivée de Don Natale, et qui s'étaient tenus à l'écart durant cet entretien :

— Zingone, fit-il, et vous, Furiano, vous pouvez accepter ce qu'on vous offrait. Je vous y autorise à présent.

— Merci, Excellence. Et devrons-nous nous occuper de la petite?

— Naturellement. Vous ne prétendez pas, je pense, voler un homme qui se montre si généreux.

Les deux hommes s'inclinèrent respectueusement et sortirent.

— Que venez-vous de dire à ces gens-là? demanda Don Natale, en proie à une vague inquiétude.

— Rien qui vous intéresse, répliqua Prina d'un ton rude. Mais je vous ai déjà dit que j'étais pressé. Je vous prierais de vouloir bien remettre à une autre fois la suite de vos discours.

— Ne puis-je porter un mot d'espoir à la pauvre femme d'Ascalona?

— Mais comment donc, Don Natale, si cela vous fait plaisir! s'écria Prina, et il eut un sourire glacé.

— Merci, fit le prêtre, qui ne sentit pas l'ironie de Prina. Ainsi, vous voudrez bien conseiller à Ascalona...

— Non, conclut Prina, je ne lui conseillerai point ce que vous désirez. Je l'arracherai à d'humiliantes et à de dangereuses influences. Et d'ailleurs, je ne veux pas qu'Ascalona appartienne à une femme, quelle qu'elle soit. Il se doit à son pays.

Don Natale comprit que Prina demeurait inflexible. Il s'en alla, désolé, levant les regards au ciel.

Lisabetta l'attendait sur la place Saint-Dominique, devant l'église. Elle avait les yeux rouges, tout en larmes.

— Eh bien, mon père, il est en haut ?

— Oh ! non, mon enfant.

— Ce n'est pas vrai. Il est là. C'est le Prina qui le retient, qui l'empêche de venir. Je vous disais bien que cet homme veut ma mort. Ah ! voleur du bon Dieu, viens, descends donc, que je t'étouffe !

Elle se précipita vers l'escalier. Le prêtre eut beaucoup de peine à la retenir. Dans son désespoir, elle s'arrachait les cheveux, déchirait sa chemise ; et sa peau, çà et là, apparaissait parmi des loques : nudité belle et pourtant douloureuse dans son avilissement. Tandis qu'elle se lamentait, si fort que les passants se retournaient vers elle, une grande fille passa en courant, un panier sous le bras. Comme les autres, elle détourna la tête, sourit, et, sans s'arrêter :

— Tu sais, Lisabetta, je l'ai vu, ton homme!

— Où çà? où çà? Allons, parle, Stellina! Arrête-toi donc, espèce de sauterelle!

Stellina cria, les mains en cornet devant sa bouche :

— Il était là, à Chiatamone!

— A Chiatamone! Vous entendez, père il est toujours là. Ah! tu vas voir, Stellina, comme on se venge quand on a du cœur!

La grande fille haussa les épaules.

— Bah! vous allez encore finir par des embrassades. Tiens, tu me dégoûtes!

— Viens, et tu verras si Lisabetta Dentone se laisse insulter par un porc de cette espèce. Viens voir!

— J'ai pas le temps. Et puis, je te connais, va! Tu aurais peur de lui faire du mal. Il te tient trop là, fit-elle en se claquant les reins.

Et elle partit en riant. Lisabetta courut après elle.

Cependant, Don Natale songeait moins à cette pauvre amoureuse qu'à sa pénitente préférée, cette Helen Morgan, si dévouée à ses

pauvres, si enthousiaste pour les nobles actions. Jusque-là, il se l'était volontiers imaginée comme une sorte de sainte; sans des allures dégagées, trop vives, qui choquaient la modestie chrétienne, il l'eût trouvée parfaite ; et comment ne pas lui pardonner ces légers défauts, quand on mettait en regard sa magnifique générosité ! La rencontre d'Ascalona dans l'atelier d'Helen lui avait causé une émotion inattendue et très pénible. En vain, les goûts artistiques et les façons libres d'une Anglaise expliquaient la présence du modèle : un pressentiment, que le prêtre ne pouvait éloigner, l'assurait d'un mensonge et d'une chute. C'était un coup porté brusquement par la jeune fille à l'image candide qu'il s'était formé d'elle. Il ne reconnaissait plus à présent cette amie transformée, coupable peut-être. Et il lui en voulait comme d'une trahison.

VI

COMMENT LE MARQUIS MALASPINA RENTRE EN GRACE

Il y avait deux lits dans la chambre de Barborin. Ouvrant la bouche, tendant un bras vers toutes les jolies friandises du rêve, et fermant obstinément les yeux à la réalité, la jeune danseuse dormait d'un sommeil tranquille, heureux, souriant, qui soulevait à peine la petite médaille de Notre-Dame reposant sur sa jeune poitrine. L'oreiller de ses cheveux capricieux, répandus en boucles, dressés en mèches, roulés en touffes enlaçantes ou rebelles, soutenait une tête plus énergique et moins gracieuse que la sienne, dont le nez seul regardait le ciel, et qui était morte, elle aussi, à la lumière. Ainsi était habité le premier lit. Dans l'autre, le

marquis Malaspina en personne, mais dépeint, déteint, sans fard, avec ses rides au complet, se remuait, se tournait, se retournait, levait les pieds, poussait des soupirs, bâillait à engloutir les cloches de Monte-Oliveto, qui sonnaient, graves ou aigrelettes, l'angelus matinal. Et le soleil jouait sur ces deux têtes endormies et dans le toupet de ce vieux Polichinelle de marquis, parmi des ombrelles pendues, des images éclatantes, des Vierges en sucre, en verre, en argent, en chocolat, des jouets d'enfant, une couronne de lauriers dorés dans un cadre, et une admirable robe de théâtre, d'une moire étincelante, qui servait à Barborin pour danser Giselle à San-Carlo.

Malaspina, impatienté de ce sommeil, s'élança hors du lit et vint battre des mains à l'oreille des amoureux. Barborin tressaillit, se recula sur son compagnon, ouvrit un œil ennuyé, et, apercevant cette figure grattée, ravagée, pareille à une palette de peintre nettoyée où il traîne encore des couleurs, elle eut un cri d'effroi.

— Le Diable ! fit-elle.

Quant à l'amoureux, il se réveilla aussi et attira machinalement un revolver, qu'il avança dans la direction de Malaspina en clignant les yeux au jour.

— Veux-tu cacher ça ! dit Barborin. Est-ce que tu n'es pas en sûreté chez moi ?

— On ne sait pas, répliqua l'amoureux.

— Ingrats ! s'écria Malaspina. Dire que c'est moi qui vous ai fiancés, hier soir, à San-Carlo. Ce garçon-là n'avait d'yeux que pour Barborin, et Barborin, de se voir ainsi regardée, paraissait la plus heureuse des femmes.

— Si on peut dire !...

— Maintenant, vous en êtes, dans les bras l'un de l'autre, à dormir comme de vieux époux. C'est honteux. Que deviendrez-vous quand vous aurez mon âge ?

— Je n'irai certainement pas ennuyer les femmes comme vous le faites, dit l'amoureux, ni m'installer de force à leur chevet. Vous croyez que c'est amusant, peut-être, de vous voir planté toujours là, devant nous !

— Tu sauras, mon bel ami, que tu es ici chez moi, que Barborin m'appartient, et que c'est par pure générosité que j'ai consenti à te la faire connaître.

— Oh ! nous nous serions bien connus sans vous.

— Cela n'est pas probable. Barborin est trop sage pour accepter le premier venu. Elle sait qu'à Naples, comme dans toutes les grandes villes, il court plus d'un polisson sous un habit bien taillé. Elle attend que je choisisse pour elle. Et sois persuadé que si je n'avais pas connu ton père je ne t'aurais pas présenté ; tu ne serais pas auprès d'elle en ce moment.

— C'est vrai, Barborin ?

— N'écoute pas le vieux : il radote... Tiens, papa, tu ferais mieux de t'occuper du chocolat.

— Pas avant que tu ne m'aies embrassé.

— Eh ! bien. toi qui es le fils de son père... non, de son ami, embrasse-le à ma place.

— Tu es bonne !

— Contente-toi de ce que l'on t'offre. Moi,

je ne me sens pas pour toi en goût de caresses, ce matin.

— Tu fais l'ânesse, Barborin, prends garde !

— De quoi ?

— Si j'allais, pour me venger, empoisonner votre chocolat ! Cela s'est vu.

— Je n'ai pas peur. Que ferais-tu si tu nous voyais morts, sainte Anne !

— Morts, vous l'êtes déjà ! Cela ne me changerait pas.

— Quand tu seras à la cuisine, tu nous entendras ressusciter.

— Il y a heureusement des fissures à la porte !

— Ne le dis pas si haut, papa. Tu vas effaroucher ce jeune homme.

A ce moment, un carillon de cloches, puis une roulade de coups de canne retentirent sur le palier.

— Par Bacchus ! s'écria le marquis anxieux, si c'était le duc !

— Eh bien ! cela ne nous gênerait pas. Tu lui dirais de te donner un coup de main à la cuisine.

— Comment, le duc ! Tu as donc plusieurs propriétaires ? demanda l'amoureux ébahi.

— J'en ai six, répliqua Barborin, sans compter mon directeur de théâtre : un pour tous les jours de la semaine. Le dimanche, par exemple, je me repose, comme le bon Dieu après la création.

— Et vous la souffrez ? s'écria l'amoureux.

— Avec peine, répondit le marquis. Je me console pourtant, car je connais tous ses amants. Ils sont de race et bien élevés.

— On sonne toujours, dit Barborin. Allons, va ouvrir. Cela te changera d'air.

Le marquis se précipita dans le vestibule, en caleçon de soie, très fat de sa mine fatiguée et de son allure d'amant en bonne fortune. Mais il fit une grimace en apercevant le vieux Vincenzo, le maître d'hôtel de la duchesse Tupputti, portant un énorme chapeau galonné et habillé d'une livrée qui datait au moins du commencement du siècle.

Barborin, en chemise, vint regarder, sur la pointe des pieds, par-dessus l'épaule du mar-

quis ; l'amoureux accourut à son tour. Malaspina, furieux de cette intervention, eut beau jouer du coude et s'agiter, les amants demeurèrent comme une escorte d'honneur à ses côtés.

— Pourquoi venez-vous ici, Vincenzo ? dit Malaspina d'un ton irrité. Je demeure à Santa-Chiara. Allez m'y attendre. Et, d'abord, qui vous a si bien renseigné ?

Le vieux domestique, tout confus, humble et dodelinant de la tête, balbutia :

— Mais c'est madame la duchesse, monsieur le marquis, madame la duchesse qui...

En entendant ces mots, Barborin prit feu tout à coup.

— Madame la duchesse ? Alors tu as une duchesse, maintenant ! Eh ! bien, je t'en donnerai des duchesses, espèce d'hypocrite. (Et elle giflait le marquis de toute sa force.) Alors, je ne te suffis pas. Tu as tant d'amour, n'est-ce pas ? Il faut que toutes les femmes de Naples y viennent goûter. Ah ! je ne m'étonne plus, quand tu viens me voir, que tu sois fourbu comme

une jument de carrozelle après minuit. On a servi madame la duchesse d'abord. Tant pis s'il ne reste rien pour Barborin. Sale groin, va !

— Je suis bien fâché, monsieur le marquis, répétait le vieux maître d'hôtel, d'être cause...

— Mais, mon petit chat, disait le marquis, l'amitié que j'éprouve pour la duchesse est une de ces affections pures qui n'ont rien de commun avec...

— Avec ton sentiment pour moi? Je m'en doutais ! Tu leur donnes le cœur et tu me gardes les épluchures, je te remercie ! Mais ça ne me convient pas, moi. Moi aussi, j'ai du cœur, et je veux qu'on m'aime avec le cœur ! Ceux à qui ma manière ne convient pas n'ont qu'à le dire. Je les prierai d'aller voir ailleurs s'il y a des catins pour les ganter ! Moi, je ne danse pas de ce pied-là.

Au milieu de cette explosion de colère, le vieux maître d'hôtel tendait une enveloppe timbrée d'un sceau vaste et d'une cire rutilante.

— Madame la duchesse m'a dit de remettre cette lettre à M. le...

Malaspina avança la main pour la prendre, mais Barborin l'arracha brutalement au vieux Vincenzo.

— Donne-moi le poulet de ta cocotte, fit-elle, que je voie les saletés qu'elle t'écrit... Oh ! urgent ! Madame est en chasse, paraît-il... Oh ! oh ! elle lui demande sa calèche... Pour promener ses amoureux, sans doute. Dis donc, ce n'est pas une vraie duchesse, pour avoir besoin d'une roulante comme la tienne... Elle doit être dans une belle marmelade, ta duchesse !

Le marquis était blême de colère.

— Barborin, dit-il d'une voix sourde, j'ai excusé jusqu'ici tous vos écarts de langage, mais je ne souffrirai pas, entendez-vous ? je ne souffrirai pas que vous manquiez devant moi à une femme aussi respectable que Mme la duchesse Tupputti !

— Ah ! ah ! ah ! Tupputti ! Quel nom ! fit Barborin en éclatant de rire.

— Taisez-vous ! s'écria le marquis en levant la main.

— Voyez-vous le petit qui se rebiffe ? Oh !

là là! Tu sais, mon chéri, ce n'est pas mon genre de me faire battre par des vieux. Mais ça m'apprendra aussi! Des ruines comme ça, ça n'est bon qu'à s'écrouler sur vous. Mais tu t'en iras, vieux potiron. Hardi là, Niccola! A nous deux, mon Niccolino, qu'on le déplante. Ah! vieille racine!

S'accrochant au chambranle de la porte, Malaspina résistait aux efforts réunis des deux amoureux; enfin, il dut céder. La porte se ferma sur lui avec fracas. Un instant après il lui tombait sur la tête comme une avalanche. C'était Barborin qui lui jetait ses vêtements.

— Coureuse éhontée! disait le marquis, qui ne possédait pas le riche répertoire d'injures de ses libres amies et dont la colère était vite à bout d'expressions. Je ne l'ai pas assez battue.

— Ah! les femmes, monsieur le marquis, les femmes!

— Tu connais ça aussi, toi?

— Oui, je les ai connues dans mon temps. Je n'en souffre plus aujourd'hui.

— Déjà ? dit le marquis en se rengorgeant. Eh bien, je t'envie, vois-tu, mon pauvre Vincenzo. Ce sont de vilains petits animaux.

— N'y a que madame la duchesse...

— Il ne s'agit pas de la duchesse, fit le marquis en achevant de s'habiller sur le palier. La duchesse est une vénérable et digne femme... Mais que m'écrivait-elle ? Sa lettre est restée aux mains de cette coquine.

— Madame la duchesse, je crois, demandait pour ce matin le carrosse de monsieur le marquis et invitait pour ce soir monsieur le marquis à dîner.

— Alors, va vite à « mes » écuries et dis à « mon » cocher d'atteler. Je crains bien, par exemple, qu'on ne soit obligé de demander à la comtesse Labriola de me prêter ses chevaux. Les miens sont malades, mon pauvre Vincenzo. Farfalla s'est couronnée très maladroitement et Nerina est encore chez le vétérinaire. Cela tombe bien mal !... Enfin, peut-être pourront-ils sortir !

— J'irai demander ceux de la comtesse Labriola.

— C'est ça, tu feras bien... Et, maintenant, ne souffle mot de cette misérable aventure, n'est-ce pas ?

— Monsieur le marquis, dit Vincenzo en s'en allant, je ne vois rien, je n'entends rien : ce n'est pas mon métier!

La pensée de la duchesse, qu'il allait revoir le jour même, avait complètement distrait le marquis de ses malheurs amoureux. Chez lui, la curiosité l'emportait sur tout autre sentiment.

— Que veut-on faire de l'équipage? se demandait-il.

Ce fut aussi la question que tout Naples se posa lorsque la célèbre guimbarde du marquis, conduite par son vieux cocher, attelée de ses deux vieux chevaux que le vétérinaire avait tant bien que mal remis sur pied, monta la rue de Tolède et s'enfonça dans une petite ruelle sombre où elle parut s'étouffer entre les maisons rapprochées. Elle était fermée. Des rideaux noirs, épais et tirés, empêchaient les passants de voir à l'intérieur.

— Le marquis est en bonne fortune, disait-on dans la foule.

Certains, cependant, prétendirent qu'elle ne contenait point de femme, et, de fait, comme une bande de garnements la poursuivait de cris et de plaisanteries, trois hommes en descendirent, qui dispersèrent les curieux à coups de canne et de fouet. A partir de ce moment, la « calèche » du marquis s'avança sans encombre et solitaire en des ruelles inconnues.

Toute une journée, cette promenade mystérieuse fut le sujet des causeries napolitaines, de Chiaia au haut de la rue de Tolède. Mais le marquis était trop occupé de la soirée prochaine pour aller s'enquérir des commérages.

Il s'habilla de la façon la plus élégante et la plus neuve qu'il put, fit, avec force crayons, la toilette de son visage et se dirigea d'un pas leste vers le palais Tupputti.

Il y régnait toujours le même silence et le même délabrement. Le marquis aperçut dans la cour sa grande calèche dételée et ses maigres petits chevaux qui arrachaient l'herbe des

pavés disjoints. Farfalla s'était encore couronnée; ses jambes saignaient et mettaient un peu de vie sanglante et souillée sur cette désolation de pierre.

Le marquis suivit de longs corridors sombres, des galeries dont les carreaux étaient enlevés, dont le parquet pliait sous les pieds, des chambres où s'amoncelaient les ordures et les gravois. Puis, tout à coup, apparurent les pièces habitées, pleines d'un luxe fastueux, encombrant et éteint. A peine quelques bougies, perdues dans les lustres de Venise, éclairaient les portraits, peints par Goya, du duc Tupputti, le beau-père de la duchesse, et d'une grand'-tante de la famille ; les cabinets d'ébène de la Renaissance; la collection futile et charmante réunie par le duc défunt : figurines de Sèvres, de Saxe et de Capodimonte. Des ombres erraient parmi ces meubles, rendues discrètes et légères par tout ce passé qui les entourait. Le marquis reconnut le nez et les yeux d'aigle de Monseigneur Ricario Sforza, qui se promenait avec Don Prina. Le regard d'eau

obscure du prêtre se posait çà et là, distrait des choses et pensif. Trois femmes s'étaient rapprochées. Deux causaient avec animation mais à voix basse : c'étaient la duchesse Tupputti et la comtesse Labriola. Raffaele Tupputti, assise devant elles, les mains sur les genoux, n'ouvrait pas la bouche ; petite fillette qu'on destinait, dès le berceau, à la vie religieuse, à cause du peu de fortune laissé par le duc, mais dont la turbulence désolait sa mère.

— J'étais inquiet, très chère, dit le marquis en baisant la main de la duchesse. Je m'imaginais, par les temps de désordre que nous traversons, qu'on vous avait enlevée.

— Hélas ! fit la duchesse, distraite.

— Et vous, très chère belle, très chère cruelle, très chère volage, avec qui êtes-vous en amour cette semaine ? Quel est l'amant heureux et infortuné que vous faites souffrir ?

La comtesse Labriola prit son air solennel.

— Je ne fais plus souffrir que Dieu, hélas ! par mes péchés.

— Des anciens, j'espère ?

— Des nouveaux, s'écria-t-elle avec colère.

Puis, se reprenant soudain, avec une candeur feinte :

— Je suis très gourmande.

— Tiens! moi aussi s'écria la duchesse.

— Oh! gourmande de confitures, très chère, c'est bien innocent quand on a une si jolie bouche!... Si vous aviez connu Mrs Armstrong!

— Ah! pas ici, mon cher. Ne racontez pas ici vos bonnes fortunes!

— Je parlais de sa mère, ma belle amie... Elle s'enivrait... Elle s'enivrait, mais à tomber sous la table!

— Oh! ces femmes du Nord! Quelle tenue! Quelle grossièreté!

— Elle avait eu de grands chagrins d'amour.

— Cela ne l'excuse pas.

— Nous nous consolons dans les cloîtres, nous autres, avec Dieu!

— Ne parlez pas de Dieu si souvent, chère amie : Don Prina va se plaindre que vous lui fassiez concurrence.

— Je ne sais pas ce que vous avez, duchesse, depuis quelques jours. Autrefois, vous étiez pieuse...

— Je le suis toujours, ma chère, mais je laisse aux hypocrites cet affichage indécent de religion et ces démonstrations ridicules. Je garde ma piété en moi, dans mon âme.

Là-dessus, la duchesse qui était comme une tour par l'embonpoint et la haute taille, mais aussi comme une bille roulante et cascadante par l'extrême agilité de ses allures, tourna vers Mgr Sforza sa voix de tambour, ses yeux durs, son nez en trompe, l'ébouriffement noir de ses cheveux, la descente majestueuse de ses mentons, qui, à chaque mouvement, semblaient s'accroître et se multiplier. Elle ne pardonnait pas les toilettes, les chevaux, la mince fortune dont faisait tant de montre cette petite pute de comtesse Labriola, si maigre et si sèche que les mauvaises langues se demandaient comment ce sac d'os n'effrayait pas les amants. Mais ceux qui l'avaient vue aux heures de l'amour étaient seuls à la con-

naître. Alors ses yeux prenaient un éclat admirable ; et ses bandeaux épais, souples, moirés, qui mettaient sur son front comme des ailes sombres, se déployaient et tombaient jusqu'aux reins, voilant ses petites épaules et ses hanches étroites d'une nuit ample et magnifique.

Cependant le marquis attendait toujours de la duchesse une explication de cette absence injustifiée, un remerciement pour l'envoi de sa calèche.

La duchesse parla enfin, mais comme ses amabilités furent étriquées !

— J'ai reçu votre carrosse, mon ami, ce matin... Je vous expliquerai ma demande... Ah ! je n'attendais pas moins de votre cœur.

— Elle parle de cœur, comme Barborin, se dit le marquis ; mauvais présage ! Est-ce qu'elle aurait l'intention de garder ma calèche ? Ah ! pas de ça, par exemple !

Et, très surpris de la manière dont on le recevait, il profita de ce que tout le monde passait dans la salle voisine pour appeler la

petite Raffaele et avoir des explications. Malaspina, qui n'avait ni enfants légitimes ni enfants naturels, jouissait beaucoup de ceux de ses amis. C'était le confident de Raffaele, qui lui racontait ingénument tout ce qui se passait dans le palais. Il s'amusait des yeux toujours étonnés de l'enfant, si bien à fleur de tête qu'ils semblaient accrochés comme des médailles à cette grosse petite face brune et arrondie.

— Que se passe-t-il ici, mignonne? Comment se fait-il que tu sois sage aujourd'hui?

— Ze suis toujours sage.

— Oh! oui, surtout le jour où le bon Dieu va en enfer, n'est-ce pas? Tu as eu le fouet, dis-le donc.

— Non, ze ne l'ai pas eu.

— Et ta maman, pourquoi a-t-elle un air si singulier? Elle a encore eu son indigestion cet après-midi, c'est sûr.

— Oh! non.

— Alors elle a fait ses comptes avec son intendant.

— Oh! non.

— Enfin, qu'est-ce qu'il y a ?

Raffaele s'enfonça un doigt dans le nez, se gratta la fesse, puis, les yeux tournés vers la duchesse, qui causait à côté avec Don Prina :

— Y a le prince, dit-elle à voix basse à l'oreille du marquis, qui s'était courbé vers elle.

— Quel prince ?

— Le prince, et puis...

— Et puis quoi ?

— Le zoli zeune homme.

Et Raffaele éclata de rire en répétant :

— Ah ! vieux papa, vieux papa, ça fait lever ton nez, ça !

— Veux-tu ne pas rire, petite vilaine. Et puis que je t'entende m'appeler vieux papa ! Je le dis à ta mère ! Ce n'est pas la duchesse, je pense, qui t'a appris ces grossièretés-là.

— Si : maman t'appelait comme ça à collation. Ça l'amusait, et Vincenzo aussi. Ils riaient tous deux.

— Fiez-vous donc aux vieux serviteurs ! fit le marquis. Enfin, voilà ma récompense de tant d'années de fidélité !

L'émotion l'étranglait. Il essuya une larme au bord de son nez.

La duchesse arriva, bruyante, encombrante, et, de sa voix de tambour :

— Que vous dit cette enfant? Veux-tu te tenir ! Tu vas voir !... Venez, cher ami, que je vous présente au prince.

C'était le conseiller, l'ami le plus intime du royal exilé. Malaspina ne le connaissait pas. Il se sentit trembler comme un adolescent, lui, ancien homme de cour, en le voyant. Le prince était robuste, grisonnant, taciturne. Sa figure ni ses façons ne se gravaient en vous. Il avait l'air d'un vieux pastel effacé.

— Monseigneur, monseigneur ! s'écria Malaspina soulevé, égaré par une double émotion : son chagrin d'ami négligé s'unissait à sa jouissance de royaliste fidèle.

Le prince laissa tomber des paroles blanches. Des invités arrivèrent, se groupèrent autour de lui.

Malaspina n'eut plus de ressentiment contre la duchesse.

Mais, tout à coup, le prince se détourna pour parler à l'archevêque de Naples et cessa de faire attention à Malaspina. A partir de ce moment, personne ne s'occupa du marquis. Après que le vieux Vincenzo fut venu, dans son habit noir verdâtre, annoncer le dîner, on passa dans la salle à manger, et le marquis se trouva à un bout de table, entre la petite Raffaele et un jeune prêtre inconnu. Alors il se demanda quelle faute il avait pu commettre pour se voir traité avec tant de mépris. Était-ce sa liaison avec Barborin qui irritait ainsi la duchesse ? lui en voulait-elle de s'être montré trop respectueux? Sans doute, il aurait dû la prendre comme une fille, lorsqu'il la trouvait somnolente, feignant de dormir, couchée, portes ouvertes, au fond de son palais désert, accablée d'ennui et de pauvreté. Il aurait dû la prendre ? certainement ! par malheur, il n'était plus à l'âge de ces assauts soldatesques, et comment, chétif amoureux, aurait-il affronté cette tour ? Il s'y serait perdu. Seulement, c'était une de ces injures que les femmes ne pardonnent pas

Combien devait-elle être blessée pour l'avoir présenté si sèchement au prince. « Le marquis Malaspina, » avait-elle dit, et c'était tout ! Quand il avait eu la confiance et l'amitié de son roi, quand il avait abandonné des maîtresses plus belles que la duchesse et que Barborin pour le suivre à Gaëte et soutenir avec lui un siège de quatre mois ! La duchesse se montrait vraiment bien dure. Et il pensait toujours à sa pauvre calèche, qu'il faudrait peut-être abandonner à cette cruelle, en expiation de son manque d'audace. Un instant, toutefois, il crut pouvoir ressaisir la faveur perdue. La Tupputti, qui, par économie et malgré sa gourmandise, ne dînait bien d'ordinaire que chez ses amies, avait fait préparer, ce soir-là, un repas fin, quoique bizarre et peu abondant, et tenait à y faire honneur. Elle mangeait assez gloutonnement, mais non sans fantaisie ; prenait la salade avec ses doigts, la lançait dans sa bouche et l'attrapait avec ses dents. C'étaient là façons familières de jeune fille et d'amoureuse, qui avaient plu au père et au

mari et que la femme mûre conservait comme une grâce. Malaspina, qui avait vieilli avec la duchesse, admirait toujours en elle ses séductions de vingt ans.

— Regardez, dit-il à son voisin, assez haut pour être entendu de son amie, regardez comme la duchesse est jolie en mangeant. Toute autre femme qui se permettrait cette liberté serait grossière et ridicule; elle n'en est que plus charmante.

Mais cette observation, que le marquis avait faite cent fois et qui lui valait toujours un sourire reconnaissant de l'intéressée, ne fut pas entendue. Du moins, personne ne la remarqua, sauf la comtesse Labriola, qui jeta un coup d'œil irrité à Malaspina. Il comprit qu'il venait de se faire une nouvelle ennemie.

La comtesse, habituée à être admirée, déjà en pique avec la Tupputti, était outrée des hommages qu'on rendait au prince. Il était la jolie femme de cette réunion. On n'avait d'yeux que pour lui, et, comme il parlait peu, par égards, tout le monde se taisait. Seul, Don

Prina causait à voix basse avec Mgr Ricario Sforza, et le sifflement de sa voix arrivait aux oreilles de la petite Raffaele, à laquelle on servait des morceaux si minces qu'elle les avalait d'une bouchée, et qui s'amusait ensuite à souffler dans son couteau pour répondre aux chuchotements du prêtre.

« Quel est donc ce jeune homme dont l'enfant m'a parlé ? » se demandait le marquis. Et dominé par la curiosité, il adressa la question à mi-voix à la fillette, qui dit très haut :

— C'est le beau Piémontais de maman.

— Voulez-vous vous taire, Raffaele ? fit la duchesse.

La réponse de l'enfant n'avait pas renseigné le marquis ; en revanche, elle avait augmenté encore sa curiosité.

Après le dîner, les chuchotements et les apartés continuèrent. On semblait résolu à écarter le marquis de toutes les conversations. A peine s'pprochait-il d'un groupe qu'on se mettait à parler bas ; quelquefois, on détournait sur lui des yeux défiants. Il eut l'idée d'aller

faire sa cour à la comtesse Labriola, qui s'était assise seule, à l'écart, désolée de tout ce mystère. Il la salua d'un compliment banal et maladroit.

— Vous n'avez jamais été si belle !

— Mieux vaut tard que jamais ! répliqua-t-elle, hargneuse.

Alors, les émotions, et peut-être aussi l'étrange dîner qu'on lui avait servi, le forcèrent à sortir.

Dans la cour, où il s'attarda, il donnait un coup d'œil à sa calèche, se demandant toujours s'il devait se soumettre au caprice de la duchesse ou briser une bonne fois avec elle. Au clair de lune, au milieu de ce palais silencieux, la vieille voiture prenait, avec ses brancards levés, des apparences monumentales et effrayantes de quelque antique machine de guerre, bélier ou catapulte. Et, devant cet équipage ridicule, il songeait à toutes ses escapades de jeunesse, à des rires et à des abandons d'amoureuse, aux jupes folles, coquettes, bruissantes, à tant de gestes hardis et heureux qui l'avaient remplie naguère.

Il se demandait :

« Est-ce qu'elle va me la prendre? Pourquoi a-t-elle gardé mon pauvre Michele ? »

Michele était autrefois le valet de pied du marquis, le porteur de messages amoureux. Maintenant, c'était surtout « son cocher honoraire ». Tout le temps que Malaspina ne donnait pas à ses visites mondaines ou galantes et à sa toilette, il le consacrait à causer du passé avec le vieux Michele, malade le plus souvent, et auquel le soin des chevaux et la sortie de la voiture paraissaient quelque chose de si considérable que c'était avec terreur qu'il s'en chargeait.

« Pourquoi m'a-t-elle invité, si elle voulait me recevoir ainsi ? disait-il encore. Veut-elle donc se jouer de moi ? »

Il se sentait plein de haine et pourtant désarmé.

A ce moment, une lumière passa sous les arcades, et le marquis aperçut Raffaele. La fillette s'était accrochée une lanterne à la ceinture et portait, à grand'peine, deux

lourds paniers qui lui tiraient les bras.

— Où vas-tu donc si chargée, mignonne ? demanda le marquis.

— Chut ! Chut ! fit-elle. Il ne faut pas qu'on me voie.

— Mais moi, ton ami ?

— Toi, non plus, ne me regarde pas.

— C'est ta maman qui te fait travailler ainsi ?

— Oh ! non ; maman ne sait rien et même ce serait bien malheureux qu'elle sût quéque çose.

— Alors tu n'obéis pas à ta maman ?

— Oh ! non.

— A qui donc ? A Vincenzo ?

— A lui non plus. Ze m'obéis à moi.

— Mais à qui vas-tu porter tout cela ? Des fruits, des gâteaux, du vin, un pâté ? Peste ! tu soignes bien tes amis.

— C'est pas un ami : c'est le prisonnier, le beau zeune Piémontais.

— Qu'est-ce que tu dis là ?

Z' veux pas vous dire. On me l'a défendu.

— Je serai bien discret. Qu'est-ce que c'est que ce prisonnier ?

Raffaele redevint souriante et familière.

— C'est celui qui est venu dans ta voiture, la voiture à Barborin.

— Je te défends de parler de Barborin, petite peste... Alors, tu es chargée de garder le prisonnier et de le nourrir ?

— Mais non : c'est Vincenzo. Seulement, ce soir, dans la cuisine, il était si fatigué par le dîner qu'il s'est endormi sur les plats. Z'avais beau lui crier : « Vincenzo ! Vincenzo ! réveillez-vous ! » Il m'écoutait pas. Ze me suis dit : « Sûrement, Vincenzo va laisser crever de faim...

— On dit mourir, mon enfant, c'est plus noble.

— ... va laisser mourir de faim le prisonnier. » Alors, z'ai fouillé dans ses poces, z'ai trouvé la grosse clef du caçot, z'ai préparé le souper du beau zeune Piémontais et voilà : z'arrive !

— Et tu n'as pas peur du Piémontais ?

— Non, il a l'air très doux, et puis... il est attaccé !

— Pour plus de sûreté, je vais t'accompagner.

— Ze ne veux pas. Ze te le défends !

— Jusqu'à la porte !

— Alors, tu resteras à la porte ?

— Je te le promets.

— Viens donc, et surtout ne me dézobéis pas.

Ils descendirent ensemble plusieurs marches sous la galerie. Puis Raffaele appliqua l'oreille contre la serrure.

— Z'ai peur, fit-elle. Tu l'entends ? Il ronfle

— Je vais avec toi, dit le marquis.

— Non, non, non. Ze ne veux pas.

Et bravement, elle introduisit la clef, ouvrit, entra vite.

— Allons, zeune prisonnier, cria-t-elle très haut, pour se donner du courage, quand tu auras fini de dormir !

Il y eut un tressaillement, le bruit d'un homme qui se relève avec peine.

— Voyez, m'sieur le prisonnier, ze vous apporte à manzer. Oh ! ne me regardez pas comme ça. Vous me faites trembler.

— Qui diable est cela ? Une petite fille ?

— Votre zéôlière, m'sieur.

— Que vous êtes donc aimable, mademoiselle la géôlière, de m'apporter de si bonnes choses, et que je vous remercie ! Mais comme vous seriez plus aimable encore en me desserrant un peu ces horribles cordes qui m'entrent dans les chairs.

— C'est vrai qu'elles doivent vous faire mal !

— Ah ! certes.

— Oui, mais si on vous a attacé comme ça, et si on vous a mis dans un caçot, c'est que vous avez été méçant.

— J'ai l'air méchant ?

— Oh ! non. Mais maman dit qu'y a, comme ça, des figures qui trompent. Tu en as une, vois-tu, à présent que ze te regarde ! Ah ! papa ! papa Malaspina ! papa marquis, au secours !

Le marquis poussa la porte, qui n'était pas fermée à clef.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon enfant ?

— Le prisonnier m'a regardée.

Mais, au grand étonnement de la petite

Raffaele et à la stupeur du marquis, le prisonnier s'écria :

— Ah ! mon cousin. c'est Dieu qui vous envoie ici.

Malaspina venait de reconnaître la voix de Fortiguerri. Il s'élança dans le cachot.

— Comment, c'est toi, lieutenant ?

— Oui, c'est moi. On m'a reçu enfin au palais Tupputti, et dans ce beau salon ! Ah ! les brigands !

— Mais qu'as-tu fait, grand Dieu ?

— Qu'ai-je fait ? ça, je n'en sais rien !

— M'expliqueras-tu ?

— Oh ! plus tard. De grâce, desserrez ces cordes, j'étouffe.

— Papa Malapisna, oh ! ne déliez pas le prisonnier, s'écria Raffaele. Que diraient Vincenzo et maman ! Oh ! ils vont me fouetter.

— Eh bien, on te fouettera. Ce ne sera pas la première fois, dit le marquis en essayant de dénouer les cordes.. Les scélérats ! c'est qu'ils t'ont bien ficelé, mon pauvre cousin.

— Ne le déliez pas, papa, implorait tou-

jours Raffaele. Il va nous arriver malheur.

— Tu m'ennuies, répliqua le marquis.

— Ze vais aller prévenir maman.

— Veux-tu rester ici, ou c'est moi qui vais te fouetter, et tout de suite, peste que tu fais. Par Bacchus ! Dans cette maison du diable, ils vont me faire perdre la tête, la mère, le domestique et l'enfant !

Cependant, le marquis avait réussi à enlever les entraves des pieds, la corde avec laquelle Fortiguerri était attaché à un anneau de la muraille. Il ne restait plus qu'à lui délier les mains, quand des voix de femmes s'élevèrent dans la cour.

— Sauvons-nous, dit Malaspina au lieutenant à voix basse.

— Oh ! des femmes, répliqua Fortiguerri ; ce n'est pas à craindre.

— Ce sont des démons ; tu ne les connais pas !

— Mais comment fuir, les mains liées ?

— Tu as les pieds libres, n'est-ce pas ? Eh bien, marche ! Je te débarrasserai quand nous serons sortis.

Malaspina entendit la voix de la duchesse :

— Vous verrez, très chère, il est vraiment beau, ce jeune homme. C'est dommage que ce soit un espion.

— Au moins est-il bien attaché ? demanda la comtesse Labriola.

— Vous n'avez rien à craindre, très chère. Ah ! ces Piémontais, ce sont les plus jolis garçons de la terre.

Ainsi, la pensée de ce beau mâle ligotté, et qu'on pouvait admirer tout à l'aise, avait réconcilié les deux ennemies !

Elles descendirent l'escalier qui conduisait au cachot ; mais à ce moment, comme un taureau, tête baissée, le lieutenant se précipita sur elles, les écarta violemment, s'ouvrit un passage, et traversa la cour de toute la vitesse de ses jambes.

— Dieu ! fit la comtesse en portant la main à son cœur.

— Au secours ! Au secours ! cria la duchesse.

Le vieux Vincenzo, enfin réveillé, accourait, suivi de Michele, le cocher du marquis.

— De la lumière, au nom de Dieu ! implorait la duchesse.

Vincenzo ramassa la lanterne que sa maîtresse avait laissé tomber, la ralluma. Les deux femmes aperçurent la porte ouverte. Alors seulement elles songèrent au prisonnier qui leur échappait.

— Courez, courez, Vincenzo. Courez vite. Rattrapez-le. Il ne faut pas qu'il se sauve.

— Oh ! regardez donc, très chère, dit la comtesse Labriola.

Le marquis et la petite Raffaele, qui n'avaient pu ou n'avaient osé s'échapper, venaient d'apparaître aux regards étonnés des deux femmes.

— Petite misérable, voulez-vous dire ce que vous faites ici ? s'écria la duchesse en tirant les cheveux de Raffaele et en la souffletant.

— Maman, maman ! gémissait la fillette.

— Et le marquis ! Ah ! je vous disais bien que c'était un espion !

— Comment un tel homme, s'écria la duchesse, a-t-il pu capter si longtemps ma confiance !

— Oh ! mon amie, soupira Malaspina, pouvez-vous croire...

— Taisez-vous ! Viens, toi, petite misérable, et vous, restez ici, prenez la place du bandit que vous avez fait évader.

— Duchesse, je vous en prie, écoutez-moi.

— Pas un mot.

— Accordez-moi une grâce, une seule !

— Aucune.

— Duchesse, je vous en supplie ! Que Vincenzo m'accompagne, si vous n'avez pas confiance en moi. Je reviens ici. Je serai votre prisonnier, puisque vous l'exigez. Mais il faut absolument que j'aille ce soir, et sans tarder, à San-Carlo. Ne me refusez pas cela !

— Ah ! ah ! fit la comtesse Labriola, il pense toujours à sa gueuse !... Mais, ajouta-t-elle, vous pouvez vous dispenser, cher ami, de cette visite ; elle est tout à fait inutile : j'ai vu l'affiche de San-Carlo. Aujourd'hui, Barborin ne danse pas.

— Barborin ne danse pas ! Barborin ne danse pas ! s'écria le marquis. Mais que se passe-t-il

enfin ? Quel mystère m'environne ? Le monde est donc devenu fou ?

— Vous avez là un beau sujet de méditation, fit la duchesse, creusez-le.

Et elle fit rouler la lourde porte du petit cachot. Malaspina, enfermé, entendit avec angoisse le bruit de la clef ; les pas qui remontaient l'escalier ; des claques qui frappaient une peau nue, et la voix de tambour de la mère, qui couvrait les plaintes de l'enfant.

— Quand je pense, fit le marquis, quand je pense que les femmes m'ont tant aimé autrefois ! Je n'ai pourtant pas changé. Pourquoi se conduisent-elles ainsi, à présent ? C'est extraordinaire !

VII

NUIT D'AVENTURES

Avant les cris d'alarme, le lieutenant avait déjà gagné la conciergerie du palais, mais il trouva la grille et les portes fermées. En même temps, toute une foule qu'il n'eût point soupçonnée dans ce palais tranquille, descendait un escalier et se dirigeait de son côté. Une grande émotion l'étreignit à l'idée de perdre une liberté dont il se croyait si proche. A demi déshabillé, les mains attachées derrière le dos, on ne pouvait manquer de le remarquer, par ce clair de lune qui l'éclairait en face. Soudain une porte s'entre-bâille devant lui et une tête de femme se penche au dehors, comme surprise par le bruit de pas

qui s'approche. Suivant un de ces instincts étranges et vertigineux qui nous attirent vers le bien ou le mal, Fortiguerri s'élance vers cette femme, la repousse, pénètre malgré elle dans une étroite chambrette. La femme, d'abord épouvantée de cette entrée subite et brutale, se rassure bientôt quand elle voit les mains liées du lieutenant ; elle veut appeler à l'aide.

— De grâce ! sauvez-moi, dit Fortiguerri d'un ton suppliant. Je ne suis pas un criminel.

Elle le regarde avec inquiétude, mais soit que l'émotion arrête ses cris, soit qu'elle ait pitié d'un homme sans défense, elle ne souffle mot.

Des causeries tumultueuses venaient de remplir la galerie.

— Il m'a donné trois carlins, disait quelqu'un, avec cela on a de quoi se graisser l'estomac, pas vrai ?

— Ne geins donc pas tant, faisait un autre, moi je n'en ai eu que deux, et j'ai été blessé à Rionero !

— De vieux soldats comme nous, c'est une honte de nous traiter comme ça.

— Ils en auront, ils en auront des dévouements à bon marché !

— S'ils croient qu'on va se faire casser la tête pour une citronnade !

— On va les planter là, tu vas voir ; moi, toujours, je ne marche pas.

Les paroles devenaient précipitées, les conversations s'animaient jusqu'à un ton de colère. Des cris partirent çà et là, timides, étouffés, dominant à peine la rumeur croissante.

— A bas Prina !

Puis, tout d'un coup, les voix s'apaisèrent, le silence se fit. Quelqu'un parlait dans la cour et réussissait à obtenir l'attention de tous ces hommes surexcités.

Rassuré par le silence de cette foule, le lieutenant considéra la femme qui se trouvait devant lui. Elle était toute jeune ; et, bien que sans grâce, son visage séduisait par une expression de bonté tendre et caressante. Son déshabillé coquet, apprêté et voyant, aussi bien que

sa chambrette remplie de fanfreluches et de souvenirs galants, indiquaient assez sa profession. Fortiguerri se demanda comment elle pouvait demeurer dans ce palais.

— Ce sont eux qui t'ont serré comme ça ? fit-elle à demi-voix.

— Délie-moi, je t'en prie ! implora le lieutenant.

Après un moment d'hésitation, elle se mit à dénouer les cordes ; puis, pour aller plus vite, elle prit un couteau.

— Tu n'es pas de ce pays, n'est-ce pas ? dit-elle. Tu as l'accent milanais. Moi aussi, je suis de Milan. Ah ! je ne les aime pas, ces gens-là !

Elle alla regarder à la porte.

— Mets-toi là, fit-elle, vite ! vite ! On vient !

Et elle le poussa dans un placard, derrière ses jupes pendues. A peine s'y était-il blotti qu'on entra. Il reconnut la voix de Vincenzo. Le vieux serviteur, que le lieutenant avait vu si humble devant le marquis, prit un ton arrogant pour parler à la jeune femme.

— As-tu vu un homme traverser la galerie?

— Non, seigneur Vincenzo.

— Je croyais bien qu'il était chez toi !

Vincenzo fit le tour de la chambrette, passa tout près du placard entr'ouvert.

— Tu ne le caches pas ?

— Où voulez-vous que je le cache, seigneur Vincenzo?

— C'est bien... A présent, veux-tu me dire quand tu paieras ? Tu m'avais assuré que ce serait aujourd'hui.

— Oh ! seigneur, patientez un peu. Les affaires vont si mal en ce moment.

— Dis donc que tu n'es pas assez jolie ou trop paresseuse !

— Je vous promets, seigneur, que je fais tout ce que je puis.

— Tout ce que tu peux de bruit, de noce et de godaille, ça oui ; je te crois ! On dirait qu'il vient chez toi un cent de diables chaque nuit. L'autre fois, la duchesse m'a demandé s'il était venu des voleurs. J'ai cru qu'elle allait tout savoir.

— Ah ! seigneur, ils sont arrivés dix chez moi ; ils ont forcé ma porte, m'ont battue et pris tout l'argent que j'avais.

— Cela ne me regarde pas... Si, demain, tu ne me paies pas, je te flanque dehors. On ne tient pas à avoir chez soi des roulures pareilles. Tu déshonores le palais. Ce n'est que par pitié que je t'ai gardée jusqu'ici. Seulement, ma pitié se lasse à la fin.

— Oh ! seigneur...

— L'argent, demain, je te répète, ou je te donne la rue pour hôtellerie.

Et il partit.

— Brute ! cria-t-elle, affameur de pauvres, tu nous retires le pain de la bouche. Mais je sais bien, moi, ce que je te retirerai, assassin, quand ton jour sera venu !

Le lieutenant était sorti de sa cachette.

— Je t'en supplie, fit-il, achève de me débarrasser de ces cordes et sauve-moi. Je te récompenserai bien. Je suis un officier. C'est même pour cela que ces traîtres m'ont arrêté.

— Ah ! seigneur, je voudrais vous sauver,

mais comment ? Il y a bien une porte par laquelle entre mon amant, et que Vincenzo ignore, mais mon amant a la clef. D'ailleurs, il vous faudrait sortir sur la galerie.

— Est-ce que la foule est toujours là ?

Elle jeta un coup d'œil au dehors et revint toute bouleversée.

— Oh ! partez, chuchota-t-elle en poussant le lieutenant, allez-vous-en ! Mon amant arrive Il vous tuerait s'il vous rencontrait ici.

Fortiguerri, mis à la porte, se sentait déjà condamné ; il fut tout surpris de trouver encore un motif d'espérer. En effet, les hommes qui remplissaient la galerie lui tournaient le dos et semblaient très absorbés par les paroles qui montaient de la cour. Il s'approcha d'eux d'assez près pour n'être pas vu par l'amant de la jeune femme ; mais il se tint aussi assez loin pour qu'on ne pût aisément, dans l'ombre, remarquer sa toilette sommaire et les cordes qui lui liaient toujours les mains.

Cependant la foule avait augmenté encore. Des faces rudes et cavalières d'anciens soldats

voisinaient avec des figures moins franches, de ces mines suspectes que l'on surprend dans les ruelles du port ou dans le voisinage du vieux marché. Quelle réunion était-ce là ? Si divers, si bariolé que fût ce peuple, une âme unique semblait pourtant l'animer tout entier. On n'eut point dit que, tout à l'heure, il était si tumultueux, à le voir écouter, dans un tel recueillement, l'orateur de la cour.

La voix qui le dominait était ardente, emportée et rythmait chacune de ses phrases du même appel énergique, impérieux, vibrant : « Mes frères ! » Ce cri de concorde et d'amour, lancé de la sorte, avait de singulières résonnances de bataille. S'il imposait un instant à cette foule passionnée l'oubli des rancunes et des querelles personnelles, c'était en lui inspirant des haines plus larges, en lui promettant de plus vastes combats.

« C'est votre liberté, disait l'orateur, c'est votre existence même que menace cette bourgeoisie étrangère qui s'est jetée sur vous comme le vautour sur l'oiseau sans défense.

Elle vient vous piller et vous écraser, arracher vos franchises, transformer à son profit vos lois sages, vous pressurer d'impôts....

» Mes chers frères, écoutez-moi! Je ne vous dis point : Ralliez-vous à ma cause parce que vous y trouverez profit. Je vous dis : L'ennemi est dans votre maison, chassez-le!

» Rappelez-vous le passé! Rappelez-vous, soldats, comme le roi vous aimait et savait récompenser vos services. Qu'a fait pour vous le nouveau régime? Comment a-t-il reconnu des années de peine, des actes de courage? En déchirant votre uniforme, en donnant à d'autres le soin de garder ce pays, en vous privant, après tant d'efforts, du pain nécessaire.

» Mais le roi, lui, n'est pas un ingrat. Il sait ce qu'il vous doit déjà. Il sait ce qu'il vous devra bientôt. Votre dévouement n'aura pas été vain.

» Le prince qui vient combattre à vos côtés quitte à peine Sa Majesté et vous dira qu'Elle est prête à revenir au milieu de vous pour assurer l'ordre et le bonheur de ce pays. Soutien-

drez-vous votre roi ? Vous souviendrez-vous de votre bienfaiteur ? »

Une clameur puissante roula sous les vieilles voûtes. Le palais en eut comme un tressaillement et sembla tout à coup revivre.

— Vive François ! criait-on, vive le prince ! vive Prina !

Des voix s'enrouaient à ces acclamations ; des paumes se fouettaient avec rage ; les pieds frappaient les dalles ; les cannes se levaient ou heurtaient les colonnes dans un applaudissement immense. Quelques soldats appelaient le roi de ces diminutifs câlins réservés aux lèvres de mère et d'amoureuse, ou de ces noms familiers qu'on prodiguait à ses prédécesseurs et dont on avait été plus sobre jusque-là envers lui.

— Vive Franceschino ! vive le Lazzarone ! vive don Ciccio le vermicelle !

Le lieutenant profita de ce frémissement d'enthousiasme pour essayer de s'échapper. Il se glissa doucement derrière ou même à travers l'assistance, sans être remarqué. Seule-

ment, comme il arrivait à la conciergerie, un vétéran aux cheveux gris lui cria d'un ton de reproche :

— Tu n'applaudis pas, toi? Que fais-tu donc ici ?

Le lieutenant sentit battre son cœur plus vivement, mais il ne répondit pas et marcha droit à la grille. Elle était toujours fermée. Alors il avisa une petite porte qui se trouvait dans la conciergerie, ouverte et vide. Le verrou en était poussé. Avec ses dents, le lieutenant réussit à le tirer. La porte céda. Il s'élança dans la rue. Il était libre !

Mais, à ce moment, des cris éclatèrent. Vincenzo, qui rentrait au palais après d'inutiles recherches ; le vétéran, qui avait suivi le lieutenant, l'aperçurent qui fuyait ; et, ne se fiant pas à leurs vieilles jambes, ils appelèrent à l'aide :

— Alerte ! alerte ! faisaient-ils, le traître s'échappe ! Courez, arrêtez l'espion !

Fortiguerri filait, comme une flèche, de toute la vitesse dont il était capable. Il traversa

ainsi la rue de Lavinaro, la place del Carmine, se jeta dans une ruelle obscure.

Mais, tout à coup, derrière lui, il entendit comme les jappements d'une meute. C'était la troupe qu'on venait de lancer à sa poursuite et qui criait déjà victoire. Il se reprocha d'avoir quitté sa prison : au milieu de ces exaltés, son existence même était en péril, et comment leur échapper? Les liens qui lui serraient le haut du corps comprimaient sa respiration : après une course de quelques minutes, il était hors d'haleine. S'il avait rencontré une trattoria ouverte, il y serait entré. Peut-être tout le monde à Naples ne haïssait-il pas les Piémontais. Mais, à cette heure tardive, aucune maison qui ne fût fermée.

Cependant les limiers lancés par Vincenzo approchaient. Deux, déjà, entraient dans la ruelle où il s'était aventuré, et il entendait les appels des autres. L'ombre qui le cachait ne pouvait le protéger longtemps. Dans un instant on l'aurait rejoint. Que faire ?

En tournant la tête de côté et d'autre il

aperçut, à quelques pas, au milieu d'une petite place, un carré de bâtiments dont les uns étaient à demi démolis, et les autres en reconstruction. L'idée lui vint de s'y réfugier et de se cacher parmi les décombres. Peut-être ne songerait-on pas à l'y chercher. Par malheur, ces bâtiments étaient éclairés par la lune, et il était difficile d'y arriver sans être vu. Il le tenta pourtant et se jeta vite dans un couloir abrité qui conduisait à une vaste cour.

Là il s'arrêta, surpris par des éclats de voix, des invectives. Deux femmes, furieuses, s'y querellaient tout à l'aise.

— Sale gouapeuse de Lavinaro [1], on t'apprendra à voler nos hommes.

— Ferme donc ton fermoir. Tes hommes, tu n'as qu'à les garder ; seulement, faut te visser une autre bobine sur le fuseau.

Et il y eut un retentissant éclat de rire, puis, presque aussitôt, le bruit d'une chute. L'insultée, large et corpulente commère, s'était ruée sur l'insulteuse si violemment et si

1. Quartier de basses prostituées.

brusquement que l'autre, grande fille dégingandée, avait glissé, était tombé en arrière, sur es genoux. Il n'avait pas fallu longtemps à son adversaire pour la rouler sur le sol, au milieu du sable. Elle la maintenait à terre, couchée sur le ventre, l'enfourchant, lui écrasant les reins de tout son corps, lui frappant la tête rudement contre les pierres.

— Lâche-moi, Gambacorta ! hurlait la grande fille, que se voyait à deux doigts d'un tas de chaux dont l'autre voulait lui brûler le visage.

— Attends, Stellina, attends, ma chérie, faisait la commère, toute joyeuse d'avoir la victoire. (Et elle la chargeait de coups de pied.) Attends que j'aie mis tes tables d'aplomb et que j'taie galamment pomponné la peau. Faut bien que j'te poudrederize pour qu'on t'aime.

Stellina poussait des cris de porc qu'on saigne, auxquels succédèrent bientôt des gémissements sourds, des râles étouffés. Malgré tout son corps bandé dans une résistance énergique, ses mains accrochées à terre, ses pieds

enfoncés dans le sol, elle se sentait entraînée peu à peu vers le tas de chaux ; elle l'effleurait déjà de ses cheveux, lorsque Fortiguerri, entendant des pas dans le couloir, se précipita, affolé, au milieu de la cour et s'en vint heurter ces deux corps embrassés, qui, au choc, se désunirent et roulèrent ici et là.

Stellina, tout à l'heure vaincue, se ressaisit de suite. Souple et agile, elle est aussitôt debout et, sans prendre garde au lieutenant, tirant d'une gaine de bois un rasoir ouvert, elle se prépare à attaquer sa rivale. La grosse femme, au contraire, embarrassée dans ses jupes qui ont glissé durant le combat, se relève lentement et lourdement ; mais à peine s'est-elle redressée que Stellina se jette sur elle et, d'un coup vif, de bas en haut, elle lui taillade la joue. Avant que Gambacorta ait le temps de se reconnaître et même, peut-être, de sentir la blessure, puisqu'elle ne crie pas, elle se trouve couverte de sang.

— Souviens-toi de Stellina, la camorriste, dit la fille au rasoir. Personne n'a la main plus

habile. Elle en a décousu d'autres que toi, guenillouse !

Sans se rappeler qu'elle avait elle-même mordu la poussière il n'y avait qu'un instant, elle entr'ouvrait ses lèvres, encore pleines de sable, dans un rire aux roulades vives et moqueuses, et, méprisante, les poings sur les hanches, elle regardait Gambacorta. La blessée ne songeait plus maintenant qu'à arrêter le sang qui coulait à flots de son estafilade. Elle s'enveloppa la figure dans un mouchoir de cou ; puis, sans un regard vers son ennemie, sans un cri, sans une insulte, comme si elle se reconnaissait définitivement vaincue ou, du moins, renonçait, pour cette fois, à la lutte, elle s'en alla ; mais elle ne s'était pas plus tôt engagée dans le couloir que deux hommes la saisissaient au passage.

— Ah ! bon ! s'écria Stellina. Les asperges ![1] Vite, détalons !

Et, légère, elle s'élança dans le fond de la

1 En argot napolitain, les carabiniers, les agents de la Sûreté et les gardes municipaux.

cour, sautant par-dessus les tas de chaux, les larges solives, escaladant de ses longues jambes minces les amoncellements de pierres. Le lieutenant, à qui Stellina avait communiqué sa crainte, s'imagina que la bande de Vincenzo était toujours à ses trousses et se mit aussi à fuir. Il la suivait, mais de loin, obligé, plus d'une fois, de renoncer aux voies rapides, souvent aériennes, qui semblaient être familières à la grande fille.

— Un échappé de la Vicaria, fit soudain quelqu'un derrière lui. Il a les mains liées. Nous le tenons !

Fortiguerri se retourna. Un homme, près de lui à le toucher, étendait la main pour le saisir, mais le monceau de plâtras sur lequel il était monté s'éboula. L'homme fit une chute lourde, ce qui permit au lieutenant de prendre de l'avance et de sortir des bâtisses.

Dans la rue il aperçut Stellina qui courait. Elle était déjà loin en avant. Il s'efforça de la rejoindre. La grande fille faisait des détours sans fin, n'était pas plus tôt entrée dans une

ruelle qu'elle s'engageait dans une autre. Un moment, il crut l'avoir perdue; il ne savait plus quel chemin elle avait pris. Il se dirigea au hasard; enfin, au bout de quelques minutes, il se rencontrait nez à nez avec elle.

Elle était arrêtée devant une de ces habitations misérables, comme celles que le lieutenant avait déjà vues dans sa promenade avec Lisabetta. Les fenêtres, ou plutôt les soupiraux étroits qui trouaient les murs, montaient et descendaient en zig-zag, entre des crevasses et des lézardes, marquées en dessous de larges taches jaunâtres par toutes les eaux fangeuses qui en avaient coulé. La maison était formée de deux bâtiments ruinés, penchés l'un vers l'autre et se soutenant à peine, comme des vieillards ivres. Une puanteur exécrable montait du sol jonché de détritus.

Le lieutenant se demandait quelle folie l'avait conduit à ce bouge? Pourquoi avait-il cru que cette fille pouvait lui rendre service? Il allait sans doute retrouver un autre Ascalona.

Stellina semblait attendre qu'on lui ouvrît.

— Arrière, l'homme, fit-elle en voyant approcher le lieutenant, arrière ou je cogne !

Puis, reconnaissant son sauveur involontaire de tout à l'heure :

— Ah ! c'est toi, porte-chance ! Pourquoi me suis-tu comme ça ? Je ne veux pas me marier ce soir et, ici, on ne donne pas la bénédiction... Mais, sans doute tu as eu peur, toi aussi, des corneilles[1]. Et tu as pris ta volée avec moi... Oh ! à présent, tu peux être tranquille. Ils ne viendront pas nous chercher ici. Ils y perdraient leurs plumes !

— Déliez-moi, par charité, dit le lieutenant d'une voix entrecoupée.

La course et l'émotion lui avaient enlevé le souffle. Il était épuisé.

— Comment ! Tu es attaché ? Mais qui a bien pu t'encorseter comme ça ! C'est que tu dois être gêné, mon pauvre, pour jaspiner... Patience ! Une seconde, et je te délivre.

Elle tira aussitôt son rasoir, et d'un coup elle abattit les cordes.

1. Les carabiniers, en argot napolitain.

— Maintenant, prends de l'air.

— Merci ! s'écria le lieutenant.

— Ah ! j'te dois bien ça. Sans toi, cette truie faisait avec ma peau de la confiture pour les vers. Mais je l'ai dressée : la rosse va filer doux à présent.

Comme elle parlait, la porte s'ouvrit. Une large et ventripotente matrone, fière comme un suisse de cathédrale, portant une chaîne d'or sur sa robe sale, apparut et éleva sur eux une chandelle.

— Eh bien, tu te presses, la mère ! dit Stellina. Veux-tu que je prenne racine ?

— Si tu crois qu'on entend, petite, au milieu du bruit qu'ils font tous.

Stellina se tourna vers Fortiguerri.

— Entre : tu prendras avec nous un verre de vin clair, et on te donnera une couverture, car tu dois avoir froid dans ce costume.

Puis, considérant le lieutenant qui passait devant la lumière :

— Oh ! mais il me semble que je te connais. Je t'ai vu déjà. Mais où donc ? On voit tant

d'hommes!... Ah! je sais maintenant. N'es-tu pas le galonné que j'ai déshabillé chez Lisabetta? Tu es son amant, n'est-ce pas?

— Son amant, c'est un peu dire!

— N'en rougis pas. C'est une belle fille... Toi aussi tu es beau. Tiens, j'ai envie de t'embrasser.

Et elle lui prit les lèvres dans un baiser. Le lieutenant parut un peu surpris de cette vivacité.

— Si tu étais un saint, expliqua-t-elle, je te brûlerais un cierge. Mais, puisque tu es un homme!...

Ils pénétrèrent dans une chambre où tous les actes de l'existence étaient représentés. Une femme, accroupie, se retroussait derrière une porte; des joueurs, protégés par un rideau, interrogeaient leurs cartes tandis que des rires et des craquements partaient d'un lit et que, toute seule, à l'écart, sans s'occuper de personne, une vieille face de marinier, roulant de gros yeux, suçait de sa bouche édentée un morceau de caciocavalli. Puis ce fut une cuisine encombrée

de bassines d'eau sale et un cellier rempli de bouteilles vides, fleurant le vin renversé ; et, tout à coup, ils tombaient dans une tempête de cris, de chansons, de claquades, d'applaudissements, de baisers, de coups de poing, d'éructations d'ivrogne que dominaient, comme des arpèges de violon et de harpe, de frais gazouillis de rires féminins.

La maigre lumière d'une petite lampe, au milieu de cette vaste salle, laissait de l'ombre partout. On ne voyait que des épaules lourdes, des masses obscures, qui se mouvaient, se confondaient dans la fumée bleuâtre des cigarettes ; un instant apparaissaient une face sanguinolente, ricaneuse ou féroce, des nudités rougeâtres, une main qui se levait pour raccrocher, pour frapper, pour caresser ; et tout se perdait ensuite dans une nuit grouillante et tumultueuse.

Ils furent poussés, jetés presque sur un banc où des femmes, animées d'une gaieté cruelle, maintenaient, étendu et le froc levé, un vieux capucin, aux yeux effarés, que Forti-

guerri s'étonna de rencontrer dans une assemblée pareille. Elles avaient détaché son cordon et lui donnaient de temps à autre de violentes cinglades sur les fesses.

— Épargnez-moi, implorait-il.

— Laissez donc tranquille ce marchand d'absolution, dit Stellina.

— Mêle-toi de tes affaires, Simplicie ; tu ne sais pas que ce renégat nous a pris vingt carlins pour dire des messes. Il devait nous donner les bons numéros du lotto[1], et aucun des siens n'est sorti ! Le filou ! mais sa peau va nous payer.

— Imbéciles, que vous êtes ! s'écria Stellina. Regardez-moi donc la trogne de ce père Bon-Dieu, s'il vous a le nez d'un prophète. Il aurait plutôt besoin que je lui souffle le Saint-Esprit.

Et, s'accroupissant sur le visage du père, elle lui fit baiser ses chairs obscènes et lui lâcha, aux narines, un air de sa flûte.

1. Loterie qui a lieu, chaque samedi, à Naples et dans les principales villes d'Italie.

Les femmes éclatèrent de rire. Le moine eut un soulèvement de dégoût.

— Leur diras-tu maintenant, demanda Stellina, pourquoi elles n'ont pas gagné ?

— Le Seigneur est fâché avec vous, gémissait le capucin. Ce n'est pas de ma faute s'il ne veut pas m'exaucer. J'aurais beau passer mes jours et mes nuits en prières, tant que vous serez des fornicatrices, des voleuses...

— Veux-tu clore ton bec ? criaient les femmes en le souffletant et en le claquant de plus belle. Tu n'as pas honte de nous appeler voleuses !

— Tu flaires l'or dans les jupes, fit un homme en s'approchant, mais tu n'oserais pas fouiller nos culottes, dévaliseur de filles.

— Allons ! Allons ! fit la logeuse en s'interposant. Finissez ! Quaud vous lui aurez fait venir du sang pleins ses cuvettes et débourré la pipe de vos ongles, son accordéon chantera-t-il davantage les bons numéros ? Moi, je ne veux pas qu'on insulte le clergé dans ma maison. Ça nous porterait malheur. Allons,

venez, mon père, voulez-vous un verre de vin ? Ces jeunesses, ça n'a pas de cervelle.

Tandis que le moine s'en allait la tête basse, tout honteux et endolori, Stellina se pendit au cou du lieutenant.

— Voulez-vous un porte-chance? fit-elle, en voilà un ! Il vous dira les bons numéros, celui-là.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce sale mitron-là ! s'écria une sorte de géant, aux énormes épaules, dont une barbe soignée et de longs cheveux fins ennoblissaient les traits grossiers, épais et vulgaires, lui donnant une ressemblance lointaine avec l'image traditionnelle du Christ.

— Tu as donc laissé tes yeux dans le ventre maternel ? dit un petit homme chafouin. Tu ne vois pas que c'est son marchand de plaisir ?

— Ah ! gouge, s'écria le géant en s'avançant vers Stellina, tu n'as pas assez senti mon bras, l'autre jour.

— Tais-toi, Furiano, répliqua Stellina, tu es stupide. Cet homme-là m'a sauvé la vie. Si tu

m'aimes, aime-le aussi. Voyons, donne-lui à boire. Il a la gorge sèche après tant d'émotions.

Et elle fit asseoir Fortiguerri devant une table, s'assit elle-même sur les genoux du lieutenant, tandis que Furiano lançait un terrible coup de poing dans la lampe qui vola par la chambre tout enflammée. Une jeune servante se précipita, ramassa la lampe brisée, essuya l'huile et vint rapporter une chandelle, sans paraître le moins du monde étonnée de l'accident.

— Calme-toi donc, dit le petit chafouin, tu sais bien que ça ne lui tient pas. L'abcès crève.

— Oui, mais quand l'un est passé, un autre revient. J'attends toujours mon tour.

— Ne criez donc pas tant, fit Stellina, et écoutez le seigneur parler.

— Le seigneur ! le seigneur ! Il n'y a pas de seigneur ici. On est tous des frères.

— Verse-lui donc du vin, puisqu'il est ton frère, et écoute-le raconter comment l'a arrangé Ascalona.

— Ascalona ! Je ne veux pas qu'on parle d'Ascalona ici.

— Ah! il n'en pense pas de bien, je te prie de croire.

— Si vous n'en pensez pas de bien, alors voilà ma main!

— Vous le détestez donc beaucoup? s'écria Fortiguerri.

Furiano leva les yeux, les mains vers le plafond, poussa un soupir qui gonfla sa poitrine et laissa retomber lentement la tête comme s'il désespérait de trouver une expression capable de rendre sa haine pour Ascalona.

— Tenez, dit-il, s'il venait ici, je ne le tuerais pas. Le tuer, n'est-ce pas? cela ne le ferait pas souffrir. Non, je le torturerais, mais, longuement, longuement, de façon qu'il sente bien toute ma haine pour lui, et qu'il meure de rage, la canaille!

— Que vous a-t-il fait?

— Je ne puis tout vous dire: je ne finirais pas demain. Imaginez seulement que ce misérable a assassiné ma sœur, ma chère petite Diamante! Je lui avais toujours dit que l'amour de cet homme-là, c'était pire que le poison.

Elle ne m'a pas écouté... Et, un matin, on l'a trouvée dans la rue Egyptienne, qui avait fini de se réjouir, la pauvre !... Cet envoyé de Lucifer l'avait étranglée.

— Vous êtes bien sûr que c'était lui ?

— Je n'ai aucun doute. Il y avait un papier sous la chemise de Diamante où il disait qu'il la tuerait si elle le trompait. Il croyait qu'elle voyait un autre homme... elle qui l'aimait comme une insensée. Ah ! le monstre ! On l'a arrêté. Mais à peine était-il à la Vicaria qu'il s'échappait. Et on l'a laissé aller. Ils disent qu'il n'y avait pas de preuve. Pas de preuve ? Seigneur mon Dieu ! Quand il y avait un papier de sa main sur la poitrine de la morte !... Et puis, ce n'était pas son coup d'essai. Avant d'entrer dans la Camorra, j'ai été longtemps attaché à sa personne ; j'étais son petit[1], son

1. *Picciotto di sgarro*, compagnon decontrebande. *Picciotto :* littéralement gros petit, déniaisé, dégourdi. Cette expression désigne à la fois une servitude et un grade. Le jeune homme qui aspire à entrer dans la Camorra est d'abord attaché à un camorriste, le sert comme un fag d'il y a dix ans, à Eton et dans les grands collèges anglais, servait l'élève des classes

serviteur plus encore que son compagnon, ne le quittant pas plus que son ombre. Ah! ce qu'il m'en a fait faire pour lui, des atrocités !... Que voulez-vous? il me fascinait, cet être-là ! Quand il me commandait quelque chose, c'était plus fort que moi; il fallait que je lui obéisse!... Mais, par les saints, j'en suis délivré aujourd'hui. Il peut venir à présent. Il ne fera plus peur à Battista Furiano!... M'a-t-il fait souffrir aussi! Orsolina, qui était la plus belle des Napolitaines, il me l'a prise, ce ruffian, et imaginez quel tour il m'a joué avec elle... Il l'a contrainte à m'accuser, à me dénoncer. Oui, elle est venue dire à la police toutes les horreurs qu'il m'avait ordonnés, l'assassin! Et ils m'ont emmené à la Vicaria! Et, si je suis maintenant ici, à causer avec vous, je ne me l'explique pas, car, après tout ce que j'ai souffert en prison, je devrais bien être

supérieures. Il agit sous sa direction, a la responsabilité de ses actes. Dans les associations de malfaiteurs espagnols, au dix-septième siècle, on retrouve le picciotto sous le nom de trainel.

crevé... Ah ! quand je suis sorti de la Vicaria, comme je l'aurais bien tailladé, et saigné, et vidé, le porc, avec ce couteau que je tiens là ! Mais il ne fallait pas y toucher. Il avait sa garde : des hommes, des femmes ; des femmes surtout... Elles en avaient toutes perdu leur salive pour lui. Tenez, cette demoiselle que vous voyez là, à côté de vous, elle aurait marché sur le feu pour lui...

— Moi ? moi ? dit Stellina. Es-tu fou, toi aussi, voyons.

— Dis donc qu'il ne t'a pas eue !

— Il a été mon commissionnaire. Il m'amenait des étrangers chez moi. C'était tout. Et puis, au bout d'un mois, je ne l'ai plus revu. Je n'aurai pas voulu de ce visage d'espion. Il me faisait horreur. Je le hais.

— Beaucoup chantent vêpres qui chantaient jadis la sérénade. Il est sûr qu'à présent il n'a pas beaucoup de partisans. Il a pu être un jour le maître de la Camorra ; mais, quand on l'a vu rafler tout l'argent de la société [1], nous

1. Le barattolo, argent commun de la société, produit des

quitter pour se mettre aux ordres des riches et, enfin, pour s'associer au Prina, alors son jeu a été clair et on n'a pas été longtemps à le juger. Moi aussi, j'ai été au service de Prina, mais je ne veux plus y être. C'est trop dangereux. On y risque sa peau sans remplir son sac... Si vous saviez tous les crimes qu'il a commis de gaieté de cœur, cet Ascalona ! et comme ça, sans que ça lui rapporte rien ! La Camorra devient une machine pour leurs machineries. On dirait San Gennaro ! qu'elle n'a été faite que pour eux ! Et tout ça, ensuite, retombe sur les innocents. On nous accuse de nous mêler de politique, nous qui nous moquons comme d'une peau d'orange que Victor remplace François ou Garibaldi, si nous avons seulement du pain à nous mettre dans le ventre et quelques carlins dans nos poches pour le plaisir.

Le lieutenant crut pouvoir tirer profit de sa mésaventure.

concussions et des vols, est réparti entre les différents quartiers de Naples, qui ont chacun leur chambrée. Le chef de la chambrée fait la distribution à tous les camorristes de son quartier.

— Alors, dit-il, vous ne refuseriez peut-être pas, pour une somme d'argent, de livrer Ascalona aux Piémontais, si on vous en priait un peu?

— Pour une somme d'argent? s'écria Stellina. Oh ! pour un carlin, pour un grain, pour rien du tout, pour l'agrément !

La jolie figure du lieutenant, dont le type, singulier à Naples, était étrange en cette assemblée de vagabonds et de malfaiteurs, avait attiré plusieurs femmes et, derrière elles, leurs amoureux, leurs ruffians, leurs « commissionnaires », qui entouraient et pressaient Furiano. Le géant leur lança un regard défiant et, d'un geste de menace, imposa silence à Stellina, qui voulait encore parler, puis il dit à voix basse, en se tournant vers le lieutenant :

— Pour une somme d'argent ? Faudrait voir.

— Si vous voulez vous venger, dit le lieutenant à Stellina, il me semble que cela vous serait facile, puisque vous demeurez dans la même maison qu'Ascalona.

— Je demeure dans la maison de Lisabetta. Ascalona ne vient plus jamais chez elle. C'est le sort qui a voulu, l'autre fois, que vous vous rencontriez. Et, si j'avais su qu'il était là, je vous assure qu'il ne vous aurait pas empaqueté comme il l'a fait.

— Il se cache à présent, reprit Furiano. Ce ne sera pas facile de le découvrir. Et puis, quand il s'aventure quelque part, il a toujours devant et derrière lui une bande de coquins. Les asperges en ont peur, et ceux qui, comme moi, aimeraient lui larder la carcasse, ne sont pas pressés de l'attaquer, vous comprenez. Mais le jour viendra, le jour viendra où nous verrons danser en l'air son corps sans tête !... Ah ! je serai là, moi, aux premières places !... Tenez, en ce moment il se gratine quelque chose à Naples qui va mettre bien de la misère par les rues. Il en est, vous le pensez. Il est toujours de la partie quand il s'agit de faire du mal. Les Piémontais ne veulent pas voir ce qui se passe ; ils croient que tout, ici, est une farce de Polichinelle... Mais je vous le dis, moi : y

aura du sang... Ah! si on pouvait le pincer, le gredin, avant le coup, chez une de ses femmes! Ce serait là qu'il ferait bon le prendre! J'ai dans l'idée qu'on trouverait des papiers, des lettres qui leur couperaient un peu la crête, à tous ces beaux messieurs... On m'a dit qu'il cachait des armes. Mais où ça? C'est ce que j'ignore. Sais-tu quelle est sa maîtresse, Stellina?

— Je ne sais pas, mais je l'ai vu à Chiatamone, chez cette Anglaise.

— Celle-là, il ne l'aura pas longtemps. A propos, j'y songe, il faut que je voie Scamler, cette nuit.

Le lieutenant avait tressailli. Quels rapports pouvaient exister entre l'élégante, la gracieuse Anglaise et ces misérables? Pourquoi avait-il vu Scamler chez Ascalona? et pourquoi entendait-il prononcer dans un pareil endroit le nom du colonel? Est-ce que miss Helen courait un danger? Est-ce que Scamler complotait quelque vilenie contre sa nièce? Il se jura qu'il le saurait et que, si miss Helen était menacée,

il la protégerait. Cette jeune fille si hautaine, que l'orgueil blessé lui avait rendu haïssable, il la plaignait maintenant ; il s'attendrissait sur elle, il l'aimait presque de lui donner l'occasion de la secourir. Tous ses instincts chevaleresques, en un moment, s'étaient réveillés.

Cependant, Furiano disait à Stellina :

— Il faut que tu trouves la maîtresse de ce porc !

— C'est Teresina qui était avec lui, le mois dernier. Elle doit bien connaître son héritière. Elle a fait assez de barouffe quand il l'a quittée. Elle était là il n'y a qu'une minute.

Et elle appela :

— Teresina !

L'amour a des séductions mystérieuses. Il endort parfois les sens avant de les ravir. On se demandait par quels agréments cette femme maigriotte et déjà ridée, ayant le teint jauni des vieilles, avait pu conquérir le superbe Ascalona, et surtout lui faire oublier la séduction puissante et capiteuse de Lisabetta. Leur mal-

heureuse passion avait rapproché les rivales. Les deux femmes étaient, à présent, inséparables. Et comme Furiano paraissait surpris de cette alliance bizarre et inattendue :

— Oui, dit Teresina en s'essuyant les yeux, nous le pleurons toutes deux.

Lisabetta reprit d'une voix sourde, tremblante :

— Et nous le haïssons ensemble !

— Ne te désole pas, il te reviendra...

— Dis-leur donc : « Il vous reviendra », puisqu'elles sont deux, dit le petit homme chafouin. Tu ne seras jamais poli avec les dames.

— Et tu connais ta voleuse ? demanda Furiano en clignant de l'œil du côté de Stellina.

— Ah ! la boue de Lavinaro, la pourriture, la peau de crasse et de poux, oui, je la connais, la faiseuse de pirouettes et de tourniquets, mais que ceux qui veulent encore voir son tambour et admirer ses pattes de sauterelle se dépêchent !

— Pourquoi donc ? Tu ne vas pas la tuer je pense ?

— Non ! Je me gênerai pour l'étouffer, cette

bouche d'égout ! Tiens, demain nous irons ensemble, Teresina et moi, — n'est-ce pas, Teresina ? — quand il sera là, avec elle. Oui, demain !

— Et comment s'appelle-t-elle donc, cette faiseuse de veuves, cette méchante gale ? demandait toujours Furiano.

Lisabetta, surprise de cette insistance, le regarda.

— Tu es bien curieux aujourd'hui, Battista... Je sais, tu cherches partout Ascalona pour lui donner un coup de couteau... Ne dis pas non. Tu ne lui pardonnes pas d'être plus beau, d'être plus fort que toi, et d'être devenu le maître de la Camorra. C'est que tu as beau monter jusqu'au ciel, grande perche, d'une chiquenaude, mon homme enverrait promener par terre tout ton échafaudage. Eh bien, je ne te le dirai pas, où il est, brute ! Ah ! tu espérais que, parce que je suis en colère contre Marco, j'irais te le vendre à toi, face de Judas. Tu ne me connais pas. Si je voulais me venger de Marco, je me chargerais de l'affaire, je m'en chargerais seule, entends-tu ? J'ai des bras, moi aussi, je

sais manier le rasoir ! Et je n'irais pas chercher une sale crapule comme toi.

Furiano, affolé de colère, s'était jeté sur Lisabetta et lui serrait la gorge à l'étrangler.

— Tu vas rentrer tes injures, balayeuse du ruisseau ! Tu vas les rentrer tout de suite...

— Laisse-la, dit Stellina. Elle est folle. Et puis tu sais maintenant tout ce que tu voulais savoir.

— Comment ?

— Certainement. Elle a parlé de la faiseuse de pirouettes. Maintenant il n'y a pas de doute : c'est Barborin, la danseuse de San-Carlo. Tiens, tu vas vu comme elle a tressailli !

— Excellent ! s'écria Furiano en lâchant Lisabetta et en la poussant d'un coup de genou dans les jambes.

Mais la jeune femme revint vers lui et se mit, de sa voix criarde à lui répéter à l'oreille :

— Ce n'est pas Barborin ! Ce n'est pas Barborin !

— Et qui est-ce donc ?

— Tu ne le sauras pas, fit Lisabetta. Et elle

se glissa au milieu de la foule, entraînant avec elle la confidente de ses chagrins amoureux.

— Elle essaie de te donner le change, dit Stellina. Je suis sûre que c'est la danseuse.

— Alors, je tiens ma canaille !

— Doucement ! reprit Stellina. Tu dois bien penser que, si Ascalona est chez Barborin — une fille qui reçoit tant d'amoureux — il faut qu'il y ait dans la maison des cachettes et des portes que tout le monde ne connaît pas. Avec cela qu'elle est rusée, la mouche ! Si elle ne vous met pas dans ces confidences, tu irais vingt fois chez elle, quand Ascalona s'y trouve, que tu ne dénicherais pas l'oiseau. On m'a dit qu'elle avait eu ensemble deux amants qui étaient les plus jaloux des hommes, qui étaient toujours fourrés chez elle, et qui ne se sont jamais rencontrés.

— Mais comment faire?

— Tu vas voir Scamler cette nuit, chez la Cavalletta?

— Oui. Eh bien?

— La Cavalletta est, à la regarder comme ça, une amie-amie de Barborin, mais, si on la connaît bien, elle ne peut pas l'avaler. Elle lui fait bonne figure devant le monde, mais elle la déteste de tout son petit cœur et de toute sa grosse personne : Ça la mettrait en paradis de lui faire manger un serpent de son jardin. Le secret de la comédie, c'est que Cavalletta danse comme un éléphant. Elle a beau montrer tout ce que sa mère lui a donné, ça ne suffit pas au public, qui préfère les cabrioles légères de Barborin. Barborin, elle, enflée, étourdie de bonheur par son succès, ne voit pas le mauvais œil que lui fait sa chère amie. Il faut profiter de cette sainte confiance.

— Alors ce serait Cavalletta qui livrerait Ascalona ?

— Oui, je crois qu'elle s'en chargera. Tu entends, joli galonné ? On va te pêcher ton homme.

— D'abord, observa Furiano, il faut savoir ce qu'il nous donne.

— Nous conviendrons de ça en route. Allons

premièrement chez la Cavalletta et racontons-lui nos histoires. Ah ! on va te montrer une belle fille, galonné. Surtout, ne t'avise pas de l'aimer. Ton cœur est à moi, tu entends ?

— Par Bacchus ! fit le lieutenant sans l'écouter, conduisez-moi d'abord chez moi. Je gèle.

— Est-ce qu'on a froid quand le cœur brûle ? Tiens, tu es un insensible. Donne-lui ton manteau.

Ils sortirent au moment où l'hôtesse venait leur demander leur écot et éteindre la lampe. Peu à peu, pendant qu'ils parlaient, la salle s'était vidée. Il n'y avait plus que deux filles qui dormaient par terre, ramassées dans des couvertures, et la petite servante, comme écroulée sur la table, les bras en avant et l'arrière-train tendu, devenue, dans le sommeil, pareille à une carapace monstrueuse.

Le lieutenant eut l'impression de s'arracher de l'enfer lorsqu'il respira l'air libre ; pourtant, l'odeur et les manières du bouge l'accompagnaient encore ; des filles s'approchaient de lui, cherchaient à l'attirer, et les injures que lan-

çait Stellina provoquaient d'autres injures, rendaient leur marche difficile et batailleuse.

Furiano, devenu humble, implorateur et inquiet, demandait de temps à autre :

— Que me donnerez-vous, seigneur ?

— Nous verrons, répondait le lieutenant.

Ne possédant que peu d'argent, il craignait de s'engager pour une somme importante, et surtout de se faire de pareils créanciers ; d'un autre côté, il inclinait à croire que son aventure était providentielle et qu'il lui était réservé de sauver l'armée piémontaise en même temps que miss Helen. Il ne voulait pas lâcher Furiano.

Ils arrivèrent assez vite à une maison située en vue de la Villa nationale. Le lieutenant reconnut avec une grande joie les fenêtres du petit appartement qu'il avait loué. Il eut un moment d'hésitation.

— Merci, dit-il, et à demain !

— Ah ! mais non, pas de ça ! s'écria Furiano, tout prêt à s'emporter.

Stellina le calma d'un geste.

— Seigneur, dit-elle au lieutenant, demain

soir, vous ne trouverez pas la Cavalletta. Et puis demain serait peut-être trop tard. Battista vous a dit comment Ascalona et sa clique préparaient leur coup ; ils l'ont fixé à un jour très proche. Il faut nous hâter de conclure l'affaire.

— Soit ! fit le lieutenant, qui était déjà décidé.

Ses deux compagnons se regardèrent en souriant, tandis que Fortiguerri, les laissant à sa porte, montait chez lui et s'habillait en toute hâte.

Il donnait un coup d'œil heureux aux portraits, aux livres et aux menus objets qui l'avaient suivi à Naples pour lui rappeler la famille et la patrie absentes, à tout ce qu'il avait pensé ne plus jamais revoir et qui lui semblait, maintenant, doublement cher ; il n'oublia pas, cette fois, la recommandation du capitaine Roselli, se munit d'un revolver et aussi d'un poignard, solide et bien effilé, qui venait de ses ancêtres.

— Poignard contre poignard, dit-il, se sou-

venant d'une vieille devise, c'est le Milanais qui l'emportera!

Se fiant ainsi à la perfection de ses armes, il allait partir quand il aperçut une lettre cachetée sur la table. Il reconnut l'écriture du marquis et ouvrit l'enveloppe avec une vive curiosité.

« Mon cher cousin, écrivait Malaspina, je suis le prisonnier de la Tupputti. J'ai l'espoir que tu es, toi, hors des griffes de ces coquins, que tu avais bien raison, certes ! de ne pas chérir. Par amitié pour ton vieux parent, je te prie d'aller, le plus vite que tu pourras, chez Barborin, la danseuse, à laquelle j'avais voulu te présenter. Demande-lui de détruire les lettres et les papiers qu'elle a de moi. Si elle ne savait où elle les a mis, dis-lui qu'ils se trouvent, avec ses petits secrets, dans le meuble en bois de rose que je lui ai donné. Elle m'épargnera et s'épargnera à elle-même de grands ennuis. Car on va faire prochainement des perquisitions chez elle. Le vieux Michele, qui était prisonnier avec moi et qui, je pense, va

pouvoir s'échapper et te porter cette lettre, t'expliquera ce qui se passe au palais. Adieu. Veille à ta sûreté !

» Marquis MALASPINA. »

« P.-S. — Si tu ne te souviens pas de l'adresse de Barborin, à San-Carlo tout le monde te la donnera. Dis seulement que c'est moi qui t'envoie. »

— Ah ! cà, s'écria le lieutenant, dans quel monde suis-je donc ? Qu'est-ce que c'est que cette ville où le premier venu devient justicier de son semblable, arrête, perquisitionne sans avoir de mandat que de son bon plaisir ? Comment se fait-il que le marquis, vieux bourbonien, soit emprisonné par ces royalistes et que Barborin, maîtresse d'Ascalona, soit suspecte à ces conspirateurs ? Ma tête s'en va. Je ne comprends plus rien.

Puis, songeant à son expédition :

— L'agrément de Naples, se dit-il en souriant, c'est que tout le monde peut user des mêmes

procédés. Je vais répondre aux Napolitains avec leur encre. Pourvu que Barborin ne paie pas pour tout le monde. Bah! elle a été assez méchante avec le pauvre marquis. Il lui arriverait quelque aventure qu'elle l'aurait bien mérité!

Il descendit retrouver Stellina et Furiano.

— Allons délivrer Naples de la vermine qui l'empoisonne, dit Furiano avec conviction.

— Et venger toutes les malheureuses qu'il a fait souffrir.

— C'est donc un Barbe-Bleue, cet homme?

— Je ne sais pas, seigneur. Il n'y a pas de monstre pareil sur la terre. Pour vous en donner une preuve, quand il faisait pour moi la commission, il m'a retenu cinquante carlins sur cent que m'avait donnés un généreux étranger.

Le lieutenant s'avançait au milieu d'une griserie de joueur et de combattant, avide d'événements et d'un rôle. Il savait, à présent, qu'il était sur un terrain de guerre, et il n'avait plus peur.

C'était une fête singulière qu'avait donnée la Cavalletta dans ses chambrettes de Pizzo-Falcone. Scamler, qui entretenait la danseuse, voulant éblouir son ami, le major William Gawen, tout récemment arrivé d'Angleterre, avait commandé à sa maîtresse un grand souper, la priant d'y inviter les Napolitaines les plus connues par leur grâce ou leur gaieté. Mais Cavalletta, dont la mauvaise langue était célèbre, avait perdu les rares amies qu'elle pouvait s'être faites. Il ne lui restait guère que Barborin, qu'elle s'était bien gardée de convier à cette partie, de crainte que sa gracieuse rivale ne lui ravît le cœur et l'argent du colonel. Elle s'était rabattue sur des figurantes et quelques pauvres filles qui cherchaient leur pain tous les soirs, ravies d'avoir cette fois un festin sans bourse délier, et l'occasion de découvrir, sans trop de mal, un amant. Par malheur, il n'y avait pas à cette fête d'autres hommes que Scamler, William Gawen, et quelques amants de cœur ou ruffians de ces dames. Tout ce monde était habillé d'étoffes éclatantes et

chargé de faux bijoux. Les gilets à fleurs roses, les robes ponceau, crème d'épinards, les colliers de verroteries ternes et d'ors cuivrés se mariaient sous les lampes et faisaient de tous ces corps engoncés, gênés par la présence des deux Anglais, le plus étrange assemblage de poupées, de pantins muets ou de Madone bénisseuses. Mais entre les deux Anglais, droits comme des quilles, Cavalletta, avec sa figure de bébé maussade, et son vaste corps abandonné, aux chairs croulantes dans la robe lâche et le corsage ouvert, apportait, par ses cris, son babil et ses gestes, une animation étonnante au souper. Elle se renversait sur ses voisins, les embrassait à tour de rôle, pleurnichait aux gronderies de Scamler, éclatait de rire aux boutades de Gawen, et, dans ses accès de gaieté, crachait les sauces au visage de ses hôtes ; puis, se levant de table tout à coup, se sauvait à la cuisine chercher les plats, bousculait la servante et les convives. On n'entendait que sa voix glapissante, zézayante, et le bruit de fourchettes et de coups de dents d'une féroce bâfrée. La maîtresse de

céans croyant, sur la foi de la légende, à la gloutonnerie anglaise, avait fait préparer un repas de viandes rôties et saignantes, à épouvanter tout un régiment de horse-guards; mais il se trouvait justement que Scamler ni Gawen n'y touchaient, alors que les autres invités qui eussent dû, pourtant, se montrer plus dédaigneux d'une chère aussi peu nationale, engloutissaient les morceaux avec un jeu de mâchoires si rapide et une avidité si insatiable, qu'on pouvait redouter quelques accidents. Déjà le repas touchait à sa fin, lorsque Cavalletta, avec des façons mystérieuses, comme si elle voulait ménager une grande surprise à ses invités, frappa trois coups dans son verre, et l'on vit entrer trois femmes qui, sans être de première jeunesse, avaient cru plaire aux convives en ne conservant aucun vêtement. Elles dansèrent en agitant des tambours de basque, en faisant mille gestes et en prenant des attitudes qu'elles croyaient lubriques, mais qui secouaient de dégoût les Anglais et toute l'assistance, sauf la Cavalletta. Elle-même se leva

bientôt, dégrafa sa jupe, arracha son corset, et se croisant les bras sur la poitrine nue, comme pour retenir ses chairs ballantes, elle se composa une figure de sainte en extase et se mit à bondir, à faire des pointes, des pirouettes, qui agitaient et rendaient toutes tremblantes les vastes et molles cambrures de son derrière. Il y avait quelque chose de si amusant dans le contraste de cette danse, d'un caractère gracieux et idéal, avec ce corps alourdi de graisse et l'expression prétentieuse de cette frimousse d'enfant, que tous les spectateurs pouffaient de rire. La Cavalletta, qui s'attendait à inspirer de l'admiration, ne put supporter l'hilarité de ses hôtes ; elle s'arrête tout à coup, rouge et haletante, les yeux brillants de colère, interroge du regard ses invités, puis, à un rire plus bruyant qui éclate derrière elle, elle se retourne, lance un verre d'Asti mousseux à la malhonnête, tire la nappe, renverse une pile d'assiettes et, glissant elle-même à terre, tombe sur le ventre, le corps frémissant et secoué de sanglots.

La douleur burlesque et inattendue de leur

hôtesse acheva d'enlever toute contrainte aux invités, dont la gaieté, dès lors, se permit pleine licence ; et l'on menait grand tapage quand la servante, les joues en feu et la chevelure en cornes, malpropre et effarée, se précipita :

— Où est Sa Seigneurie ? demanda-t-elle.

— Sa Seigneurie est par terre, répondirent des voix railleuses.

Alors Cavalletta, se relevant, en pleurs et soupirante :

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? fit-elle.

— Seigneurie, c'est la maîtresse de la trattoria qui demande qu'on lui paie le souper.

— Ah ! sainte Anne ! s'écria Cavalletta avec grand effroi, et elle courut parler à l'oreille de Scamler.

— Comment, dit le colonel, et l'argent d'hier ?

— Je l'ai joué.

— Tant pis pour vous !

Il alluma un cigare, se leva et invita son ami Gawen à aller respirer l'air frais sur le balcon. Cavalletta le toisa d'un œil méprisant.

— Monstre de ladrerie ! fit-elle.

Et, sans se décourager, elle s'en vint chuchoter à chaque convive des paroles qui donnèrent aussitôt aux visages des expressions de mauvaise humeur. Quelques-uns murmuraient :

— Il fallait nous laisser manger, chez nous, nos pois secs et notre demi-lune.

Ou bien :

— On ne force pas les gens à se bourrer avec leurs poings et leurs chevilles.

Les voix devenaient criardes et emportées comme si tout le monde, déjà, flairait la bataille et qu'on se préparât à tomber en chœur sur l'hôtesse. Soudain apparut Furiano, suivi du lieutenant et de Stellina.

— Quelles trognes diaboliques ! s'écria-t-il en regardant les invités. Quel os toutes ces chiennes veulent-elles donc s'arracher ?

Alors la Cavalletta et une autre femme, le prenant par le bras, essayèrent, chacune de leur côté, par le geste et par la parole, de lui expliquer l'aventure.

— M'bomba ! la belle histoire ! fit-il. Mais ce

beau frisé que tu vois là, va, dans un instant, te renvoyer à ses fourneaux l'écosseuse de pois. N'est-ce pas, galonné, tu veux bien payer la boustifaille de ces dames ?

Là-dessus, il arracha aux mains de la servante la note du souper pour la montrer à Fortiguerri. Le lieutenant, après avoir jeté un rapide coup d'œil, se décida de suite à une première semaille d'argent.

— Ah ! ma tartelette adorée ! s'écria la Cavalletta en serrant étroitement le lieutenant contre ses larges chairs. Dis-moi. Furiano, veux-tu que je renvoie le Scamler ? Je ferai tout ce qu'il voudra, cette chère tendresse !

— Ne t'avise pas de renvoyer l'Anglais, je suis en affaires avec lui. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'amour en ce moment.

Et, emmenant à l'écart la danseuse, il découvrit son projet.

— Faire mousser un peu cette méchante teigne, dit Cavalletta, cela me chatouille de plaisir !

— Ne t'occupe pas de Barborin, répliqua

Furiano à demi-voix, mais seulement de cet amant qu'elle cache chez elle. Il faut d'abord que tu saches où elle l'a fourré, et qu'ensuite tu nous le livres. Il y a un beau sac de piastres à gagner. Tu pourras, après, congédier Scamler, si tu en as la fantaisie.

— Mais il faudrait pour cela demeurer chez elle. Comment, dans une visite, me lâcherait-elle ses petits secrets ?

— Fais-lui croire que ta propriétaire, ou ton amant t'ont mise à la porte, que tu es sans logis. Elle aura pitié ; elle sera plus confiante avec toi.

— J'essaierai de la voir demain.

— Demain, sans faute.

— Ah ! je ne te le promets pas. Hier soir, elle ne dansait pas à San Carlo, et, à une amie qui est allée la voir, elle n'a pas ouvert.

— Tu vois bien qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. Oui, elle a sûrement chez elle l'Ascalona !

— Qu'est cela, Ascalona ? demanda la danseuse.

C'était la première fois qu'elle entendait prononcer ce nom ou, du moins, qu'elle y prêtait attention. Paresseuse, indolente, elle dormait tout le jour, ne s'éveillait guère que le soir, pour le ballet et la galanterie. Elle ignorait ce qui se passait à Naples, jusqu'à cette célébrité populaire qui soulevait tant de colère, d'enthousiasme, d'épouvante. Les clairons de la renommée expiraient à ses oreilles.

— Ascalona ! Tu ne sais pas ce que c'est qu'Ascalona, le misérable qui terrorise Naples, l'assassin !...

— Si c'est l'amant de Barborin, interrompit la danseuse, je saurai bien les brouiller ensemble.

— Il ne suffit pas de les brouiller, il faut nous le faire prendre. Tu agis comme une héroïne, comme une sauveuse du peuple en nous livrant cette canaille !

— Vraiment ? dit Cavalletta d'un ton indifférent et elle jeta un manteau sur sa chair nue et frissonnante.

Furiano se demanda un instant si la sottise

de cette fille, supérieure encore à la sienne, ne les desservirait pas plus qu'elle ne leur serait utile. Mais il songea aussi que la haine d'une rivale donne de l'esprit aux plus niaises. Peut-être n'était-il besoin que de la diriger.

Cependant, Fortiguerri courtisait les grâces apprivoisées qui entouraient Cavalletta, sous le regard plein d'indulgence et comme maternel des ruffians. Mais sa cour était fort distraite. Il suivait la conversation qui s'était engagée, dans la chambre voisine, entre les deux Anglais. Scamler et Gawen, sobres mangeurs, étaient grands buveurs de whisky. Cette nuit-là, la liqueur les rendait expansifs, plus même que leurs intérêts ne l'eussent voulu. Et Fortiguerri, sans résister aux caresses de son entourage, ne perdait aucune de leurs paroles.

Gawen était un petit homme râblé, aux sourcils puissants, aux yeux enfoncés, durs, et qu'on sentait violent en dépit de ses gestes, d'ordinaire compassés. Après un vagabondage de causerie qui dura quelques instants, et des plaisanteries qu'ils se lancèrent l'un à l'autre,

comme par devoir et sans gaieté, Gawen, soudain, prit le bras de Scamler et lui dit :

— Voyons, mon cher ami, assez de gaspillage de temps, d'argent et de mots. Nous nous sommes promenés, nous avons bavardé. Vous m'avez montré Naples, ses jolies filles et ses agréments divers. J'en suis fort heureux. Mais vous devez penser qu'en venant ici, j'avais d'autres projets. Parlons sérieusement. Quand me rendrez-vous mon argent?

Les traits du colonel eurent une contraction légère. Il devait s'attendre à la demande, mais il n'en avait prévu ni le ton ni la brusquerie.

— Comme vous paraissez inquiet ! dit-il.

— Nullement. Depuis que nous sommes ensemble, c'est la première fois que j'aborde ce sujet, mais vous comprenez que je ne suis pas assez riche pour renoncer de gaieté de cœur à ce que vous me devez.

— Vous aimez mieux, n'est-ce pas? renoncer à ce qui m'est dû.

— Vous m'avez sauvé la vie, c'est vrai, mais il me semble que, depuis, je vous ai bien payé.

— Ah ! c'est là toute votre reconnaissance?

— C'est vous qui semblez prendre à tâche, par vos manières d'agir, d'effacer de plus en plus le souvenir du passé. Vous m'avez arraché autrefois aux mains des révoltés, mais, depuis, vous m'avez extorqué, souverain par souverain, mes économies. Vous ne m'avez sauvé des cipayes que pour me livrer à mes créanciers. Ce sont là de singuliers services et, vous en conviendrez, un peu intéressés.

— Et les vôtres, donc ! Je vous ai emprunté de l'argent à de gros intérêts.

— Que vous n'avez jamais payés.

— Attendez.

— Voilà des années que je ne fais que cela.

— Si vous aviez eu un peu plus de patience, vous vous seriez épargné une explication sans utilité, et pénible pour des amis tels que nous. Mais je ne vous en veux pas. Sachez seulement qu'avant la fin de l'été vous serez remboursé.

— Comment cela ? Miss Helen s'apaiserait-elle, par hasard ?

Scamler regarda d'un œil étonné son créancier, qui eut un rapide sourire.

— On m'a raconté sur votre existence d'étranges histoires, ajouta Gawen.

Scamler l'interrompit.

— J'aime mieux tout vous dire, fit-il. L'héritage dont je vous avais parlé n'existe pas...

Ce fut au tour de Gawen d'être étonné. Il eut un geste de fureur, puis, saisissant les mains du colonel, il les secoua brutalement.

— Ah! menteur, ah! voleur, répétait-il.

Il était devenu un autre homme. Un mot avait suffi à le transformer.

— Laissez-moi, répliqua Scamler en se dégageant, et calmez-vous. L'héritage n'existe pas, mais il y a, en revanche, une fortune qui, sans être précisément à moi, va se trouver à ma disposition.

— Oui, parlons-en, fit Gawen.

Et il secouait la tête, il grinçait des dents, il serrait les poings, en proie à une colère extrême.

Scamler reprit, sans se troubler :

— Vous avez entendu, sur ma nièce et sur moi-même, mille calomnies, je suis sûr, mille contes absurdes comme ceux que l'on m'a rapportés ou que j'ai pu apprendre par aventure. Mais vous saurez, mon cher Gawen, que personne, sauf moi, ne connaît miss Helen. Personne ne peut soupçonner les liens qui existent entre nous.

— Liens solides, en vérité ! s'écria Gawen. Et il vous sied bien de les invoquer au moment où elle vient de vous mettre à la porte.

— Elle s'en repent déjà, dit Scamler. Et c'est lorsqu'un être se croit des torts envers vous qu'il est le plus facile de lui imposer votre loi. Ma nièce, d'ailleurs, attend son maître, et ce maître, vous l'avez sous les yeux. Ah ! c'est une singulière orgueilleuse, cette fille ! Sa mère, lorsqu'elle me l'a confiée en mourant, me chargeant de sa tutelle et de son éducation, ne m'a pas caché les soins difficiles qu'elle attendait de moi. J'ai eu plus de peine avec cette enfant qu'avec tous mes soldats. C'était, à chaque instant, dans cette jeune tête, des projets fous, un

besoin inouï de liberté et même de domination, des insolences et des caprices de despote. Il fallait la châtier jusqu'à la cruauté. Mais alors son audace superbe tombait tout d'un coup ; elle redevenait douce et soumise. Pendant des jours, des mois, elle supportait naturellement et sans se faire violence une volonté et une règle ; puis ses fantaisies l'emportaient encore, et de nouveau on était obligé de recourir aux punitions sanglantes. Elle a grandi ; elle n'a pas changé. Ce sont les mêmes alternatives de dépendance et de rébellion ; tantôt on dirait qu'elle ne peut se passer de moi ; tantôt, au contraire, elle semble m'abhorrer. Depuis que j'ai perdu ma fortune, elle n'a pas manqué une seule fois de me servir une pension ; elle tient à ce que je vive auprès d'elle, puis, un beau jour, sans qu'il y ait de raison apparente à sa conduite, elle s'éloigne de moi ou elle me repousse, elle me chasse. C'est la vierge ardente dont la chair appelle le baiser, et c'est aussi la femme hautaine qui ne veut pas se livrer. Mais, de gré ou de force, elle cèdera. Et, une fois que

je l'aurai possédée, je vous le promets, Gawen, la honte de sa défaite me l'enchaînera pour toujours. Le fouet, qui était nécessaire, autrefois, pour la réduire, pour briser ses résistances de fillette fière et indomptée, c'est l'étreinte du mâle qui doit le remplacer aujourd'hui.

— Il reste à savoir si c'est vous qui la lui ferez subir.

— Les coups, comme les caresses, me l'ont attachée dès l'enfance. J'ai été le premier homme à m'imposer à elle. Ce qui l'irrite, sans la détacher, c'est de ne pouvoir être pour moi ce que j'étais à ses yeux autrefois. Sans doute, à mesure qu'elle devenait plus belle et que je prenais de l'âge, elle eût souhaité que les rôles se fussent intervertis. Elle voudrait que je me soumisse à ses fantaisies. Elle ne me pardonne pas de supporter si froidement ses sautes d'humeur. Et, comme elle est habile, elle essaie de piquer ma jalousie, de me faire croire qu'elle est amoureuse. Hier, elle témoignait plus que de l'admiration pour le ténor Ricciardelli ;

aujourd'hui, il n'y a qu'un homme qui compte à ses yeux : Ascalona !

— Ces amourettes qui vous paraissent une feinte, pourraient bien être de véritables passions.

— Non. Parce que je ne les laisserai pas se développer. J'ai décidé que dimanche elle serait à moi. Elle doit faire une excursion à Pompéi. Ne sachant pas que je suis à Naples, elle ne se méfie de rien. Pour moi, j'ai acheté les gardiens : nul ne pénétrera dans les ruines, sauf Helen et nous, car je ne serai pas seul. Vous savez, Gawen, ces camorristes dont je vous ai parlé ! Ce sont vraiment des hommes précieux ! Ils m'accompagneront. Et si elle ne se laisse pas persuader, tant pis pour elle ! On pourra la contraindre. Il n'y a pas de meilleur moyen d'en finir avec cet orgueil insensé qui fait son tourment et le mien. Une violence, qu'elle réclame elle-même, et la voilà pour toujours dressée !

— Votre projet est abominable, dit Gawen.

— Et combien me jugeriez-vous donc plus abominable si je ne vous remboursais pas ! Je n'ai pourtant qu'une manière de vous rendre

votre argent, c'est de m'unir à cette fille par un lien charnel qui lui fasse tout accepter de moi. Alors mon influence, mon pouvoir sur elle grandissent. Sa fortune est à ma disposition. Non seulement je puis vous restituer les sommes prêtées, mais encore vous aider à mieux vivre.

— Ainsi c'est à cause de ses richesses que vous voulez faire d'elle votre maîtresse !

— Assurément. Sa fortune ne m'est pas indifférente. Mais son charme, son charme de lutteuse fière qui ne veut pas se donner, me rendrait capable, je le sens, de mille folies. Songez donc ! Comment cette chair d'enfant qui s'offrait sans cesse à mes yeux, à mes lèvres, à mes coups, ne m'eût-elle pas donné le désir de la femme qu'elle allait être plus tard avec une perfection si achevée ! Je pouvais l'embrasser, la meurtrir à ma fantaisie. Elle était, pour ainsi dire, toute à moi, puisque la grâce amoureuse qui en fait l'enchantement aujourd'hui était encore à naître. Et je l'aurais vue grandir sous mes yeux pour la livrer dans son plein

épanouissement ! J'aurais eu l'enfant, et la femme serait à un autre ! Non, cela ne peut pas être. Je la veux de tout mon désir et je l'aurai !

Ils parlaient encore lorsque Furiano, ayant achevé ses instructions à Cavalletta, se présenta devant le colonel.

— Enfin, voilà mon homme, dit l'Anglais. Prina vous donne donc l'absolution ?

— Nous ne sommes plus avec Prina, seigneur. Nous voulons manger le macaroni que nous avons gagné. Ce dépêcheur de messes basses nous le retirerait du ventre.

Le lieutenant perdit à ce moment quelques mots de leur conversation, car Cavalletta s'était approchée de lui et le forçait de la regarder. Un peu grisée par les promesses de Furiano, la danse, le vin d'Asti et les émotions de la soirée, elle se dévêtit lestement de son manteau ; puis, attirant, une à une, ses invités les plus timides, celles qu'elle savait ne pas lui résister, elle les troussait de force et, se comparant ventre à ventre ou dos à dos à chacune devant

une haute glace, elle admirait, caressait du regard, du doigt, l'ampleur de ses épaules et de ses hanches, le dessin large et mou de son derrière, l'avalanche de ses seins.

— Bec de pigeon ! disait-elle, au lieutenant, où trouveras-tu un idéal comme moi ? Tu les vois toutes. Laura a des pattes de canard, Verronica vous regarde comme un hibou, Ursina est un squelette. Moi seule je suis belle, moi seule, je suis l'idéal, l'idéal de la danse !

Mais, en tendant, en offrant son corps dans toutes les postures, elle laissa échapper une note basse et aigrelette qui mit en gaieté toute l'assistance. Ces rires la poussèrent hors d'elle-même. Toute en feu, elle cracha sa colère comme un volcan en éruption.

— Lécheuses de plats, criait-elle, vous lécherez votre crasse et votre misère chez vous, mais si vous n'avez que moi pour vous gaver, vous pourrez bien crever la faim, je n'irai pas vous porter de la friture.

Des protestations s'élevèrent de la chambre

— Ma fille, tu sais, nous en avons assez de tes honnêtetés...

— C'est bien ! Que je ne revoie plus vos gouffres d'affamées, vos dents de loups !

— Et nous, que les saints nous fassent la grâce de ne plus renifler vos pois de senteur.

— Décampez ! Décampez !

— Ah ! tu ne vas pas me voler mon chapeau, toi !

— Tiens, le voilà, ton champignon !

Et Cavalletta piétinait une galette de paille légère, de grosses roses artificielles et de plumes communes. La propriétaire du chapeau, petite femme courte et vive, s'en prit aux cheveux de la danseuse, et, s'y accrochant, comme un rat rongeur, malgré les hurlements de sa victime, elle lui arracha, du chignon, une large touffe. Il fallut que le lieutenant vint séparer les femmes. Déjà, les autres invités s'en allaient, riant de cette dernière lutte et des gémissements de Cavalletta, qui se lamentait, en se tenant la tête à pleines mains et en criant :

— Mes pauvres cheveux ! Mes pauvres cheveux !

Elle s'en arrachait elle-même, pour être sûre qu'il lui en restait encore.

Dans la pièce voisine, Furiano, sans s'occuper de ces batailles de femmes, disait à Scamler :

— A Pompéï, dimanche, n'est-ce pas, seigneur ?

— Et que ton camarade Zingone t'accompagne.

— Maïs c'est donc une enragée, cette seigneurie de la belle jambe ?

— Un homme ne suffit pas.

— Ah ! je vois que j'aurai des griffes et des morsures, comme l'autre fois, avec cette fille de Capri. C'est dangereux, voyez-vous, de s'attaquer aux femmes. Elles vous font des blessures de traître. Au moins, seigneur, vous me donnerez bien tout ce que vous m'avez promis ?

Cependant, Fortiguerri n'avait plus qu'un désir : s'échapper tout doucement avec les filles et les entremetteurs. Dès qu'il ferait jour, il irait avertir miss Helen du guet-apens qu'on voulait lui tendre. Quant à Ascalona, le lieute-

nant essaierait de le faire prendre, lui-même, en dépit des ruses de Barborin. Mais il ne voulait plus employer les agents de Scamler. Il lui semblait que se servir de ces coquins, c'était se rendre coupable, pour son compte, du crime qu'il prétendait empêcher l'Anglais de commettre. L'arrestation d'Ascalona, acte à ses yeux si juste et si nécessaire, devenait, accomplie par Furiano, quelque chose d'infâme, une sorte de traîtrise.

Il profita d'un moment où Stellina causait avec la danseuse pour s'esquiver. Il descendit avec peine l'étroit escalier, où les invités de Cavalletta se pressaient encore, prenant plaisir à injurier les portes fermées et à salir les marches. C'était comme une gamme montante d'appellations obscènes et de bruits immondes, de cris d'animaux, de poussées contre les murs et de dégringolades. Les vers luisants de deux veilleuses traçaient de minces sillons de lumière dans cet entonnoir bruyant et infecté, où Fortiguerri heurtait à chaque pas des corps accroupis lâchant ruisseaux et pétarades, des

étreintes vacillantes et croulantes de lutteurs, des rixes d'homme ou de femme, fondus en sueur — en sang — et que les injures de Cavalletta semblaient avoir mis en verve pour d'autres colères.

Enfin, il parvint à se délivrer, à sortir, et retrouva la fraîcheur, le semis argenté, la pureté de cette nuit lunaire. Les injures excrémentielles, les « boue de Lavinaro », les « truie », les « vache », se confondaient à présent dans une rumeur assourdie. Et, à part la maison de la danseuse, qui ouvrait son gouffre noir, tumultueux, étalait l'illumination de son quatrième étage, la rue de Monte-di-Dio et tout Pizzo-Falcone dormaient, derrière leurs larges jalousies, sous la protection de jolies petites Madones qui, au milieu de couronnes de fleurs artificielles et entre les étoiles roses des veilleuses, tendent leurs mains de plâtre aux passants en détresse.

Fortiguerri hâta le pas dans la direction de la villa Nationale.

— Me voilà loin de cette canaille, dit-il en

arrivant devant sa porte. Par Bacchus ! Ce n'est pas sans mal.

Mais il n'avait pas plus tôt tiré la clef de sa maison qu'une main s'abattit sur son épaule.

— Eh bien, quoi ! seigneur, fit-on, vous abandonnez déjà notre compagnie !

Furiano était derrière lui avec Stellina.

— Laissez-moi tranquille, cequins ! s'écria le lieutenant. Je n'ai pas besoin de vos services.

Et il se prépara à tirer son revolver, mais, aussitôt, Furiano et Stellina lui saisissaient le bras et se serraient contre lui, de façon à l'empêcher de faire un geste. Le lieutenant, malgré tous ses efforts, ne parvint pas à se dégager. Ils le maintenaient solidement.

— Doucement, cher seigneur, dit Stellina. Vous avez un engagement avec nous. Vous devez le remplir.

— Je n'ai aucun engagement. Je ne veux pas avoir affaire à des misérables comme vous.

— Il ne faut pas déranger les violons, ma très jolie colombe, si on ne veut pas danser.

— J'ai donné de l'argent à votre amie. Allez le lui réclamer.

— Vous voulez rire, mon galonné. Cavalletta ne nous donnera rien, et elle-même ne lèvera pas du reposoir son Saint-Sacrement, si vous ne l'aurifiez pas davantage. Pensez que si Cavalletta vous livre Ascalona, elle se plaque aux cheveux et aux fesses la Barborin et tous ses amis ; or, chez nous, quand on s'en veut, ça ne se passe pas comme dans votre pays de pisse-froid : on joue du rasoir, et ma danseuse, telle que je la connais, n'ira pas risquer toute sa belle graisse pour quelques carlins donnés à son marchand de fritures.

— Je n'ai pas besoin de cette fille, repliqua le lieutenant. Je prendrai bien Ascalona sans elle et sans vous.

— Ah! vous croyez ça! Eh bien, écoutez, joli blond, Ascalona nous appartient. Et vous nous le paierez. Vous entendez, œil de perruche!

— Je n'ai pas d'argent, dit le lieutenant.

— Les Piémontais vous en donneront. En attendant, entrons chez vous.

— Vous n'entrerez pas. J'appelle au secours.

Stellina lui colla sa paume de fer sur la bouche.

— Baise la main de ta dame, mon chéri, fit-elle, tandis que Furiano arrachait au lieutenant la clef et ouvrait la porte.

Puis ils l'entraînèrent, lui demandant à chaque étage :

— Est-ce ici ?

Fortiguerri eut un signe d'impatience quand ils arrivèrent sur son palier. Ils le forcèrent à leur indiquer sa chambre, y entrèrent avec lui, et le firent asseoir devant sa table de travail. Là, Furiano, allumant une lampe, mit une plume aux doigts du lieutenant et lui présenta une feuille de papier blanc.

— Ecris, dit-il.

Et il le menaçait de son revolver.

— Vous ne me faites pas peur, répliqua le lieutenant.

— Ecris, reprit Furiano en approchant le revolver.

Il appela Stellina d'un coup d'œil.

— Dicte-lui, commanda-t-il.

La grande fille, docilement, tira de sa poche un chiffon souillé et se mit à lire d'une voix grave, légèrement tremblante, comme si elle se sentait tout émue de sa nouvelle fonction :

A Monsieur le capitaine Roselli, secrétaire du comité de surveillance et de police auprès du corps d'armée napolitain,

« Monsieur le capitaine,

» Je vous recommande tout particulièrement le porteur de cette lettre, Battista Furiano, affilié à la Camorra, qui peut vous donner les plus utiles renseignements sur la conspiration bourbonienne et vous aider à prendre Ascalona. Cet homme sera sans doute exigeant, mais j'ai pu apprécier l'importance des services qu'il est à même de vous rendre, et je crois qu'il serait bon d'être généreux avec lui.

» Votre lieutenant respectueux,

» FORTIGUERRI. »

Le lieutenant avait obéi sans trop de mauvaise grâce.

« Ils veulent m'enlever l'honneur d'arrêter moi-même Ascalona, se disait-il, mais je m'y résigne. Ces bandits napolitains sont vraiment un gibier trop difficile à chasser pour nous autres, simples Milanais. Qu'ils se mangent donc entre eux ! Quant à cette recommandation, je l'annulerai en me présentant chez le capitaine demain, avant l'arrivée de Furiano. »

— Eh bien, dit-il gaiement, vous n'aviez pas besoin, pour si peu, de me menacer d'un revolver !

Sans répondre, Furiano demanda :

— A-t-il tout écrit, Stellina ? Regarde, toi qui sais lire ! Et puis, vois s'il a bien signé du nom qui est dans son chapeau.

Stellina, lentement, lut la lettre.

— Il a été bien sage, le fan-fan, dit-elle après un minutieux examen ; aussi va-t-on lui donner de la zeppula [1] à croquer pour lui faire les dents.

Et elle l'embrassait, l'étreignait, le baisotait, si bien que le lieutenant, qui voulait se

1. Sorte de crêpe.

défendre de ces caresses, tomba en renversant sa chaise et en entraînant avec lui la grande fille.

Dans sa chute, elle ne cessa pas de l'étreindre ; elle le maintenait à terre et l'empêchait de se relever. Enfin, Fortiguerri, en se débattant, parvint à s'arracher aux lèvres de cette goule et il aperçut Furiano qui, avec une rapidité étonnante, était en train de le dévaliser. Il enlevait du mur les petites miniatures encadrées d'or, jetait sa montre, ses bagues, ses chandeliers, pêle-mêle dans un sac.

— Au voleur ! Au voleur ! cria Fortiguerri en repoussant Stellina et en se relevant d'un effort.

Mais Stellina s'était relevée encore plus vite et, précédée de Furiano, chargé de ses rapines et coiffé du chapeau à plumes de Fortiguerri, elle descendait quatre à quatre les marches de l'escalier.

— Au voleur ! appelait le lieutenant en descendant après eux.

— Plains-toi donc d'un vol si gracieux ! fit

Stellina, comme elle s'élançait dans la rue.

Le lieutenant courait toujours derrière eux par des voies droites où, pensait-il, ils ne pouvaient manquer d'être arrêtés. Justement, il aperçut une patrouille de bersagliers qui venaient doubler un poste. Mais, à sa grande surprise, il vit Furiano leur parler, puis continuer sa marche. Stellina avait déjà disparu. Il se précipita vers les soldats.

— Arrêtez ! lui cria un sergent.

Et, comme pour rendre cet ordre plus solennel, douze fusils s'abaissèrent en même temps. Puis le sergent, s'avançant vers Fortiguerri, le saisit rudement au collet.

— Tu es de bonne prise, dit-il, brigand !

— Es-tu fou ? s'écria Fortiguerri, d'arrêter ton lieutenant.

— Lieutenant !... Te moques-tu ? avec ce beau couvre-chef militaire !

Et il lui arracha de la tête le bonnet de Furiano. Le lieutenant comprit la ruse dont il était victime.

— Je viens d'être la proie d'une bande de

misérables, dit-il, croyez-le : je suis réellement le lieutenant Fortiguerri !

— Connais pas, répliqua le sergent. Allons, emmenez-le au poste, vous autres.

Cette méprise irrita vivement Fortiguerri.

— Je vais vous faire fusiller, dit-il, si vous osez me toucher.

— Oh ! oh ! écoutez-le donc, s'écria le sergent, gouailleur. Eh bien, c'est moi qui vais te régler ton compte, tu vas voir ça, graine d'assassin.

— Emmenez-moi au quartier, reprit le lieutenant, et vous saurez qui je suis.

— Nous n'allons pas au quartier, nous allons au poste.

Fortiguerri dut se résigner; il marcha derrière le sergent et au milieu des hommes, comme un prisonnier.

Au poste, on ne le reconnut point ; et il eut à subir les brutalités des soldats, qui s'étaient réveillés à sa venue et lui montrèrent la mauvaise humeur de dormeurs qu'on sort de leur sommeil. De plus, il fut fouillé ; on lui enleva

les armes qui lui avaient été si inutiles. En songeant que deux brigands avaient pu ainsi se jouer de lui, il éprouva une humiliation douloureuse. Il ne manquait, pourtant, ni de courage ni de muscles. Comment s'était-il laissé bafouer et vaincre si aisément ?

Le jour arriva enfin, et le sergent consentit à emmener le lieutenant au quartier, à Castel-Nuovo. Le factionnaire qui se trouvait à l'entrée du château le reconnut et se mit au port d'armes. Fortiguerri s'avança, lui demanda de prononcer son nom devant le sergent qui, en l'entendant, perdit toute son arrogance.

— Maintenant, sergent, dit Fortiguerri, je vous donne quinze jours de prison pour vous apprendre, quand vous êtes de garde, à reconnaître vos officiers et à ne pas trop boire de vin du Vésuve.

Le sergent s'éloigna tout confus. Quant à Fortiguerri, il allait entrer au château pour raconter ses mésaventures au capitaine Roselli et le préparer à accueillir comme il convenait la requête de Furiano, lorsqu'une jeune femme,

dans une toilette luxueuse et fripée, et dont le visage poudreux indiquait une nuit de vagabondage, vint s'accrocher à son bras.

— Veux-tu te sauver? fit-il.

— Ah ! seigneur, dit-elle, vous ne me reconnaissez pas. Je suis la femme qui vous a caché au palais Tupputti. Ils m'ont jetée dehors !

— Que veux-tu que j'y fasse?

— Ah ! seigneur, vous m'aviez promis de me venir en aide. Et moi j'étais si heureuse d'être utile à ceux de mon pays !

— Tu es, toi aussi, de leur bande de menteuses et de voleuses qui viennent vendre de faux renseignements ! Détale, ou je te fais arrêter.

Le lieutenant conservait de sa nuit une impression si pénible que tout ce qui venait la lui rappeler prenait à ses yeux le même caractère haïssable.

Cependant la pauvre femme demeurait immobile et le regardait de ses yeux brouillés de larmes.

— Je ne suis pas venue pour vous demander

de l'argent, dit-elle. Certainement, je ne suis pas heureuse et j'ai grand besoin qu'on me vienne en aide. Mais, si vous ne me donnez rien, ça ne m'empêchera pas de vous dire ce que je sais. J'aime les Milanais, moi, parce que je suis de là-bas, et que je hais ces ordures de Napolitains !

— Qu'as-tu donc appris ? demanda le lieutenant, intéressé.

La femme promena autour d'elle un regard défiant, puis, à demi-voix :

— Il y a un complot contre vous. Ils se réunissent au palais Tupputti.

— Je le sais, dit Fortiguerri, et si tu n'as que cela à me dire !

— J'ai aussi autre chose. Le coup, j'en suis certaine, est pour dimanche. Ils ont tous les geôliers de la Vicaria pour eux. Ils vont armer les prisonniers. Tous ceux qui sont, comment appellent-ils cela ? de la Camorra... oui, de la Camorra, vont prendre les armes et marcher sur le Château-Neuf et les casernes. Ils vont se rassembler au palais Tupputti, dans les églises,

à l'archevêché ! Je sais encore d'autres choses ; seulement, à présent, je ne me rappelle pas.

— Reste ici, dit Fortiguerri, tu vas répéter tout cela au capitaine.

Justement, le capitaine Roselli sortait du château. Il marchait d'un pas vif et avait le teint très enflammé.

— Mon capitaine commença Fortiguerri, voici une pauvre fille...

Roselli lui lança un tel regard qu'il s'interrompit aussitôt. Le capitaine s'était arrêté, et, croisant les bras, il considérait tour à tour le lieutenant et la jeune femme.

Tout à coup sa colère éclata en explosions formidables et successives, comme une poudrière qui saute.

— Ah ! çà, monsieur, criait-il, avez-vous l'intention de m'envoyer toute la crapule de Naples ? Ce matin, vous m'adressez un brigand qui emporte ma caisse, et, à présent, vous m'amenez une catin du port ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Êtes-vous fou ? Êtes-vous un imbécile ? Êtes-vous un traître ? Vous marchez

à la dégradation, monsieur, je vous en avertis.

— Mais, mon capitaine, je vous jure...

— Taisez-vous, monsieur. Je vous défends de m'adresser la parole. Je vous mets aux arrêts, en attendant que le conseil décide quelle punition vous avez méritée. Votre conduite est inexplicable. Répondez ! Voulez-vous me dire pourquoi on ne vous a pas vu au quartier depuis lundi ?

— Permettez-moi, mon capitaine...

— Je ne vous permets rien. Je vous ordonne de vous rendre aussitôt chez vous et de n'en pas sortir. Vous êtes heureux que je ne vous fasse pas flanquer en prison dès maintenant. Vous déshonorez le quartier, votre uniforme, vos chefs. A-t-on vu un officier amener une prostituée devant ses soldats. C'est une honte, monsieur ! Et que veut-elle, cette fille ? Je vous demande ce qu'elle fait ici.

— Mon capitaine, elle avait des renseignements de la plus haute importance...

— Vous n'avez pas d'appréciation à me donner. Et je vous défends de demeurer ici

plus longtemps. Rentrez chez vous, monsieur! On viendra vous y interroger. Et toi, drôlesse, hors d'ici, et plus vite que ça, ou je te fais fourbir les côtes comme tu le mérites, pourrie que tu es !

La pauvre fille s'éloigna, le corps soulevé de sanglots.

Quant au lieutenant, il parut accepter les remontrances et la punition, quelque sévères qu'elles fussent, et rentra chez lui. Cette soumission apaisa le capitaine. Déjà, dans l'après-midi, il regrettait sa fureur et, craignant de s'être montré injuste, il alla voir Fortiguerri. Il arriva le front couvert de sueur, haletant d'une marche hâtive, pressé de montrer au lieutenant qu'il était resté, malgré tout, son ami.

— M. le lieutenant est sorti, lui dit-on.

— Comment ? il est sorti ?

Cet acte de rébellion semblait à Roselli plus étonnant, plus incroyable que tout le reste. Il demeura quelques instants immobile de stupeur. Puis il sentit se réveiller sa colère de la

matinée. Cette fois, il ne s'en prenait pas au lieutenant, mais à Naples et aux Napolitaines, qu'il chargeait de tous les crimes.

— Canaille ! répétait-il, canaille de ville qui égorge, qui déshonore nos soldats !

Il songea, je ne sais pourquoi, à Barborin, dont les camarades lui contaient les malices, et qu'il avait vue lui-même un jour au bras de cet infortuné Pignatelli, si traîtreusement assassiné. Ne fréquentant pas d'autres femmes que les servantes de la trattoria où il prenait ses repas, il jugeait l'amour et les amoureuses avec un sentiment d'envie et d'ignorance, toujours disposé à voir des crimes dans les moindres caprices, dans les enfantillages les plus innocents de la vie galante. Barborin, vantée de tous, mais dont il ne connaissait que la figure et la réputation de fille rusée, lui apparaissait comme une courtisane redoutable et représentait à ses yeux toute la perversité féminine.

« Fortiguerri, se dit-il, m'a déjà parlé d'elle. Je ne serais pas étonné qu'il se trouvât chez cette catin ».

Poussé par la curiosité, l'attirance d'un danger, le désir aussi, il jugea qu'il était de son devoir d'officier de police d'aller, le jour même, interroger cette femme. Et il courut chercher l'adresse de la danseuse à San-Carlo

VIII

LAQUELLE SACRIFIER ?

Le lieutenant était bien rentré chez lui, mais seulement pour prendre un bain, faire sa toilette et se composer un visage ou rien ne se pût voir des souillures et des fatigues de la nuit. D'abord il voulait parler à miss Helen.

« Il sera toujours temps à mon retour, pensait-il, d'avertir le capitaine de la conspiration ; à présent cet homme irritable et obstiné ne veut rien entendre. Plus tard il se sera sans doute calmé et écoutera moins dédaigneusement les informations d'un camarade. »

Il se vêtit avec un soin coquet. Le pillage de sa chambre ne l'avait pas complètement dépouillé. Sur sa table il retrouva une épingle

de rubis, cadeau d'une ancienne maîtresse, dont il orna sa cravate. A côté de l'épingle il y avait une bourse d'or et des boutons de brillants. Décidément Furiano s'était montré dans ses vols généreux et délicat.

Dès que Fortiguerri fut prêt, il passa au poste, où le sergent qui l'avait si singulièrement méconnu la nuit dernière, le remit en possession de ses précieuses armes; et il se dirigea aussitôt vers Chiatamone. La pensée qu'il allait sauver miss Helen le gonflait de joie et d'orgueil ; il songea aussi que la jeune fille ne pouvait manquer de lui témoigner sa reconnaissance, et il se sentit enivré d'un vaste espoir. Puis tout ce bel enthousiasme s'évanouit. Il se demanda en quels termes il devait faire part à miss Helen du projet de Scamler. Trop vagues, on dédaignerait ses explications ; il ne pouvait guère, non plus, les préciser sans manquer de respect à la jeune fille et laisser deviner ses pitoyables aventures. Cette démarche ne laissait pas de l'embarrasser lorsqu'il arriva devant la maison de miss Helen. Il aperçut

le concierge causant, sur le seuil de la porte, avec un domestique, dont la tenue correcte, le teint coloré et les cheveux roux étaient plus anglais que napolitains. Le domestique portait un lourd paquet et tenait par la boucle une boîte de couleurs.

— Alors nous ne verrons plus miss Helen ? demanda le concierge.

— Si, répondit le domestique, mais seulement dans quinze jours, un mois peut-être. N'oubliez pas de dire à tout le monde qu'elle a quitté Naples.

Et il s'en alla dans la direction de la villa Nationale.

« Voilà qui est étrange, pensa Fortiguerri. Pourquoi miss Helen a-t-elle quitté sa maison de Chiatamone ? et pourquoi montre-t-elle cette défiance à l'égard de ses amis ? Aurait-elle peur de Scamler ? Mais il est de mon devoir de lui parler, et je saurai bien où elle habite ! »

Et Fortiguerri se mit à suivre le domestique.

Il marchait vite, mais, comme il avait pris la route droite qui mène au Pausilippe et que,

à cette heure du jour, il n'y avait personne dehors, le lieutenant ne le perdait pas de vue.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent, l'un derrière l'autre, à une haute grille qui fermait un jardin sombre, frais et embaumé. Le domestique ouvrit, à côté de la grille, une petite porte dissimulée sous un laurier en fleurs, entra et voulut pousser la porte, mais le lieutenant s'était déjà glissé avec lui dans le jardin. Le domestique eut un mouvement de surprise, puis :

— Que voulez-vous ? s'écria-t-il d'un ton insolent.

— Je désirerais parler à miss Helen Morgan.

— Il n'y a pas de miss Helen ici. Allez-vous-en !

— Allons, Jack, fit-on, soyez plus respectueux envers un brillant officier de l'armée italienne.

Miss Helen venait de paraître. Le visage à demi voilé par ses grands cheveux blonds, la robe blanche lâche et flottante, elle était rieuse,

grassouillette et toute rose, d'un rose un peu doré par le soleil de Naples. Elle semblait à Fortiguerri une apparition enfantine de conte, quelque délicieuse princesse aimée des fées. Il n'avait pas imaginé qu'elle pût devenir si jolie quand elle était heureuse.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, mademoiselle, commença-t-il.

— C'est vrai, dit-elle, nous nous cachons. Oh ! pas de vous, cher monsieur. Vous ne me faites pas du tout peur.

— Vous auriez grand tort, mademoiselle, de vous méfier de moi, car je viens précisément pour vous sauver, ou plutôt pour vous mettre en garde contre un grand péril qui vous menace.

Au lieu de manifester la moindre frayeur, comme le lieutenant s'y attendait, la jeune fille éclata d'un rire franc, retentissant, interminable.

— Vous m'excuserez, faisait-elle au milieu des éclats de sa libre gaieté, mais aussi c'est si drôle, ce que vous me dites là !

— Ce n'est pas drôle, mais très sérieux, mademoiselle, reprit Fortiguerri, très choqué de cet accueil.

Et, désireux surtout de changer les impressions de la jeune fille, il ne craignit plus de la blesser. Librement, sans presque rien déguiser de ce qu'il avait entendu, il lui apprit les intentions de Scamler. Miss Helen ne riait plus, mais elle fixait sur lui ce regard vert, tranquille, dont il avait déjà éprouvé l'insolent orgueil.

— Je vous remercie, cher monsieur, dit-elle lorsqu'il eut achevé. Seulement, je ne suis pas tout à fait une enfant. Je sais ce que j'ai à faire, surtout à l'égard de ma famille, que vous ne prétendez pas, je pense, connaître mieux que moi. Mon oncle a le malheur de prendre un peu plus de whisky qu'il ne peut en supporter; il y a même des soirs où cette habitude l'entraîne à mille extravagances de gestes et de langage. Mais il est vraiment bizarre que des esprits aussi sensés que le vôtre puissent prêter attention à ces excentricités passagères et les traiter

comme des actes raisonnables. Pour moi, je ne m'en occupe pas. Permettez-moi de vous demander, pour une fois, de suivre mon exemple.

Le lieutenant, qui n'attendait point de ses discours un effet si misérable, allait se retirer, confus, mais il s'arrêta tout à coup, saisi de surprise. Le bourreau détesté, l'homme dont il avait voulu acheter la capture, l'admiration et l'horreur de Naples, Marco Ascalona enfin, venait de sortir d'une allée. Il était devant lui, non plus habillé de ses vêtements simples d'ouvrier, mais vêtu avec une recherche voyante qui donnait une brutalité vulgaire à sa magnifique beauté, insinueuse et puissante. Fortiguerri eut un tremblement d'émotion. Son dégoût d'homme du monde, son animosité de race éclatèrent dans un juron ignoble, que connaissaient à peine ses lèvres et qu'il laissa tomber comme un crachat.

— Tiens ! vous vous connaissez, dit miss Helen en éclatant de rire. Tant mieux. Je n'aurai pas besoin de vous présenter.

Les deux hommes lui lancèrent un regard furieux, puis ils marchèrent l'un vers l'autre.

— Que viens-tu faire ? dit Ascalona.

— Et toi, porc, pourquoi es-tu ici ? Est-ce ta place ? Va donc voir les filles du port.

Et le lieutenant tira son poignard. Ascalona lui saisit les mains, sans parvenir à détourner complètement la pointe de son adversaire ; du sang s'égoutta. Miss Helen, qui ne voyait que les physionomies violemment surexcitées des deux hommes, et n'en augurait point que le combat pût être sérieux, continuait à rire très haut. Cette jalousie l'amusait vivement, et elle jugeait que les poses des lutteurs étaient fort belles.

— Très réussi ! très plastique ! criait-elle.

Cependant, Ascalona, de la seule force de ses poignets, avait courbé le lieutenant, puis l'avait agenouillé à terre ; mais Fortiguerri ne lâchait pas, et, d'une étreinte plus solide, bien assis sur ses talons, il attira vers lui Ascalona, qui tomba également à genoux. Miss Helen s'amusait à l'extrême.

Tout à coup, Ascalona entraîna vivement, et de tout son effort, Fortiguerri, puis, se rejetant de côté, il le laissa tomber presque à plat ventre. Le lieutenant lâcha une des mains qu'il serrait.

Ascalona en profita pour saisir brusquement son couteau et, du genou, peser lourdement sur le dos de son adversaire.

— Assez ! dit miss Helen, qui voyait enfin le péril des combattants, voulez-vous donc le tuer?

— Et lui, répliqua Ascalona, est-ce qu'il ne me tuerait pas, s'il le pouvait ? Est-ce que, s'il sort d'ici, il n'ira pas aussitôt prévenir la police pour me faire arrêter, pour me faire fusiller ?

— Eh bien, il ne sortira pas, voilà tout ! Mais, vous, lâchez ce couteau ; lâchez-le, je le veux ! et relevez-vous.

Ascalona se redressa tout hors d'haleine, les yeux injectés de sang, la main déchirée, saignante. Il eut un haussement d'épaules en regardant son adversaire.

— Mouche embrenée ! cria-t-il.

— Monsieur Fortiguerri, dit miss Helen, veuillez m'offrir le bras.

Et elle aida elle-même le lieutenant à se mettre debout. Ses jambes flageolaient; il écumait de rage.

— N'est-ce pas que nous sommes bien ici? disait-elle en l'entraînant. Regardez la vue : toute la baie! le Vésuve! C'est d'un caractère splendide!

Puis elle parla bas à Ascalona, qui partit devant eux, après avoir proféré des injures ignobles et tendu le poing au lieutenant.

Fortiguerri aperçut alors, dans le bas du jardin, la maisonnette de miss Helen, dissimulée par les grands ombrages. Ils y descendaient à grands pas. Miss Helen lui fit passer le seuil d'une pièce obscure.

— Nous vous conduisons au frais, dit-elle.

Et comme il entrait, deux hommes se jetèrent sur lui, le saisirent par le bras et les épaules, le poussèrent dans le fond de la chambre, et sortirent en refermant la porte à clef. Cela fut fait en un clin d'œil. Fortiguerri,

déjà lassé par la lutte de tout à l'heure, et ne s'attendant pas à cette embuscade, n'opposa aucune résistance. Il demeura comme abasourdi.

— Monsieur Fortiguerri, bonsoir! dit miss Helen.

Et, assez haut pour que le lieutenant pût l'entendre de l'intérieur, elle ajouta :

— Et vous, mon cher Ascalona, mes lèvres vous désirent. Baisez-les.

— Ah! chère reine! chère maîtresse! s'écria Ascalona, en l'étreignant avec force.

Et il lui mordit la bouche, dans une sorte de colère amoureuse.

— Laissez-moi, dit-elle à demi voix, en se dégageant et en fixant sur lui son mauvais regard. Vous savez bien que je vous ai dit d'être plus calme. Vous ne devez pas m'aimer comme vos filles de Naples, moi! Je suis digne d'un autre amour.

— Il ne faut pas m'en vouloir, répondit-il, je suis un homme grossier; je vous aime comme un pauvre garçon, qui n'a ni votre instruction, ni votre intelligence, et pourtant il me semble

que cet amour est saint, est noble, est divin. Tenez, je me sens la même joie que les jours où don Natale me donne l'absolution de mes péchés. Oui, je suis transporté de bonheur, je suis au ciel ; je suis pur auprès de vous.

Miss Helen eut son rire malicieux. Ascalona jeta sur elle un regard inquiet ; en un instant, toute sa physionomie s'était transformée.

— Pourquoi riez-vous ainsi? Tenez, voici toute ma joie évanouie ! Ah ! oui, je sais ! Vous pensez que je suis un misérable, un criminel ! Mais pourquoi alors m'avez-vous dit... m'avez-vous laissé entendre que vous m'aimiez? Si vous regrettez d'avoir encouragé mon amour, je vais partir tout de suite.

— Mais non, je ne le regrette pas, mon pauvre ami.

— Vous regrettez donc de ne pouvoir me pardonner ?

— Je n'y pense même pas. Si vous étiez un homme comme les autres, comme cet imbécile de lieutenant, par exemple, je n'aurais jamais songé à vous, bien que vous soyez beau, mon

ami, très beau, et que je sois assez artiste pour apprécier votre beauté. Non! ce que j'aime en vous, c'est l'indépendance du caractère. Vous ne vous êtes pas soumis à nos lois étroites, ni astreint à nos petites morales. Vous avez gardé intacte votre liberté. Et pourtant!...

Ascalona la regardait toujours avec anxiété, troublé de ces paroles, qui n'avaient point pour lui leur sens ordinaire. Elle parut changer le sujet et le ton de la conversation, quand, après un moment de silence, elle dit tout à coup.

— Savez-vous ce qui m'ennuie, dans votre Camorra ? C'est que ce soit une société dans la société. On y trouve un maître, une hiérarchie, des lois, une police !

— Sans doute, répliqua Ascalona, très étonné.

— Quelle idée ont pu avoir les fondateurs d'une telle association, en instituant une police ? En vérité, n'en avaient-ils pas déjà assez souffert, — puisque c'étaient des repris de justice, — pour ne pas songer à l'établir parmi eux ?

— Notre police mystérieuse, expliqua Ascalona, est le contrepoids de la police légale ; elle prévient les injustices, les abus de force.

— Elle aide à l'autorité ; cela suffit pour me la rendre haïssable. Le roi Ferdinand, m'a-t-on dit, s'appuyait tantôt sur vous, tantôt sur l'autre police. Vous étiez l'un des corps de l'Etat. A présent même, n'employez-vous pas toute votre énergie à rétablir le roi détrôné ? Et ces meurtres affreux, que vous m'avez presque avoués ; que je vous pardonnerais s'ils avaient été inspirés par une passion, par l'amour, par la jalousie, par l'ambition même, je les abhorre, si vous me laissez croire qu'ils ont été accomplis au nom d'un principe, par des gens qui se posaient en juges, en magistrats, en bourreaux... Non, voyez-vous, vous n'êtes pas véritablement libre. Vous ne renversez les lois existantes que pour en créer de nouvelles. Vous ne suivez point vos instincts, mais vos préjugés. Et cela m'est égal que ce soient vos préjugés, à vous, au lieu de ceux des ancêtres ou des voisins. Autant vivre selon les usages

établis, s'il faut toujours vivre selon des usages, et non pas, comme je l'avais espéré un moment, selon son caprice d'un jour, sa passion d'une minute !

Miss Helen était dans un état d'exaltation extrême. Ascalona lui prit timidement les mains et risqua vers elle un humble regard.

— Qu'avez-vous, ma très chère maîtresse ? fit-il.

— Je disais tout à l'heure que vous n'étiez pas un homme comme les autres. Eh bien je me trompais. Et cela m'ennuie.

— Vous avez raison, je suis pareil à tous, mais je vous aime, je vous aime, mon Dieu !

Sans écouter les aveux d'Ascalona, miss Helen dit fièrement :

— Moi, je ne ressemble pas à toutes les femmes. Et vous auriez dû le comprendre !

Cette déclaration souleva toute la fureur d'Ascalona et le rendit aussi insultant qu'il s'était montré jusque-là respectueux.

— Oh ! si, s'écria-t-il, vous êtes pareille aux autres : fausse, orgueilleuse, cruelle. Et je

sens bien que, si mon passé n'est point innocent, le vôtre est également tout chargé de hontes et de souillures.

Miss Helen se leva et souffleta par deux fois Ascalona. Mais, déjà, il se repentait de son audace et de sa colère.

— Pardon, fit-il en s'agenouillant.

— Que prétendiez-vous dire ? demanda-t-elle, d'un ton irrité.

— Je ne sais pas, répondit-il, tout confus.

— Parlez, je veux que vous parliez. Je vous l'ordonne. Entendez-vous ?

— J'ai écouté ce que le lieutenant vous disait. Cet oncle, qui a toujours vécu à vos côtés, ce Scamler, dont je ne puis prononcer le nom sans vous causer un trouble étrange, m'expliquerez-vous ce qu'il a été dans votre existence ?

— Mais c'est bien simple. Il était le frère de ma pauvre mère, et il m'a élevée ; il a pris soin de moi lorsque j'étais orpheline. Alors, quand il a perdu sa fortune, j'ai cru qu'il était de mon devoir de lui venir en aide.

— Aviez-vous besoin de demeurer avec lui ?

— C'est un interrogatoire complet. Soit. Je n'aurai pas de peine à y répondre et à détruire vos soupçons odieux. Il m'a plu de ne pas abandonner cet homme à ses instincts, de le gouverner comme il m'avait gouvernée autrefois ; oh ! mieux, car, vraiment, si je ne suis pas aujourd'hui une fille perdue, ce n'est pas de sa faute ! Mais, par respect de ma mère morte, par reconnaissance du peu qu'il a fait ou voulu faire pour moi autrefois, j'ai jugé charitable de le défendre contre lui-même, contre son amour du jeu, contre son goût de débauche, contre son ivrognerie ! Et puis cela m'amusait.

— Vous avez dit le mot.

— Et quel mal y a-t-il ? Est-ce que je ne lui rends pas service, et n'ai-je pas le droit de prendre plaisir à ma charité ?

— Vous l'aimez, avouez-le.

— L'aimer ? Ah ! non, certes, il me répugnerait plutôt.

— Je ne vous comprends plus.

— Vous êtes une âme trop naïve, monsieur Ascalona. Sachez que cet homme m'a fait beaucoup souffrir autrefois ; je prends ma revanche à mon tour. Oui, quand j'étais toute fillette, on a beau, à cet âge, avoir une sensibilité plus vive et moins profonde, mieux disposée à accueillir la joie que la peine, j'ai été très malheureuse. Sous prétexte de réformer en moi des inclinations vicieuses, un caractère très indépendant, il abusait de ce droit de punir qu'ont les éducateurs et les parents. Je me rappelle qu'un soir d'hiver, m'ayant trouvée dans mon lit, avec un volume français dont il m'avait interdit la lecture, il me chassa presque nue ; il m'enferma dans un cabinet glacé. Je fus malade à en mourir. Une autre fois, sans lui en parler, j'étais allée, avec une amie, à un bal chez des gens assez étranges dont il me défendait la fréquentation. Il le sut dès que je fus sortie. Il attendit ma rentrée. Ce fut une scène atroce. Après m'avoir lancé les plus dégoûtantes injures, il déchira cette toilette qui m'avait coûté tant de soins et toutes mes

économies ; puis, sans tenir compte de la pudeur, de mon âge, de mon sexe, devant la femme de chambre qui m'avait habillée, et le cocher qui m'avait conduite, il me courbe contre lui, il me découvre toute, et m'inflige, avec une violence inouïe, un châtiment auquel, encore à présent, je ne puis penser sans colère. Oh ! cette humiliation d'être offerte ainsi à des yeux étrangers, voilà ce que je ne lui pardonne pas ! Les coups, si rudes qu'ils soient, d'un homme si emporté à une fille si difficile, ce n'est pas grave ; cela s'efface. Mais cette punition ignoble, devant des domestiques, et le sourire abominable avec lequel il regarda, après m'avoir torturée, mes yeux en larmes et ma peau meurtrie, je ne les oublie pas, je ne les oublierai jamais ; cela me serait impossible.

— Il vous a frappée ! s'écria Ascalona.

— Oui, mais il le paie bien aujourd'hui, allez. Il s'est pris d'amour pour moi, ou pour ma fortune, je ne sais, et il s'imagine que je ne lui suis pas indifférente. Moi-même je le lui

fais croire un jour, pour lui laisser deviner la vérité le lendemain. Ainsi je lui ménage une suite de piquantes émotions qui l'empêchent de trouver l'existence trop monotone. Le régime est un peu dur parfois, il est vrai. Et il arrive qu'il se juge incapable de le supporter, comme ces jours-ci, où il m'a annoncé qu'il partait de Naples. Mais il ne manque jamais d'y revenir.

— Et vous n'avez pas peur de lui ? Ah ! si vous le détestiez comme vous dites, vous ne pourriez souffrir qu'il vécût auprès de vous. Je le sens bien, tôt ou tard vous serez sa maîtresse !

— Taisez-vous ! Je n'ai plus douze ans. Je suis forte. Je fais ce qui me plaît. Personne ne pourrait me contraindre. Mais je veux me divertir comme il m'en vient le caprice.

— Vous serez sa maîtresse ! répétait Ascalona. D'ailleurs, il a déjà souillé votre corps de ses regards, de ses mains immondes.

— Non, non ! Je ne veux pas que vous disiez cela. J'étais une enfant, voyons !

— Il vous a vue, il vous a possédée dans son étreinte obscène, le misérable !

— Vous devenez fou.

— Je verrai toujours à côté de vous je ne sais quel horrible fantôme. Ah ! si je le connaissais, ce Scamler !

— Oubliez tout ce que je vous ai dit. Est-ce que je songe, moi, à ce que vous avez fait avant de me connaître, vous ai-je parlé de cette femme qui est venue jusqu'à mon atelier vous hurler son amour ? Comprenez donc que cet homme, qui vous inquiète, n'a été coupable qu'envers l'enfant. S'il en était autrement, vous devez bien penser que j'aurais été plus discrète.

— Il vous a eue, vous dis-je, et vous me refusez à moi le moindre baiser !

— Taisez-vous ! Je ne souffrirais plus que vous m'insultiez ainsi par vos soupçons et vos exigences. Si vous avez pour moi le sentiment que vous dites, soyez heureux de ce que je vous accorde, et aimez-moi comme je veux être aimée.

Elle reposait son regard tranquille sur les brutales magnificences du paysage. Naples dor-

mait à leurs pieds dans une clarté éblouissante. Aucune rumeur ne montait de cette ville agitée, perdue entre le volcan énorme et les monts, au milieu de l'étincellement de la mer et du ciel. Mais sur les flancs du Pausilippe les ombres des cèdres étaient légères ; les vignes mêlaient à leurs ors des lueurs glauques et rousses délicieuses ; et l'écorce des pins, au soleil, devenait d'un rose fin, tendre, humain, qui rappelait la chair. Au milieu des arbres Ascalona sentait crier en lui le désir. Toute cette nuit si douce des branches et des feuillées dans la pleine lumière du jour ne s'était-elle pas formée pour couvrir des caresses et des étreintes ? Pourquoi miss Helen, au lieu d'entrer dans le bois avec lui, demeurait-elle immobile dans la clarté, les yeux fixés sur les azurs diaphanes de Capri, comme éblouie par un rêve vague et irréel ? Ascalona ne put accepter cette insensibilité méprisante. Il saisit les mains mortes de la jeune fille ; et, comme pour mettre en elle le feu subtil qui le dévorait, les couvrit de baisers ; il voulait aussi lui ouvrir

la bouche de ses lèvres, lui insuffler son âme ardente, mais il ne fit que lui effleurer le visage. D'un violent effort, qu'il n'eût point attendu de cette beauté enfantine, elle l'éloigna d'elle. Sous sa peau fine, transparente, le sang apparaissait, faisait toute rouge sa figure. Il l'avait bien enflammée, mais de colère.

— Lâche ! brutal ! criait-elle.

Et elle caressait sa robe à l'endroit où il s'était appuyé, comme s'il avait pu en froisser, en salir la blancheur.

Ascalona frappait du pied ; il cracha vers la terre ; c'était une défaite ; il eût voulu lui cracher à la face.

— Ah ! poupée ! poupée ! faisait-il. Quand on pense qu'on aime ça !

Il haussait les épaules. Miss Helen eut une moue dédaigneuse.

— Tenez, vous me répugnez, fit-elle. Je ne pensais pas que vous seriez avec moi si grossier.

— Je pars, dit Ascalona.

— Partez, dit-elle.

Et elle lui tourna le dos.

Ascalona monta jusqu'à la grille. Elle courut à lui.

— Ce n'est pas moi qui vous chasse, croyez-le bien.

— Et qui donc ? s'écria Ascalona. Ah ! vous êtes plus froide, plus glacée que les neiges de l'Apennin. Allez ! Vous m'avez fait bien souffrir. Je vous hais.

Et il sortit.

A ce moment, Jack s'approcha de miss Helen et lui remit une lettre à l'adresse d'Ascalona. Elle l'ouvrit. Tout à coup, elle devint pâle.

— Jack ! Jack ! cria-t-elle au domestique qui rentrait à la maison, venez, courez vite après le seigneur Ascalona. Dites-lui de revenir ici, que je l'attends. Ramenez-le, mon Dieu !

Le domestique s'élança vers Ascalona, et l'eut bientôt rejoint sur la route. Il lui parla quelques instants. Miss Helen, sur le seuil. suivait leur entretien, haletante d'émotion. Elle vit Jack retourner, tandis qu'Ascalona continuait sa marche.

— Il ne veut pas revenir, mademoiselle.

— Mon Dieu ! s'écria miss Helen. Oh ! j'aurais dû aller moi-même. Et vous Jack, vous êtes un imbécile, un sot, oui, un sot ! Vous deviez le décider à revenir. Ils vont le tuer ! Il va mourir pour cette folie ! Mon Dieu ! mon Dieu ! Que faire ? Comment le sauver ? Retournez, Jack ; ramenez-le de gré ou de force !

— Mais, mademoiselle, c'est impossible, vous le savez bien.

— Alors, suivez-le. Voyez où il va. Tâchez de savoir où il passera la nuit. Et revenez me dire où vous l'aurez quitté. Je ne peux pas le laisser s'en aller comme cela !

Et, tandis que Jack, une seconde fois, cou rait à la poursuite d'Ascalona, miss Helen regardait encore le billet qui, si brusquement, l'avait arrachée à sa quiétude fière et ironique : l'écriture était d'une femme ; voici ce qu'on y lisait :

« Les caisses sont arrivées de Resina. Tout est arrêté pour dimanche. J'aurai la veille, à

souper les officiers de bersagliers. Zurlo peut-il venir ? Moi, je suis prête à bien travailler.

» Prina veut absolument vous voir avant le souper. Venez par le vicolo du Mont-Calvaire. Le couloir est toujours libre, mais les abords de la maison, du côté de la rue de Tolède sont gardés.

» On croit que vous allez chez Rosa Funtanella. Soyez prudent. S'il survenait quelque chose, Violetta, qui vous attendra au vico Cariali, vous préviendrait.

» B. B. »

Un étranger, ignorant ce qui se passait à Naples depuis la chute de François II, n'eût pas pris garde à cette lettre, mais si miss Helen n'avait pas eu, pour l'instruire, sa curiosité, ses promenades, son goût de l'étude, ses yeux de peintre et d'observateur, les conversations de don Natale et d'Ascalona l'auraient encore suffisamment renseignée. Ni la race, ni l'éducation ne la préparaient à comprendre l'enthou-

siasme des révolutionnaires, mais par là même, elle sentait, plus vivement qu'eux, tout ce qu'il y avait de dangereux et d'incertain dans leur entreprise. Le péril de mort que courait Ascalona la déchirait d'angoisse. Elle s'était intéressée à lui moins en amoureuse qu'en fille romanesque, dont l'esprit goûte les hommes singuliers et les actions étranges. Si artificiel que fût d'abord cet attachement, il n'en était pas moins devenu sincère et affectueux. Miss Helen vouait à Ascalona la tendresse que peut avoir une écolière pour son maître. Elle y mettait sa pudeur, sa réserve, son orgueil, mais aussi sa sensualité d'enfant.

Elle déchira le billet et en foula aux pieds les morceaux.

« Maintenant, disait-elle, elle n'ira pas chez cette femme. Ils ne l'arrêteront pas. »

Tout à coup l'idée que cette lettre pouvait être utile à Ascalona lui traversa l'esprit et vint augmenter son inquiétude.

« Et s'il allait se rendre chez elle ? Ah ! il

aurait mieux valu lui montrer cette lettre. Je suis une fille stupide, et ma stupidité va être cause de sa mort ! Mais non, cela ne peut pas être. Ce serait horrible, mon Dieu ! »

Elle voulait prier, mais elle n'avait point la foi naïve des Napolitaines, et ses oraisons ne la rassuraient point. Elle demeurait appuyée contre la grille, épiant l'arrivée de Jack. Elle resta là des heures à se forger sans cesse de nouvelles craintes et de nouveaux tourments.

La nuit s'élevait de la mer, froide et rapide. En un moment, les cimes des cèdres et des pins ne furent plus que de grandes ombres éplorées dans le ciel. Une braise ardente rougeoyait encore au haut des monts, mais, sur la terre, tout se fondait dans une nuée épaisse d'un bleu obscur, sous la limpidité glauque et rayonnante de l'air. Une brise molle courut un instant dans le bois et le jardin, lui apporta une gerbe d'odeurs fines, sucrées, piquantes. Miss Helen les aspirait avec une sorte de joie cruelle et pleine d'amertume, comme celle que l'on éprouve en regardant un mort aimé. Il lui

semblait que c'était l'âme de ce jour finissant, où elle aurait pu aimer, être heureuse, sauver et ravir un homme, et où elle n'avait été qu'une enfant froide et méprisante. Et elle pleura. Elle pleura sur son ingénuité, sur son ignorance, et sur cet orgueil dont elle ne se résignait pas à se détacher.

— C'est vous, Jack ? dit-elle au milieu de ses larmes, comme on poussait la petite porte près de la grille.

— Oui, mademoiselle. Ah ! j'ai eu bien de la peine !

— Et le seigneur Ascalona? Parlez donc, voyons !

— Il est sauvé.

— Comment, sauvé ?

— Oui, on nous a poursuivis. J'ai bien cru qu'on allait nous arrêter tous les deux. Là-bas, dans la rue de Médina. Ils ont cerné une maison où il était entré. Mais il y avait déjà cinq minutes qu'il en était parti par une cour. Moi, je le suivais toujours. Et ce n'était pas facile. Ah ! bénédiction ! J'ai bien cru que j'allais le

perdre ; il escaladait des murs de jardins comme si ç'avait été son état. Heureusement que j'ai été autrefois dans un cirque, mais tout de même il m'embarrassait, le citoyen. Et puis il m'avait vu et de loin, comme ça, il me prenait pour quelqu'un de la police. Je me suis dit à un moment : Il va me lâcher un coup de feu. C'est sûr. Et s'il avait eu sur lui, un revolver, c'est bien ça qui me serait arrivé, je vous le promets. Ah ! je n'étais pas à la noce. Enfin il a enfilé un bout de ruelle plus noir que le trou de l'enfer, et il s'est terré, dans une vieille masure où il y a des escaliers sans fin, où on monte, où on descend je ne sais où. J'étais entré derrière lui, mais j'avais grand peur. Des portes s'ouvraient comme je passais. Une femme dépeignée m'a demandé où j'allais ; puis un homme de mauvaise figure. Et ils me toisaient de la tête aux pieds. « Don Ascalona ? ai-je fait — Ah ! qu'ils ont dit, je ne l'ai point vu. C'est sa minette qui demeure ici. — Moi, je l'ai vu, ai-je fait. — Eh bien, qu'ils m'ont dit en riant, attendez-le à la porte, mais vous l'attendrez longtemps,

parce que lorsqu'il est chez sa déesse, il faut que le soleil ait fait plusieurs tours avant qu'il dise : Bonsoir, la compagnie ! » Et les voilà qui se mettent à gonfler leurs joues et à se donner des chiquenaudes dedans, et à jouer des doigts et à lever les jambes comme si, de penser au seigneur Ascalona, ça les avait joliment amusés. Alors moi je suis parti.

Miss Helen avait eu un frémissement.

— Et la police ? demanda-t-elle.

— Oh ! la police l'avait perdu. Il doit être en sûreté maintenant.

— Vous avez remarqué la maison ?

— Oui, mais je ne sais pas si je retrouverais la rue.

— Vous en savez le nom ?

— C'est le vicolo du Perruquier. Mais que c'est loin, bénédiction ! Tout là-bas, tout là-bas, derrière Castel Capuano.

— Nous allons y aller, dit miss Helen. Je trouverai bien quelqu'un sur le port pour nous y conduire.

Jack considérait sa maîtresse avec étonnement.

Il se demanda s'il n'était pas de son devoir de s'opposer à une volonté si téméraire, et il essaya une timide protestation.

— Vous avez entendu, reprit miss Helen. Apportez-moi mon manteau.

Jack vit bien qu'il n'y avait qu'à obéir, et il partit avec elle.

Ils marchaient vite sur les routes et les promenades désertes.

« Il faut que je le voie, que je lui parle, que je le ramène à moi, pensait miss Helen. S'il se trouve à Naples dimanche, au milieu des révolutionnaires, il court les plus grands dangers. Il est donc nécessaire qu'il vienne avec moi à Pompéi ; de là, nous gagnerons Sorrente et, au besoin, nous quitterons l'Italie. »

Elle ne songeait pas à l'aimer, mais à le sauver. Cette idée hâtait sa marche, et, quand ils passaient par des ruelles impures, la rendait insensible aux réflexions obscènes, aux invitations effrontées, aux gestes ignobles, à cette assaillante, enveloppante corruption au milieu de laquelle elle devait s'avancer.

Sur le port, ils coururent les trattorie, coudoyèrent des filles puant l'ail et des mariniers en gaieté qui mangeaient à pleines mains leurs lasagnes filantes ou, de la pointe du couteau, prenaient dans un plat énorme leur pitaffe ruisselant de graisse et fumant. Les dîneurs se dérangeaient, venaient regarder sous le nez miss Helen, ou brutalement, l'écartaient pour sortir, en lui plaquant les doigts au corsage. Parmi des chansons, des rires, des cris, des paroles bruyantes, des bruits d'assiettes, elle adressait toujours aux uns et aux autres, de la même voix ferme, cette invariable question :

« Quelqu'un de vous connaît-il le vicolo du Perruquier ? »

D'ordinaire on faisait silence complaisamment ; puis on s'interrogeait, on donnait quelque vague renseignement, mais tout le monde ignorait cette ruelle. Une fois, ils crurent être tombés dans un bouge, des regards inquiétants se fixèrent sur leur visage ; des hommes tendirent la main vers eux, demandant avec insistance

du macaroni, et tout prêts à saisir le porte-monnaie qu'on leur refuserait. Le calme de miss Helen, les poings et les solides épaules de Jack imposèrent le respect. Cependant, un petit mousse vint leur dire : « Le vicolo du Perruquier, je crois bien que je le connais : j'y suis né ! » Et, s'étant offert, il fut accepté comme guide.

Dans les défilés tortueux où ils s'engagèrent, souvent l'odeur et les rencontres contraignirent miss Helen à détourner les yeux et lui soulevèrent le cœur. Mais elle était bien décidée à aller jusqu'au bout.

Enfin, ils arrivèrent. Jack reconnut la maison où il avait vu entrer Ascalona. Une vieille femme leur dit qu'il était là et leur indiqua la porte. Miss Helen frappa. On ne lui répondit pas.

Alors elle écouta.

Elle croyait avoir déjà souffert, autrefois, dans son corps de fillette, et, à l'instant, lorsqu'elle avait vu, dans les trattorie du port, des regards curieux et moqueurs s'attacher sur

elle ; mais jamais son âme fière, délicate et raffinée, son âme pudique et innocente d'enfant n'avait subi de tels déchirements. Elle entendait des paroles d'amour prononcées par la voix qui les lui adressait, il n'y avait que quelques heures, au milieu de soupirs et de baisers passionnés, elle entendait insulter son nom, railler sa personne, livrer le secret tendre de sa vie, à l'amusement d'une femme, et de quelle femme! d'une catin, sans doute, d'une de ces misérables qui viennent s'offrir sur le port pour un carlin, pour une chaîne de cuivre doré, pour une bouteille de marsala, pour un souper! Et cet homme lui parlait comme à une maîtresse adorée, à laquelle on peut sacrifier tout, parce qu'elle représente à ses yeux tout le bonheur du monde.

— O cher amour, ma Lisabetta, approche-toi, serre-toi contre moi, que je ne voie plus que tes yeux, ton visage divin, que je meure en toi !

— O Marco, tu vois que mon amour est bon, qu'il n'y a que lui pour te consoler, pour te rendre heureux.

— Oui, il n'y a que toi, il n'y a que toi, toi seule !

— Tu ne verras plus Barborin, n'est-ce pas ?

— Ne t'inquiète pas de Barborin : je vais chez elle parce que j'y suis obligé. Tu sais bien que nous ne nous aimons pas !

— Non, je ne sais pas. Ah ! ta politique, ta politique !

— Laisse la politique. Ne vois-tu pas que je t'aime.

— Et cette Anglaise, cette Helen Morgan, tu l'aimais, cette grande saleté-là !

— Non, non.

— Si, tu l'aimais. Ah ! je ne suis pas comme elle, moi, je n'ai point de belles robes, ni de beaux chapeaux. Et puis je ne sais pas entortiller un homme avec des mensonges. Je suis seulement ta pauvre petite femme qui te donne tout l'amour, toute la joie qu'elle peut te donner.

— Oh ! Lisabetta, dans notre pauvreté nous sommes plus riches que les plus grands seigneurs puisque nous nous aimons.

— Et si cette Anglaise venait t'offrir ce qu'elle a, son argent, et ses chevaux, et ses larbins en livrée, qu'est-ce que tu ferais ?

— Je lui dirais d'aller se promener parce que rien n'égale pour moi les lèvres et la douce chair de ma Lisabetta. O mon fruit, donne-toi que je te goûte, que je te savoure, que je m'enivre de toi !

— Dis que tu la hais.

— Oui, je la hais. Tiens, je crache sur elle !

Miss Helen s'arracha enfin à ce supplice qu'une volonté mystérieuse semblait l'avoir contrainte à subir. Mais elle ne se résignait pas à s'en aller. On eût dit qu'elle était attachée à la misérable maison. Soudain, avec cette résolution qui ne l'abandonnait jamais alors même qu'elle semblait le plus abattue, elle heurta violemment la porte de coups de pied. On ouvrit. Ascalona parut, pâle, les yeux vagues, le visage las et illuminé, comme transporté dans un rêve délicieux et accablant. Il eut un moment de surprise en reconnaissant la jeune fille, puis ses traits exprimèrent la plus ardente colère.

— Va-t-en, fit-il à demi-voix, comme s'il craignait qu'on l'entendît de la chambre.

— Ascalona! s'écria miss Helen, mettant dans ce nom toutes les caresses, toutes les pitiés de sa voix chantante.

— Va-t-en, reprit-il.

Et il la menaça du poing.

Alors miss Helen, étouffant en un instant fierté, pudeur, effroi juvénile, écartant même cette ignorance qui la rendait confiante et insoucieuse, et aussi embellissait, défendait sa vie, miss Helen dit tout à coup à Ascalona :

— Revenez. Je vous aimerai. Je serai à vous.

— Misérable fille, dit-il, pourquoi venir troubler ma joie, détruire mon amour? Tu ne peux que me rendre malheureux. Va-t-en. Je n'ai pas besoin de tes sarcasmes.

— Marco! appela une voix impatiente du fond de la chambre.

— Ne t'irrite pas, dit Ascalona. Je viens, mon adorée.

Miss Helen l'arrêta par le bras. Il n'y avait plus qu'un moyen de l'emmener de Naples. Elle le tenta.

— Attendez, dit-elle d'un ton calme, dominant sa douleur. J'ai reçu, après votre départ, une lettre de vos amis. Ils vous font savoir que le rendez-vous aura lieu, dimanche, dans l'enceinte de Pompéi, au près de la porte Marina

Et, malgré l'excès de son désespoir, elle sourit de ce mensonge qui allait peut-être le sauver.

— C'est bien, fit-il en lui fermant la porte au visage.

Alors miss Helen sortit, les yeux en larmes. Dans la ruelle, sa douleur éclata. Elle sanglotait si fort qu'elle dut s'arrêter, appuyer son front contre les murs souillés d'une trattoria. Son orgueil était vaincu. Elle ne songeait plus au domestique ni au petit mousse qui l'avaient conduite et qui souriaient de sa peine ; seulement, comme tous deux la regardaient avec une curiosité indiscrète, devant la lanterne de la trattoria, elle secoua, d'un léger mou-

vement de tête, ses beaux cheveux, qui lui retombèrent sur le visage et lui recouvrirent les joues, plus fraîches encore sous les pleurs.

IX

LA GRACE SE CHANGE EN COURAGE

Devant sa table parée de bouquets et illuminée, toute couverte de fruits, de pâtés et de pâtisseries, Barborin attendait, avec une joie frémissante, les heures à passer. Le souper, qui réunissait autour d'elle cinquante officiers des bersagliers, désireux de fêter son charme d'amoureuse et son talent de ballerine, était fixé après le spectacle, bien que Barborin, depuis deux soirs, ne dansât plus. Elle venait d'être, en effet, à San-Carlo, la cause involontaire d'étonnants scandales.

Lorsqu'elle avait paru, légère, envolée, ravie au ciel, fouettant les yeux de sa jupe bouffante et lumineuse, de ses élans, de ses tourbillons

aériens pour offrir, une seconde, sa grâce secrète, une vision de peau nacrée, le régal d'une chair bombée et arrondie sous la gaze, il n'y avait pas eu dans la salle cette fureur d'acclamations, ce déchaînement d'enthousiasmes qui la jetait, après la danse, sur le canapé de sa loge, pâmée, éperdue de gloire et de plaisir. L'assistance était restée silencieuse et morne devant ses pas les plus merveilleux, ses mouvements les plus osés ; et, quand, toute surprise de cette froideur, à laquelle on ne l'avait point habituée, elle était sortie, une troupe massée à l'entrée du théâtre l'avait accueillie par des huées et des sifflets. Le jour suivant, les sifflets avaient gagné les spectateurs, sifflets si violents, si continus que Barborin avait dû quitter la scène ; et, comme elle rentrait chez elle, des oranges étaient venues s'aplatir contre ses épaules ; des œufs s'étaient écrasés dans ses cheveux ; on avait levé des cannes sur sa tête, si bien que, sans le courage de ses compagnons, qui avaient sorti leurs couteaux et leurs revolvers, Barborin était assommée. De policiers, de

soldats pour la protéger, il ne s'en était pas trouvé un seul. On avait vivement commenté l'aventure, qui avait surpris tout le monde, sauf Barborin. Les uns y voyaient la colère d'un amant éconduit ; les autres, la vengeance d'une rivale. Barborin n'avait rien dit ; si elle s'était indignée de ces lâches attaques, elle ne s'était plainte de personne ; elle n'avait désigné aucun nom suspect à la police ni à ses amis. Elle cacha même à plusieurs, notamment au marquis Malaspina, ce qui s'était passé. Seulement elle venait d'écrire à San-Carlo une lettre où elle déclarait qu'elle laisserait passer l'orage et ne jouerait pas durant un mois.

Ce soir-là, tout en fredonnant un air de « Gisèle », Barborin indiquait les places des convives.

« Ici le capitaine Girolani, disait-elle, devant la bouteille d'asti. Il faut qu'il ait le vin à portée de la main, pour boire à volonté. Encadrons-le de quatre bouteilles !... Le petit lieutenant Abbamonti sera près de moi. Je le servirai. Quant au gros Monteleone, c'est un

homme du Nord. Il lui faut quelque chose de fort, du champagne très sec, par exemple. Avant le dessert, nous le verrons rouler sous la table. A présent, messieurs, vous pouvez venir. Tout est prêt. Ah ! Barborin va s'amuser ce soir ! »

Elle se mit à chanter la vieille chanson :

Le fegliole che n'hanno Amore
Songo nave senza la vela.
So lanterne senza cannela,
Songo cuorpo senzo lo core.
Le fegliole che n'hanno Amore[1].

Cependant, le moment du souper s'approchait. Elle se sentit prise tout à coup d'une grande inquiétude.

« Pourquoi Ascalona n'est-il pas venu ? Lui serait-il arrivé malheur ?

Elle eut un frisson.

« Violetta a pourtant remis ma lettre chez son Anglaise ; et il y était, elle me l'a dit !...

1. Les filles qui n'ont pas d'amour, sont un navire sans voile, une lanterne sans chandelle, un corps sans cœur. Les filles qui n'ont pas d'amour !

Sûrement, si on l'avait arrêté, un homme comme lui ! je l'aurais su. Et puis nous devons réussir !... Ah ! porcs de Piémontais, dont j'ai dû souffrir les sales baisers, vous allez voir, m'bomba ! comme se venge une Napolitaine. »

Et elle chantait encore :

Le fegliole che n'hanno Amore...

Les heures sonnaient, s'écoulaient.

« Comment ne sont-ils pas arrivés ? s'écria-t-elle, de nouveau anxieuse. Ils devraient être là, maintenant !... Le capitaine Monteleone est toujours en avance, quand on l'invite à une partie de plaisir. »

Son inquiétude augmentait ; puis elle se calmait et reprenait espoir.

« Les cartes n'ont pas été favorables, dit-elle, mais la vieille, hier, en me regardant la main, a paru joyeuse. Et Don Prina m'a affirmé qu'il fallait avoir confiance. Moi, je crois en Prina. »

Elle s'imagina entendre du bruit dans l'escalier, courut à la porte du vestibule, prêta l'oreille. Quelqu'un montait.

« Enfin, ce sont eux ! » fit-elle joyeusement.

Et elle ouvrit. Sous un grand manteau noir à capuchon apparaissaient une jupe rose, bordée de dentelles, et des pieds assez lourds, mais finement chaussés de souliers de satin.

A cette vue Barborin fut toute désappointée.

Le manteau noir s'était ouvert en arrivant devant elle.

— Comment ! c'est toi, Cavalletta ! Que viens-tu faire à cette heure ?

— Ah ! ma pauvre, dit d'un ton pleurard la rivale de Barborin, si tu savais ce qui m'est arrivé ! Elle m'a chassée de la maison !

— Qui donc ?

— Ma propriétaire, comme je rentrais de San-Carlo. Elle garde tout ce que je possède, mes jupes, mon linge, mes costumes de théâtre. Je n'ai plus à moi que ce que j'ai sur le dos. Je ne sais pas ce que je vais devenir !

Et, sans attendre que Barborin l'y invitât, la danseuse entra chez elle, s'en fut à la chambre où le souper était servi. Là, l'expression de

maussaderie chagrine qu'elle avait en entrant disparut ; sa grasse figure poupine aux narines larges, aux yeux agrandis, aux dents offertes, sourit à la table chargée de plats fins et de friandises. Elle respirait les volailles juteuses, soulevait le couvercle des pâtés, trempait son doigt dans les crèmes et le suçait ensuite lentement, avec un plaisir indéniable.

— Je vois, dit Barborin, que ton malheur ne t'a pas fait oublier ta gourmandise !

— Méchante que tu es ! s'écria Cavalletta en essayant de reprendre un air chagrin, tu te moques de moi, ton amie, quand je suis tant à plaindre !

— Enfin, ma chère, je ne sais pas ce que tu fais, mais il me semble qu'à ta place j'aurais des carlins dans mes tiroirs.

— C'est facile de parler de jeûne quand on a le ventre garni. Tu as toujours eu de la chance, toi ; alors ça te fait cracher sur les pauvres traîne-misère comme moi.

— On ne traîne pas la misère quand on a tous tes amants. Que fais-tu de Scamler ? Et du

marquis de Castellucia ? Et du comte Vardarelli ? Ils te donnent de l'argent, je suppose. Et à San-Carlo aussi on t'en donne. Où cela passe-t-il ? Sans doute dans les poches des petits galopins que tu entretiens dans tes jupes comme une vermine. Tu n'as jamais pu rien faire par toi-même, ma pauvre fille. Il te faut Furiano pour te dénicher tes amants, Zingone pour te les amener et Domenico pour te les reconduire. Il te faudra aussi bientôt quelqu'un pour allumer le cierge et un autre pour l'éteindre. Tu es une sotte, tiens !

— Oui, je suis une sotte, dit Cavalletta.

Et elle se mordit les lèvres, puis s'assit sur un canapé, à la profonde surprise de Barborin, qui s'attendait à une réplique injurieuse et espérait ainsi avoir un prétexte pour la mettre à la porte.

Le calme de cette fille qui, d'ordinaire, prenait feu à la moindre parole, lui parut extraordinaire.

Cavalletta semblait jouir de l'ennui que causait sa présence inattendue. Elle se tenait toute

droite et souriante, les yeux fixés insolemment sur Barborin.

— Tu attends du monde ? demanda-t-elle.

— Je n'attends jamais personne, répliqua Barborin en jetant un coup d'œil sur l'horloge qui se trouvait au-dessus d'elle.

Des officiers de bersagliers devaient venir, ce soir, chez moi, mais peut-on compter sur la parole de ces goujats ? Mon souper avait lieu trop tard ; ils n'ont pu se tenir de s'enivrer avant. Et puis tu dois comprendre, Cavalletta, qu'une jupe crottée de trattoria, quelque savate à tous pieds, quelque échine bourbeuse, mais souple, convient beaucoup mieux à ces porcs que d'élégantes filles comme nous.

— Sais-tu ce qui les attraperait bien ? Mettons-nous à table, et, s'ils viennent, on leur donnera nos restes.

— Ah ! quand il s'agit de bâfrer, tu deviens spirituelle !

— Dame ! fit Cavalletta. Est-ce la peine de perdre un pareil festin ? Et ne suis-je pas un convive plus agréable que ces brutes de galonnés ?

Déjà elle s'était assise devant le souper et commençait, en grande hâte, d'y faire honneur ; attirant à elle tous les plats, sa main allait au hasard de sa fantaisie, prenant ici, prenant là, mêlant sur son assiette les fruits, les pâtés et les confitures. Toute la table fut bientôt au pillage. Barborin, insouciante à présent, regardait se bourrer la danseuse.

— Ton souper était exquis, dit enfin Cavalletta, qui se dégrafa et se renversa sur le canapé. Maintenant, ma petite, si tu étais gentille, tu me ferais une place dans ton lit. Je meurs de sommeil... Tu ne me réponds pas ?... Ah ! voilà, je gêne ma princesse. Sans doute, elle attend son adoré. Le souper n'était pas pour les galonnés, mais pour le cher cœur.

— Est-tu folle ? s'écria Barborin. Me connais-tu un amoureux ?

— Oh ! tu es plus secrète qu'un confessionnal, ma divine ! Mais on sait pourtant que tu as aussi, toi, tes passionnettes. Il y a des trous dans ton rideau : on voit ta sorcellerie.

— Je voudrais bien savoir quel est ce bel amoureux.

— Il y en a plusieurs, paraît-il. Mais de l'un surtout, on conte mille merveilles : le seigneur Ascalona.

Barborin eut, en entendant ce nom, un léger tressaillement, mais elle éclata aussitôt d'un rire forcé qui trompa Cavalletta.

— Tu me les choisis bien ! Je te félicite.

— Et qui serait-ce donc ? demanda Cavalletta, étonnée. Allons, dis-moi !

Elle s'était levée, lui avait pris la taille, approchait ses lèvres comme pour un baiser. Cette insistance, cette curiosité tendre de la part d'une femme d'ordinaire si indifférente, parurent suspectes à Barborin. Déjà tout ce qui lui arrivait depuis quelques jours, tout ce qu'elle préparait elle-même en secret lui donnait des raisons de se défier. Elle eut soudain le pressentiment que cette fille venait la livrer avec Ascalona. Elle la repoussa avec horreur.

— Traîtresse ! s'écria-t-elle.

Cavalletta, se voyant découverte, n'essaya

même pas de repousser l'accusation. Les lèvres serrées, tremblante d'émotion, elle voulut gagner la porte, s'enfuir. Mais Barborin l'avait déjà saisie par sa jupe ; d'une poussée, son bras vigoureux eut renversé cette grosse masse de chair ; elle lui enferma la gorge dans une étreinte d'acier. Cavalletta ne résista pas ; elle battait seulement l'air de ses jambes levées et égratignait de ses ongles le visage de son ennemie.

— Je vais te tuer, misérable ! dit Barborin.

Et elle la lâcha un instant pour se détourner et saisir un couteau sur la table.

Cet instant suffit à Cavalletta pour se relever ; la terreur de la mort la pressait, lui communiquait une ardeur, une force extraordinaires et qu'elle n'avait jamais eues. Elle écarta Barborin, qui essayait encore de la retenir et de la renverser ; elle se sauva dans le corridor, atteignit la porte, l'ouvrit, remplissant l'escalier de ses cris :

— Au secours ! au secours !

Barborin la suivait, le couteau à la main.

Mais, au moment où elles allaient se joindre, les deux femmes se rencontrèrent avec une troupe qui montait.

— Doucement, mes colombes ! fit une voix éclatante.

Et Barborin, qui avait enfin atteint Cavalletta et l'enchaînait dans ses bras, se sentit repousser vivement avec elle jusque dans la chambre du souper.

Elles n'y étaient pas plus tôt arrivées que trois hommes, se jetant sur Barborin, lui arrachaient des mains sa prisonnière. Cavalletta, sans souffle, les joues déchirées, le front sanglant, eut l'impression de revenir à la vie lorsqu'elle reconnut, dans la troupe, Furiano, Zingone et son ami Domenico. Ils formèrent une barrière entre elle et Barborin, que leur arrivée n'avait pas apaisée et qui, brandissant toujours son couteau, essayait, par-dessus leurs épaules, de le lui planter dans la gorge.

Ils parvinrent enfin à la maîtriser et, à leur tour, lui courbèrent le visage contre terre.

— On a raison de dire, observa Furiano, que

les petites juments sont les plus difficiles. Regardez-moi si elle rue, cette cavale !

En effet, dans une rage et une volonté folles de résistance, Barborin leur mordait les mains à enlever des lambeaux de chair ; leur lançait les pieds à la tête, dans la poitrine, dans le ventre, leur arrachant des cris et des malédictions.

— Te tairas-tu, gale ? fit Zingone, qui venait d'être rudement frappé à la jambe.

Et il la souffleta à toute volée.

Mais, par un effort inouï, elle échappa aux bras qui l'enserraient et envoya à Zingone un coup de poing en plein visage, qui le mit en sang.

Férocement, on la saisit, on l'emporta, on la lança sur son lit d'amour comme une poupée sans âme. Puis Zingone, qui avait à cœur de se venger, arracha de la muraille la jupe étincelante de ses succès, la jupe du ballet de « Gisèle » ; il la déchira et en fit un bouchon pour lui en presser la bouche. Quand elle aperçut en loques cette soie merveilleuse,

parure plus que vêtement, qui avait été à tant de soirs de triomphe, qui avait caressé et encadré son corps devant un public frémissant et enivré, elle se sentit défaillir ; des larmes voi lèrent ses yeux, mais tout de suite elle se ressaisit, et ce fut sans terreur, sans même aucun signe d'émotion, qu'elle reçut sur la bouche le bâillon avec lequel Zingone voulait l'étouffer.

Cependant Furiano arrêta son compagnon, l'empêcha d'accomplir le meurtre.

— Du calme, voyons, fit-il. Attends au moins qu'on l'ait interrogée.

Et il dit à ceux de sa troupe :

— Tenez-la moi.

Comme s'il s'était agi d'un animal féroce, cinq hommes se précipitèrent sur la petite danseuse. C'était à qui violenterait cette chair délicate.

— Maintenant, seigneurie, dit Furiano, ce n'est plus le moment de danser, mais de chanter. Plus vous serez éloquente, plus nous nous montrerons galants envers Votre Grâce. Au contraire, si vous refusez de parler, il pourrait bien vous en cuire, ma chérie.

Barborin, qui eut alors un moment d'espoir, demanda :

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Plusieurs choses, répliqua Furiano. D'abord, pourrais-tu nous apprendre où est ton marchand de baisers, le bel Ascalona ?

— Je ne sais pas, fit Barborin.

— Voilà une petite minette bien indifférente au galant plaisir. Comment ! elle ignore l'endroit où se cache son amoureux !

— Ce n'est pas mon amoureux. Et je ne le connais pas.

— Le jurerais-tu ? demanda Furiano, en fixant sur Barborin un regard interrogateur.

Et il fit apporter deux statuettes grossièrement modelées, l'une de la Vierge, l'autre de sainte Anne, qui étaient accrochées au mur, au milieu des souvenirs de fête et des toilettes de la danseuse.

— Jure donc à présent, reprit Furiano.

Barborin eut un moment atroce d'hésitation ; tout son visage se contracta, laissa deviner le combat qui se livrait en elle, mais aucune

parole ne sortit de ses lèvres. Elle n'osait ni trahir ni blasphémer.

— Ton silence te dénonce assez, gouape ! s'écria Furiano. Et maintenant, réponds-moi : où est Ascalona ?

— Je ne sais pas, dit-elle encore.

Furiano saisit un petit parasol ouvert qui pendait au plafond ; il en arracha les baleines, en fit un faisceau, le leva sur la danseuse et, d'un ton furieux :

— Parleras-tu ? balayure de bouge !

— Jamais ! fit-elle entre ses dents, d'une voix sourde, mais résolue.

Les baleines sifflèrent, frappèrent le visage, se levèrent encore, fouettèrent les épaules. Au milieu de la douleur, Barborin étouffait ses cris, ne laissait pas s'élever une plainte.

— Dépouillez-la ! commanda Furiano.

Et, se penchant sur sa victime :

— Une dernière fois, veux-tu nous dire où est Ascalona ? Où se trouvent ses papiers, ses plans, ses lettres, les armes qu'il a reçues au commencement de la semaine ? Tu vois que je

suis bien informé. Allons, parle ! Ou, je te le promets, je change ton corps en un ruisseau de sang, en une pièce de boucherie !

Mais Barborin restait toujours silencieuse.

On lui arracha, lacéra sa jupe, sa chemise ; on la mit nue ; et, de toute la force de son bras, Furiano, avec le faisceau de baleines, creusa des sillons noirs, des rayures rouges, des pointes bleues dans le tendre corps, dans la chair voluptueuse, vouée à ses coups. La souffrance fut si vive à un moment qu'elle jaillit en un hurlement prolongé, un râle d'animal. Dès lors, les cris partirent sans trêve, horribles, portant le mal en même temps qu'ils l'annonçaient. On eût dit que l'âme frêle de Barborin s'envolait toute dans ces appels aux accents inattendus : ivres, féroces, gémissants, fiers, langoureux, —jamais implorateurs. Incapable de contenir sa douleur, du moins elle ne laissait pas échapper une parole. Furiano avait beau accompagner ses cinglades, qui étaient chacune une torture, de tout un interrogatoire : il n'obtenait rien d'elle.

A ce moment, un battement de sabre retentit dans l'escalier. Barborin, au milieu de son supplice, souleva un peu la tête du côté de la porte, comme si elle espérait y voir son salut. Il y avait dans l'armée des Piémontais un jeune sous-lieutenant, du nom de Cirillo, pour lequel la danseuse éprouvait une affection toute familiale. Lorsqu'elle conçut, avec Prina et Ascalona, le projet de ce souper criminel qui, dans leur pensée, devait se terminer par l'ivresse, l'arrestation, et peut-être l'assassinat des convives, elle décida qu'on n'inviterait pas le jeune homme. Un instant son esprit superstitieux s'imagina que ce Cirillo, qu'elle avait épargné, venait la sauver, mais elle s'enfonça plus avant dans son désespoir lorsqu'elle reconnut la face barbare et brutale, aux gros yeux vagues, aux moustaches énormes, du capitaine Roselli. Elle se rappela, en une minute, les menaces qu'il lui avait faites le jour même. C'était lui, sans doute, qui avait empêché les officiers de venir chez elle. Et il lui apparut comme l'homme qui l'allait tuer.

En le voyant entrer, Furiano jeta le faisceau de baleines, ruisselant de sang. Toute la chair qu'il venait de géhenner était marbrée de taches noires, déchirée de zébrures pourpres, de plaïes coulantes. Le capitaine considéra cette grâce insultée, salie, et il eut un sourire comme s'il contemplait un chef-d'œuvre. Cette destruction le remplissait de joie.

— Eh bien, dit-il, a-t-elle avoué ?

— Non, Excellence ! elle n'a pas dit un mot. Et, pourtant, nous nous sommes donné assez de mal !

— Ah çà ! canaille, s'écria le capitaine, en saisissant Furiano au collet, tu sais pourtant bien : lorsque je t'ai pris à voler dans ma caisse l'autre matin, je ne t'ai accordé ta grâce qu'à la condition que tu me livrerais Ascalona. Qu'as-tu fait depuis? Tu as tiré du sang d'une coquine. Ça ne suffit pas.

— Patientez, Excellence ! Les ânesses sont lentes à marcher, mais, une fois qu'on les a mises en train, on ne peut plus les retenir. Cette demoiselle-là est encore en froideur, mais

nous n'avons pas fini de lui rechauffer le sang.

Roselli haussa les épaules.

— J'ai fait plus de besogne que toi. Tiens, vois.

Et il montrait à Furiano une lettre qu'il venait de trouver en perquisitionnant chez le lieutenant Fortiguerri. C'était le billet que le marquis Malaspina avait écrit du palais Tupputti et où il recommandait à Barborin, par l'entremise de Fortiguerri, de détruire des papiers compromettants.

— « Ils sont, écrit l'amant de la belle, dans un meuble en bois de rose que je lui ai donné. » Où est-il, ce meuble en bois de rose ?

— Tu dois savoir, Cavalletta, toi qui es son amie, demanda Furiano.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? demanda la grosse femme.

Et, bien remise de ses émotions, elle accourut, écarta tout le monde, avide de jouer un rôle, fût-ce celui de dénonciatrice. Quand elle sut de quoi il s'agissait :

— Le meuble était là, dit-elle, à côté du lit. Je

l'ai vu encore la dernière fois que je suis venue. Je me souviens : il y avait des boucles d'or aux tiroirs.

— Parleras-tu enfin, drôlesse ? cria le capitaine en s'approchant du lit. Où sont les papiers d'Ascalona ?

Une voix répondit, très faible, mal assurée, comme la voix de quelqu'un que l'on tire du sommeil :

— Je ne sais pas.

— On va te donner de la mémoire, dit Roselli.

Sur un signe qu'il fit à Furiano, le supplice de la malheureuse recommença. On la retourna, et, avec des plaisanteries ignobles, tous ces hommes s'acharnèrent sur son coprs, en découvrirent les grâces secrètes, cherchant les places qui n'étaient pas meurtries pour y tracer leurs stigmates cruels, fouillant les blessures pour les agrandir encore. La voix de Barborin était épuisée ; elle ne poussait plus qu'une plainte sans force, mourante. Cavalletta, assise sur le canapé, la regardait de ses

gros yeux d'enfant, étonnés, insensibles, sans haine comme sans pitié.

— Arrêtez-vous un instant ! cria Roselli, qui craignait qu'en l'excès de sa souffrance sa victime ne s'évanouit.

Il commanda d'ouvrir les armoires, de défoncer les vantaux fermés à clef. On ne trouvait rien. Enfin, au fond d'une chambrette obscure, derrière un vieux paravent, on découvrit le chiffonnier en bois de rose. Vite on força les tiroirs. Des bijoux furent jetés pêle-mêle avec des rubans passés et des fleurs sèches. Mais, de lettres, de papiers, il n'y en avait point.

Le capitaine, profondément déçu, jura, gronda, frappa du pied.

— Attendez, dit Furiano : je vais bien la faire parler.

Il courut à la cuisine, ouvrit le fourneau, où brillaient encore des charbons embrasés, en prit un entre des pincettes et se précipita vers Barborin. Il y eut un sifflement de brûlure, et un cri sauvage, à peine humain, déchira l'air, effraya jusqu'à Cavalletta elle-même. Puis un

grand silence se fit : Barborin était inanimée.

Mais, agenouillé devant le chiffonnier en bois de rose, Zingone, sans se soucier de la victime, éclata en rires, en paroles bruyantes et fanfaronnes.

— J'ai trouvé! j'ai trouvé! criait-il. Le secret de la belle est à nous.

Le capitaine, Furiano et tous ses hommes s'approchèrent. Zingone pressa un bouton caché au fond d'un tiroir ; la planchette qui le fermait se leva et laissa crouler un monceau de lettres. Roselli, tout joyeux, puisa à pleines mains et se mit à lire, devant le lit où était étendue la malheureuse, les invitations sur papier de nuance claire et les compliments rimés d'adorateurs. Il les parcourait vite, d'un œil ennuyé, et n'en regardait pas un sans en avoir froissé, déchiré un autre. Le lit, le tapis, le corps de Barborin étaient couverts de ces messages galants, maintenant jetés au rebut, écrits naguère avec tant de feu, de plaisir, qui avaient diverti ou enivré la pauvre femme, que peut-être baisèrent ses lèvres.

Roselli revint encore puiser au tas de lettres qui débordait le tiroir. Cette fois, sa peine ne fut pas inutile. Il était tombé sur les indications les plus importantes.

— Bravo ! bravo ! faisait-il au milieu de son examen. Oh ! un plan de bataille donné par Don Prina... Qui aurait pensé ? Tiens, l'évêque Sforza !... Aussi lui... Et des femmes du monde ! la duchesse Tupputti... Enfin, voilà l'adresse, les adresses plutôt d'Ascalona. Le bandit, ma foi, a plus de domiciles qu'un prince... J'ai bien fait de venir. Un peu plus tard, et Naples était à ces misérables.

Tandis qu'il lisait, Zingone s'approcha, la tête basse, timidement, et lui donna de petits coups sur le bras.

— Que veux-tu ? demanda Roselli, impatienté.

— Mais, Excellence, ce que vous nous avez promis.

— Attends à ce soir. A présent, nous allons au palais Tupputti.

Soudain, les yeux du capitaine s'illuminè-

rent, devinrent fixes, s'agrandirent. Roselli serrait avec force une lettre écrite sur un papier grossier par une plume plus grossière encore. Il ne pouvait pas s'en détacher. Plus il la regardait, plus semblaient s'accroître sa surprise, son horreur.

— Ah ! gueuse ! ah ! gueuse ! répétait-il. Je ne me trompais pas : c'est bien toi qui l'a assassiné !

Brusquement, on le vit se pencher sur la suppliciée, toujours sans connaissance, la souffleter ; puis, comme un fou, se jeter, s'étendre sur elle, lui saisir, lui étreindre le cou entre ses mains féroces ; et il lui entassait des oreillers sur le visage, et il l'écrasait du poids de son corps.

Une plainte sourde s'éleva, qui cessa tout à coup.

— Que faites-vous, Excellence ? s'écria Zingone effrayé, en essayant de l'entraîner. Vous allez la tuer.

Le capitaine se retourna, blême et haletant de fureur.

— Je me venge fit-il d'une voix entrecoupée. Elle a tué Pignatelli.

Et, se penchant encore sur Barborin, dont les bras étaient étendus, la face renversée, blafarde, et la bouche grande ouverte, comme si elle allait jeter encore de nouveaux gémissements :

— Tiens ! pourriture, mange ta condamnation, et va-t'en avec elle chez le diable !

Puis, entre les lèvres de sa victime, tordues par une dernière souffrance, il enfonça la lettre accusatrice.

Il y eut une rumeur d'indignation. Dans l'espoir d'un bon profit, tous ces hommes avaient accepté de flageller, même de torturer Barborin. Entre eux, ils se trouvaient bien le droit de se faire couler du sang. Mais cet assassinat, cet étouffement, sous leurs yeux, d'une des leurs, et par un étranger, les révolta, d'autant plus que Roselli n'avait pas pris soin d'acheter leurs bonnes grâces en leur montrant couleur d'argent. Plusieurs, déjà menaçants, tirèrent leurs couteaux, leurs revolvers. Cavalletta, les yeux humides, les jambes tremblantes, errait de

chambre en chambre, en poussant de petits hurlements de chienne perdue. Seul Furiano confessait son indifférence.

— On ne peut pas couper la branche sans les feuilles, disait-il. C'était la cosse d'une mauvaise graine, puisqu'elle était à Ascalona. Ça ne me gênera pas de ne plus la voir ! Et puis je songe à Blanchette [1].

— Ah ! innocent ! répliqua Zingone, le Roselli n'y songe guère, va ! Et tu seras bien en paradis quand tu toucheras à son héritage. Moi, je ne mange plus dans son écuelle. Je m'en vais de ce pas à Pompéi, retrouver l'Anglais. Et toi ?

— Je te suis.

— Tu as raison ; l'or glisse plus vite entre les doigts de Scamler que le poisson entre des mailles rompues. Et il vaut mieux être attelé à sa charrette qu'à leur fourgon. Laissons ce porc de Roselli à ses affaires.

Mais le capitaine avait ce regard dominateur et ce geste volontaire qui entraînent les hom-

1. A l'argent.

mes malgré eux. Sans s'occuper des murmures, des grondements, des menaces sourdes :

— Maintenant, dit-il, nous allons au palais Tupputti.

Et, s'adressant à Furiano :

— La troupe est-elle prête ?

— Oui, Excellence.

— Eh bien, marchons. J'espère que vous ne ferez pas les couards, là-bas.

— Oh ! Excellence, répondit Furiano, vous pouvez compter sur notre courage.

Ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de dire bas à Zingone :

— En chemin, nous le laisserons trotter sans nous.

Ils partirent tous ensemble. Seule, Cavalletta, dominée par cette terreur pieuse qu'ont les simples femmes devant la mort, était demeurée à veiller le corps de Barborin. Elle ne pensait pas à la lutte de la soirée ; elle n'avait plus conscience d'avoir livré une amie, et, de fait, n'ayant voulu que lui prendre un homme, elle n'imaginait pas le lien qui unissait sa perfidie à

cet assassinat Elle avait aussi oublié ses dernières médisances, pour ne plus se rappeler que leurs générosités et leurs tendresses d'autrefois, alors qu'elles étaient toutes deux de petites débutantes, ignorant également le théâtre et le monde, mettant en commun leurs étonnements et leur ingénuité. Soulevée par ces souvenirs, elle étreignit la morte avec passion, avec fureur.

— O pauvre! O pauvre! criait-elle, ma Barborin!

Elle sanglotait éperdument et, dans la violence de son émotion, elle baisait jusqu'aux blessures de la suppliciée. Toujours pleurant, elle voulut laver et habiller le corps. Elle choisit, dans les toilettes et le linge que Roselli avait rejetés des armoires et qui étaient entassés ou épars au milieu de la chambre, une chemise fine, pailletée de dorures, une robe couverte de passements et de broderies, qui plurent à son goût brutal, puis elle en revêtit la morte, non sans peine, car Barborin s'était étirée sous la douleur ; et ses jambes, écartées, ses bras, comme

étendus en croix, demeuraient rigides. Après avoir mis un peu d'ordre dans cette chambre saccagée, elle alluma des flambeaux, alla chercher les fleurs du souper, afin d'en parer le corps, et, ne trouvant pas de crucifix, elle prit la petite croix qu'elle avait à son corsage. S'étant ensuite agenouillée au chevet de la morte, elle pria.

L'aube parut en des brumes bleuâtres et des lueurs vineuses, éclaira d'un jour avilissant ce visage dont on ne connaissait que la grâce. Des ombres cruelles vinrent modeler gauchement les joues, mettre un pli grimaçant à la bouche. Les petites mouches bourdonnantes arrivèrent, s'en furent, grisées, des reliefs du souper aux roses fanées et aux plaies encore fraîches, salirent la figure de taches noires. Et, lorsque Cavalletta se leva de ses oraisons, elle fut épouvantée de ce que le jour avait fait de son ancienne amie.

— Barborin, cria-t-elle, pourquoi me regardes-tu ainsi?

Elle la contemplait, espérant retrouver dans

la face inanimée quelque chose de la vie charmante qui n'était plus, mais il lui sembla que, à mesure que la lumière devenait plus abondante, la bouche ouverte, les yeux vitreux, auxquels elle n'avait osé toucher, se faisaient de plus en plus courroucés et menaçants. Alors elle eut peur, implora tous bas les saints, et se sauva vite, battant derrière elle la porte de l'escalier, comme si la morte avait pu la poursuivre.

Cependant, au palais Tupputti, toute une foule massée au milieu de la cour, attendait anxieusement dans le crépuscule. Les vétérans des armées de Ferdinand, ceux qui avaient fait la guerre de Sicile, ceux qui s'étaient enfermés avec son fils à Gaëte, les gardes-suisses en vestes écarlates, les gardes du corps en plastrons rouges à broderies blanches, étaient là, enveloppés de manteaux sombres qui cachaient leurs uniformes de gala et leurs armes prêtes, mêlés à des moines, à des artisans, à des hommes de toutes classes équipés comme eux. La comtesse Labriola et la duchesse Tupputti avaient revêtu des costumes mascu-

lins, qui, en accusant la maigreur de l'une et les formes trop pleines de la seconde, eussent paru singuliers en d'autres circonstances; mais l'ivresse, l'angoisse de ces êtres qui jouaient leur existence, effaçaient le ridicule de chacun et prêtaient à cette réunion une noblesse tragique.

Devant la troupe, Don Prina passait et repassait, donnant l'idée de quelque apparition de l'autre monde, pâle, mince, si grand et si léger en même temps que son corps, dans la vareuse noire du soldat aussi bien que dans la robe ecclésiastique, ne paraissait pas réel, larve vague associée à une tête puissante dont les grands yeux d'eau obscure roulaient quelque pensée superbe et inflexible.

Don Prina semblait impatient, mais, s'il avait dans l'esprit quelque crainte, il ne la laissait point paraître sur son visage. Il n'en était pas de même du chef de la troupe, le marquis de Castellucia, grand jeune homme aux yeux doux, de grâce un peu efféminée, d'âme tranquille et voluptueuse, entraîné dans cette conspiration par esprit de caste, et surtout par l'amour de

la maîtresse qui avait succédé à Cavalletta, bourbonienne fervente, dont il avait épousé non seulement le corps, mais les passions et le fanatisme. Don Prina avait réussi à le mettre à la tête de la petite troupe, le jugeant courageux, et persuadé que cette tête irrésolue, sans volonté propre, serait aisément gouvernable. Mais le marquis s'alarmait déjà de l'entreprise et ne cachait pas son inquiétude à son vieux parent, le duc de Roocaromana, calme, hautain, magnifique, et dont on révérait les cheveux blancs comme un diadème.

— Le jour arrive, disait le marquis, et nous allons manquer notre surprise.

— Comment cela ? demanda Roccaromana.

— Des femmes de théâtre dévouées à notre cause se sont fait offrir, cette nuit, un banquet auquel assistent les principaux officiers de la garnison piémontaise. Sans chefs, les soldats peuvent être enveloppés avant d'avoir le temps de s'organiser pour se défendre. Mais, à cette heure, les officiers doivent être rentrés au quartier ou chez eux. Les casernés feront avertir les

autres, et tous seront promptement au milieu de leurs hommes qui, livrés à eux-mêmes, eussent perdu la tête, mais reprendront vite courage en présence de leurs officiers. Il y aura une sérieuse résistance. Nous serons sans doute repoussés, dispersés même, à moins que...

Ici le marquis hésita un instant, puis continua, d'un air un peu gêné, sans regarder le duc :

— ... A moins que ces femmes ne retiennent les officiers auprès d'elles, ne les enivrent et même, s'il le faut...

— S'il le faut? interrogea le duc d'un ton anxieux.

— S'il le faut, oui, elles essaieront de les assassiner... Mon Dieu! c'est la guerre.

Roccaromana baissa la tête et dit à demi-voix, comme à lui-même:

— Meurtre inutile ! Quelques-uns échapperont, c'est certain ; ils iront prévenir les soldats, donner l'alarme... Et puis pourquoi, s'il en est ainsi, ne partons-nous pas ? ne sommes-nous pas déjà partis ?

— Le mouvement doit avoir lieu sur plusieurs points à la fois. Le comte Vardarelli, par exemple, va s'établir au château Saint-Elme, et Ascalona, après avoir fait prendre les armes aux prisonniers et aux gardiens de la Vicaria, qui sont avec nous, a pour mission d'aller arrêter le gouverneur à la résidence et, de là, surprendre le château Neuf. Nous ne nous mettrons en marche que lorsque Vardarelli et Ascalona nous auront fait avertir. Or Vardarelli nous a bien envoyé un courrier, mais nous attendons encore le message d'Ascalona.

— Et que fait-il, cet Ascalona ?

— Ah ! que fait-il ? Je me le demande. Il n'est pas venu à notre réunion d'hier.

— Etes-vous sûr qu'il ait reçu la lettre de Prina ?

— Absolument.

— Qu'est-ce que cela veut dire ! Nous trahirait-il ?

— Prina prétend que non ; moi, je vous réponds : oui !

— Alors, cette entreprise ?...

— Elle est désespérée. C'est ma conviction.

Le vieux duc baissa la tête douloureusement.

— Nous saurons mourir, dit-il, si c'est là notre seul devoir.

A quelques pas d'eux, la comtesse Labriola, tout en jouant avec sa carabine, disait à la duchesse :

— Alors, ce pauvre Malaspina, vous pensez que c'est un homme si dangereux?

— Certainement. Et je le laisse dans sa prison... jusqu'à notre victoire. Avec sa manie de bavardage, n'est-il pas allé colporter chez nos ennemis des secrets de la plus grande importance ! C'était à prévoir. Il fréquente des salons trop publics pour que nous puissions désormais causer librement devant lui. Nous ne disions pas un mot sans que tout Naples en fût averti le lendemain. Il a pris pour confidente cette demoiselle Barborin, qui lui fait la grâce de ses faveurs et qui est en même temps, paraît-il, la maîtresse d'un officier de police des Piémontais, le capitaine Monteleone. Cette

personne ne se contente pas de la danse et de la galanterie ; elle exerce un troisième métier : l'espionnage.

— Croyez-vous ? dit la comtesse Labriola. On m'a dit, à moi, que ce sont des officiers piémontais qui ont fait siffler la danseuse, l'autre jour, à San-Carlo, et qui l'ont forcée à quitter le théâtre.

— Singulière amoureuse, et qui doit donner aux hommes bien du plaisir !

— Mais trahir les uns avec les autres, n'est-ce pas là toute sa profession ?

— On prétend qu'Ascalona la voyait. Et justement c'est lui qui nous empêche de partir. On ne sait pas s'il est allé à la Vicaria distribuer des armes comme il s'y était engagé.

— Elle l'a peut-être fait tuer, dit la comtesse Labriola.

Cette pensée les frappa. Les deux femmes, tout à l'heure souriantes et évaporées, devinrent aussitôt soucieuses. Cette fougue, ce désir d'aventures qui les entraînait à la révolution

comme à un divertissement venait de les abandonner.

— Don Natale ! appela en ce moment Prina.

Comme tant d'êtres paisibles, femmes ou ecclésiastiques, Don Natale avait pris les armes pour une cause qu'il se croyait obligé de défendre. Mais, dans sa vie de sacrifices, aucun devoir ne lui avait plus coûté. Il ne manquait pourtant ni de courage ni de dévouement. Ses charges d'aumônier, de confesseur, de bienfaiteur des pauvres, que d'autres eussent trouvées si pénibles, lui semblaient douces ; il avait plaisir à secourir les hommes et à s'oublier pour eux ; au contraire, cette entreprise à laquelle il allait se mêler et qu'il prévoyait sanglante lui soulevait le cœur. S'exposer lui-même, il l'eut fait volontiers ; mais exposer d'autres existences, cela l'épouvantait. Il avait fallu que sa simple raison lui représentât le sort de l'Église intimement lié à la restauration de François II pour l'entraîner avec les soldats. Il se résignait à présent, décidé à faire ce que

Dieu réclamait de lui, attendant le moment de combattre ou de mourir. Et il demeurait immobile, très calme, un peu à l'écart de la troupe, le fusil au pied, égrenant son rosaire.

— Don Natale ! appela encore Prina.

Cette fois, le prêtre avait entendu ; il tressaillit, et il eut cette sorte d'effroi mêlé d'admiration qu'il ressentait toujours à la vue de cet homme, maître plus que confrère, âme presque impénétrable à son humble esprit.

Devant Don Natale, Prina ne sut point dissimuler la colère violente qui l'enflammait. La pensée de cette révolution, qu'il avait préparée avec tant de patience et qu'il voyait arrêtée au début de sa course, le sortait de la réserve qu'il s'imposait d'ordinaire, lui jetait aux lèvres les invectives et les reproches insultants.

Il montra au prêtre les soldats irrités de cette attente inexplicable, qui murmuraient et faisaient sonner d'impatience les crosses sur les dalles.

— Contemplez votre œuvre ! dit-il.

Et, comme Don Natale paraissait tout surpris :

— Ah ! vous avez prêché à Ascalona la soumission aux lois de l'étranger, vous lui avez ordonné de me désobéir. Vous avez voulu qu'il fût un homme tranquille, soumis à sa femme, qui est une drôlesse, et à son confesseur, qui est un imbécile. Alors, au moment du danger, il se souvient de vos conseils. Ce serait criminel d'être ici, n'est-ce pas ? Et il préfère sauver sa peau. Voilà ce que vous avez fait, misérable prêtre, incapable de comprendre les grands desseins, indigne d'annoncer la parole de Dieu !

Don Natale, les yeux en larmes, regardait Prina.

— Oh ! vous êtes injuste, vous êtes cruel, dit-il. Et ce n'est pas le moment de me parler ainsi.

— Savez-vous où est Ascalona ? continua Prina, sans l'écouter. Chez une catin ! Oui, tandis que se jouent les destinées de son pays, il songe aux sales baisers d'une étrangère ! Voilà où l'ont conduit vos beaux conseils !

— Ne l'accusez pas avant de savoir ce qui s'est passé.

— Il n'est pas allé à la Vicaria ; cela, je le sais. Il est tranquille, près d'une drôlesse, loin de Naples, peut-être. Et nous n'avons plus qu'à nous faire tuer, inutilement !

— Vous ne devez pas désespérer de Dieu ! fit Don Natale. Tenez, regardez !

On eût dit que l'événement allait confirmer la parole du prêtre.

En effet, un courrier venait d'arriver, tout haletant. Il s'approcha du marquis de Castellucia et lui remit une lettre. Une minute, il y eut, dans la petite troupe, un frémissement de curiosité et d'espoir. Ascalona était-il enfin à la Vicaria ?

Le marquis ouvrit la lettre. Ses yeux brillèrent ; ses doigts eurent un tremblement. Mais, aussitôt qu'il eut commencé de lire, son regard, un instant illuminé, se couvrit comme d'un nuage ; et ce fut avec un profond sentiment de tristesse, bien qu'avec calme, qu'il se tourna vers la troupe.

— Messieurs, dit-il d'une voix un peu éteinte,

voici une lettre que m'envoie l'archevêque de Naples. Elle nous vient du roi.

Et, tandis que tous se découvraient autour de lui, il lut, sans élever le ton, ce qui suit :

« Dieu ne m'a pas fait la grâce de venir vous commander, messieurs, mais, du fond de mon douloureux exil, mes vœux vous accompagnent. Vous servez une grande cause, et vous avez déjà conquis, par votre zèle, des droits à ma reconnaissance. Le roi est fier de vous et se sent plein d'espoir dans le résultat de la lutte que vous avez entreprise. Il vous recommande seulement de ne pas chercher la victoire dans ces moyens barbares que réprouvent à la fois la religion et l'humanité. Il ne veut pas que le sang coule en son nom et tient à ne devoir sa couronne qu'à votre persévérance, à vos efforts généreux et à l'amour d'un peuple, qu'il espère ne pas avoir complètement perdu.

» Le roi, qui vous salue et se confie en votre vaillance.

» François. »

Prina secoua la tête et eut un léger haussement d'épaules.

— Enfin, dit-il entre ses dents, le roi, quel qu'il soit, ne peut faire tort à la royauté.

Et, d'une voix forte, il cria :

— Vive François II !

Seuls, le vieux duc de Roccaromana et le marquis lui répondirent. La troupe resta silencieuse...

Prina sentit l'indifférence ou l'hostilité de ces hommes dont il attendait un si grand sacrifice. Il se demanda s'il devait pousser plus loin une tentative condamnée d'avance. Plus tard, elle pouvait encore réussir ; tandis que la défection d'Ascalona la rendait, cette fois, impossible. Il fallait la remettre, congédier, avec un peu d'argent, les soldats, essayer d'empêcher, s'il en était encore temps, le coup de main de Vardarelli au château Saint-Elme. On ne pouvait plus espérer de surprendre les casernes à présent. Le soleil éclairait déjà les plus hautes galeries du palais. La diane devait être sonnée.

Il s'approcha de Castellucia et lui laissa entendré à quelle résolution sage il convenait de s'arrêter. Le marquis se montra d'autant mieux disposé à suivre les conseils de Prina qu'il pensait comme lui, mais la crainte d'encourir une désapprobation le rendait hésitant encore. Le vieux duc de Roccaromana ne voulait pas entendre parler de retraite ni de licenciement. Il regardait comme une lâchèté de reculer au dernier instant. Il n'avait pas foi dans le calcul et la prudence, mais dans le courage, la fougue, la sainteté de la cause et la fortune, qui, disait-il, secourt les braves. Il semblait que sa solide vieillesse fût impatiente de la mort.

A demi-voix, et à l'écart de la troupe, de crainte qu'on ne les entendît, ils continuaient de discuter, lorsqu'un coup de feu éclata du côté de la porterie. Presque aussitôt, Vincenzo se précipita vers eux, tomba sur le côté en criant :

— Au secours, madame la duchesse !...

Et un flot de sang l'étouffa. On n'eut pas le temps de s'occuper de lui.

Une foule en guenilles, houleuse et furieuse, grisée de vin, d'argent ou peut-être de belles promesses ; foule de chapeaux troués, de foulards éclatants, dont des tignasses flottantes, des mouchoirs verts et rouges étaient les bannières ; foule d'enfants, de vieux et de femelles, mettant toute leur colère avide dans un cri lancé à plein souffle, ouvrant des gueules féroces, tendant des poings, brandissant des bâtons, grondait et s'engouffrait lentement dans la porterie du palais, retardée seulement par ce désir bestial de la multitude de mouvoir tout son vaste corps à la fois.

— Fermez la grille, vite ! commanda Prina.

Déjà la foule entrait, faisant retentir les voûtes de ses rumeurs, bruyante comme une pluie d'orage. Les vieux soldats, pressés de se battre, les femmes, affolées, grisées par ce premier coup de feu, s'élancèrent.

— Ne tirez pas ! cria Castellucia, qui ne voulait pas donner l'alarme à la police et espérait, à coups de crosse et de sabre, repousser les assaillants.

On ne l'écouta pas. Vingt détonations retentirent, auxquelles répondirent à peine quelques coups de revolver.

La comtesse Labriola jeta un cri d'horreur. Un jet de sang venait de lui éclabousser la figure ; et un corps s'affaissa, tomba sur elle. On la releva toute temblante, terrifiée de ce contact avec la mort.

Le bruit de la foule s'éloignait de la porterie, mais une formidable tempête de huées, de gémissements, de malédictions se déchaînait à la grille, que des soldats étaient parvenus à grand'peine à pousser, et qu'ils fermaient en toute hâte. Des balles crépitèrent encore contre les volets, et les heurts d'une poutre énorme vinrent ébranler les portes.

— On nous a vendus, dit le marquis.

— Je ne sais pas, répliqua Prina.

Ces adversaires inattendus, au lieu de le désespérer, lui avaient rendu confiance.

— Ces bandes, fit-il, doivent appartenir à la Camorra. Vous savez que nous ne l'avons pas toute avec nous. Ascalona est jalousé, détesté

par beaucoup. Il est probable qu'on l'a vu entrer ici, et ce monde vient piller un palais qu'il honore de ses visites. Nous pourrons sans doute profiter de cette expédition de camorristes pour cacher et accomplir la nôtre. Le corps d'armée piémontais, qui est tout neuf ici et ne connaît rien à ces associations, va surveiller des indifférents, qui ne le menacent point, et négliger ses véritables ennemis. Je pense que ce sont ces gens-là qui ont enveloppé Ascalona à la Vicaria et l'ont empêché de nous envoyer un message.

— Et vous trouvez cela heureux ? demanda le marquis, surpris de cette tranquillité.

Prina eut son regard d'eau sombre, où l'on essayait vainement de découvrir la pensée. Peut-être une âme de mystique se cachait-elle dans cette homme d'apparence froide, d'esprit raisonneur, de volonté sans défaillance.

— Si Ascalona est avec nous, dit-il, nous triompherons. Je craignais qu'il n'eût quitté Naples.

Cependant, au dehors, le tumulte et les cla-

meurs augmentaient, et Prina monta au premier étage pour observer la foule.

Toute la rue de Lavinaro, de la voie Egyptienne à la piazza del Carmine, s'emplissait d'une multitude agitée, criarde, mais stagnante. Si bruyants, si remuants que fussent ces êtres, ils semblaient plutôt des gardiens que des assaillants. Personne même ne se fût douté en ce moment que l'on venait tout à l'heure de se battre, que des hommes, des deux côtés, avaient été atteints mortellement. On ne s'occupait que de manger, de bavarder, de s'interpeller, de caresser, de rire, de vider des fiasques pleines, de grignoter des lasagnes enroulées autour des doigts. Une mère, tranquillement, donnait le sein sous un porche ; des filles dansaient l'une devant l'autre. Un jeune garçon s'amusait bien à tirer des coups de revolver, mais il visait les poutres d'une maison en démolition, et c'était pour montrer son adresse à des femmes. On eût dit que tout ce monde était installé là, non pas pour un siège, mais pour un blocus, sans crainte comme

sans forfanterie, sûr du succès. Don Prina fit le tour des galeries. Il montait des ruelles voisines la même chaleur lourde, le même tapage de voix, pareil à un coassement immense de marécage, au bourdonnement d'une ruche monstrueuse. La foule augmentait sans cesse. Les gens qui s'étaient rués sur le palais Tupputti avaient excité la curiosité du voisinage ; et le rassemblement des voisins avait provoqué celui des passants. Il y avait ainsi plusieurs milliers de personnes autour du palais. Un seul côté n'était pas bordé de peuple : celui qui longeait le couvent des Dames de l'Immaculée ; mais les murs, très élevés, garnis au sommet de chevaux de frise, défiaient toute escalade.

— Nous sommes cernés, dit Prina, en redescendant.

— Évidemment, répliqua Castellucia ; toute cette multitude nous est envoyée par les Piémontais. Ils craindraient, en nous attaquant en face, de soulever Naples ; ils préfèrent nous exciter à nous dévorer les uns les autres.

— Ce ne sont pas des ennemis bien dangereux que ces gens, continua Prina, qui n'avait pas écouté le marquis. Par malheur ils sont en nombre, mais attendons quelque temps. Ils seront bientôt fatigués de monter la garde autour de nous.

On se disposait à soutenir un siège. Pour prévenir une attaque, des factionnaires furent postés dans les galeries. Les femmes aussi voulaient se rendre utiles. Après avoir aidé à transporter le corps de Vincenzo, auprès duquel le duc et Don Natale demeurèrent à prier, la comtesse Labriola et la duchesse s'étaient occupées, en l'absence de tout domestique, de faire la cuisine. Au Palais, depuis que les réunions militaires avaient lieu, il y avait quelques provisions ; et les deux femmes s'amusèrent beaucoup à préparer le dîner des soldats et à les servir elles-mêmes, riant aux éclats des compliments un peu libres et des timides caresses dont voulurent les honorer les vétérans des armées royales.

Bientôt les cris des deux foules, de la troupe

du palais et de la troupe de la rue se répondirent ; les voix des ennemis se mêlèrent. Tous étaient surexcités par la pensée que la lutte et le péril étaient proches. Prina, lui, se félicitait de ne pas trouver devant lui de Piémontais.

La journée s'écoula dans ces préparatifs et cette attente.

Aux premières montées de l'ombre, comme les toits du couvent de l'Immaculée se fondaient dans le ciel terni, des spirales, des bouffées, puis des tourbillons de fumée bleue s'échappèrent de la galerie du premier étage, au-dessus de la grande grille. Là se trouvaient les petits appartements que le vieux Vincenzo, à l'insu de la duchesse, louait à de pauvres gens — des filles galantes, de petits employés — pour suppléer à des gages qu'on ne lui payait jamais. Une flamme vive jaillit, fit éclater les vitres et s'éleva, énorme, toute droite. Presque en même temps, la nuit se couvrit d'étincelles, et toutes les fenêtres de la façade du palais apparurent en feu.

La duchesse, qui sortait des cuisines, fut

soudain éblouie par le rayonnement de l'incendie. Elle resta un moment frappée de stupeur ; puis, comme affolée, elle se mit à courir à travers la cour, interpellant les soldats, les femmes, furieuse de l'immobilité, du saisissement de tous.

— Que faites-vous là? voyons! criait-elle. Vous n'allez pas laisser brûler mon palais comme cela! Il faut éteindre le feu, et vous hâter encore!

— Et comment l'éteindre, madame la duchesse ? répliqua un vieux soldat. En pissant dessus ?

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Et elle serrait les poings, comme si elle eût voulu frapper tous ces êtres qui ne pouvaient rien pour elle.

— Que son palais flambe si telle est la volonté du Seigneur, dit quelqu'un, mais, pour moi, san Gennaro ! je ne tiens pas à laisser griller mes tripes.

— Méchant Dieu ! Méchant Dieu ! répétait la duchesse, arrachant la croix qui lui pendait au cou et la foulant aux pieds.

— Ne blasphémez pas, madame, fit Don Natale, qui ramassa la croix. Supportons avec courage les épreuves que le ciel nous envoie. Dieu ne nous abandonnera pas.

Des flammèches vinrent alors tomber à leurs pieds, et le vent poussa vers eux toute la chaleur de l'incendie.

— Nous allons mourir ! hurlait la duchesse, les yeux écarquillés d'épouvante.

Elle courut à Prina, qui paraissait indifférent à la catastrophe, absorbé dans ses pensées. Elle lui mit les mains sur les épaules, le secoua rudement.

— Ah ! canaille, c'est vous qui êtes cause de tout cela ! Mon palais ! mon pauvre palais !...

— Le roi vous en fera rebâtir un autre, madame.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre roi ! Il ne nous sauvera pas. Il nous laissera crever, votre roi !

Cependant, d'un signe de tête, Prina avait appelé le marquis.

— Ecoutez, dit-il.

Au milieu du tumulte qui venait de la rue, on entendait distinctement des sifflets suivis d'une sorte de roulade vive et joyeuse. Les sifflets cessaient une minute, puis reprenaient ensuite plus perçants, plus prolongés.

— Ascalona est là, dit Prina joyeusement. Il faut le rejoindre. Nous allons sortir par la petite porte de la strata del Carmine.

— Vous voulez donc nous faire assommer un à un ? répliqua le marquis.

— N'avons-nous pas d'armes pour nous défendre ? D'ailleurs, de ce côté, il n'y a presque plus personne. La foule s'est portée devant la façade incendiée.

Castellucia réunit vite la petite troupe. La station dans la cour devenait dangereuse : le feu gagnait l'aile droite du palais, et tout le monde, en hâte, se disposait à partir, quand soudain la duchesse se mit à pousser des cris horribles :

— Raffaele ! mon enfant ! Malheureuse, misérable que je suis !

— Qu'y a-t-il, madame ? demanda Roccaromana.

— J'ai enfermé Raffaele pour la punir, gémissait la duchesse, et elle est là, sous la porterie. Ah ! mon Dieu !

Aussitôt elle s'élança vers l'édifice en feu.

Roccaromana voulut courir après elle, l'empêcher de s'exposer ainsi, essayer lui-même de sauver l'enfant: Prina le retint par le bras.

— Restez, fit-il d'un ton impérieux. Restez. Je l'exige. Ménagez-vous. Votre présence au milieu de cette troupe sans ardeur est nécessaire. Vous devez donner l'exemple à ces hommes et les encourager.

Roccaromana grinça des dents et hocha la tête, mais il ne bougea pas, subissant, malgré lui, l'autorité du prêtre ; désolé de ne pouvoir être d'aucune aide à la duchesse, il la vit affronter cette pluie de feu et de débris enflammés qui volaient au milieu de la cour, puis pénétrer dans ces caves souterraines que menaçait, à chaque minute, l'effondrement du premier étage.

— Vous êtes prêt? demanda Prina au marquis.

— Oui. Où est la duchesse? Et la comtesse Labriola? Je ne les vois pas.

— Ne vous occupez pas des femmes, dit Prina, et partons.

Toute la troupe se mit en marche.

Prina ouvrit lui-même la petite porte de la strata del Carmine.

La ruelle était tranquille et obscure. Le bruit du quartier y arrivait très assourdi. Prina prêta l'oreille. On n'entendait plus les sifflets de tout à l'heure.

« Ne nous voyant pas venir, pensa-t-il, Ascalona s'est sans doute éloigné. N'importe. »

Et, bravement, il sortit le premier.

X

L'ODEUR DE LA LIBERTÉ

Ascalona se rendait à Pompéi. Il obéissait à miss Helen, ne sachant pas au juste s'il était convoqué par Prina ou s'il allait tout simplement à un rendez-vous d'amour ; mais il espérait bien retrouver la jeune Anglaise.

Sans qu'elle s'en doutât, et quoiqu'il s'en défendît, elle régnait déjà, en despote, sur cette âme infidèle et passionnée. Comme lui était indifférente, à présent, cette grande œuvre de la restauration napolitaine, qui lui avait coûté tant de sacrifices, et devait, d'après Prina, le purifier du passé et le relever à ses yeux ! Il n'y songeait guère plus qu'à sa Lisabetta, dont les baisers ne faisaient qu'accroître son dégoût et

ses regrets. Ce matin même, il s'était brutalement séparé de la pauvre femme, et il l'avait battue parce qu'elle se refusait à le quitter. Pour bouleverser ainsi son existence, il avait suffi que cette jeune fille, à qui d'abord il n'osait penser, se montrât tour à tour bienveillante et moqueuse, l'encourageât puis parut le dédaigner. Il eut oublié le charme ; la blessure demeurait.

Tout, maintenant, l'attirait à elle : orgueil de mâle qui ne souffre pas la résistance et que l'obstacle irrite ; curiosité de cette enfant neuve ; admiration du luxe et de la richesse qui l'entouraient ; effroi aussi de cette petite âme mystérieuse dans ce corps d'étrangère. Cette chair de nacre et de fleur, légère et robuste, inconnue à ses rêves luxurieux de méridional, lui donnait comme l'ivresse d'une volupté nouvelle. Il avait aimé de ces divinités sombres, noires, féroces, dont le désir vous conquiert plus que vous ne le subissez, ou de ces cajoleuses aux yeux pleins de promesses, qui vous endorment dans un rêve de plaisir ;

jamais la magnificence seule du corps ne l'avait ainsi ravi. Miss Helen savait à peine son charme ; si elle souhaitait, comme toutes les femmes, dominer, elle ne connaissait rien de la singulière puissance qu'elle avait en elle ; elle ignorait que chacun de ses pas fût une joie des yeux ; et elle demeurait calme au milieu de toute la griserie lascive que vous donnaient ses moindres gestes. Grande, forte, avec ses hanches solides, sa merveilleuse chevelure, d'un blond pâle et fin, souvent éparse et flottante sur les épaules, elle lui apparaissait comme une de ces vierges guerrières dont elle lui avait conté les légendes, vierge au regard froid, à l'âme décidée. Mais pourquoi y avait-il tant d'étrangeté, d'incohérence dans sa vie et dans tout son être ? Pourquoi, avec ses apparences de tendresse et de bonté, les flèches vives, cruelles de sa causerie ? Pourquoi, sous les robes chastes, la chair semblait-elle se tendre et s'offrir comme impatiente et provocatrice ? Ce mélange de raillerie, de naïveté, de libertinage inconscient, cette alliance d'un

corps si audacieux et d'un esprit si réservé lui semblaient monstrueux. Il se croyait abusé.

« Peut-être veut-elle encore se jouer de moi, se disait-il. Elle n'a pas été franche quand elle m'a parlé de l'Anglais. S'il allait se trouver là-bas avec elle ! »

Les abords de Pompéi étaient brûlants, poudreux, tout bourdonnants de mouches ; il goûta de nouveau à cette désolation aride et silencieuse qui lui était familière, où, tout enfant, il venait promener les voyageurs. Puis Pompéi apparut comme un vaste tombeau, entre ses remparts et ses monticules de cendres. Ne rencontrant personne, ni touriste, ni gardien, Ascalona se livrait d'autant mieux à son amour. Les belles transparences des monts lointains ; l'odeur piquante et sucrée qui lui vint de l'enceinte fleurie l'exaltèrent encore. Mais quand il pénétra dans la ville morte, il éprouva une vive anxiété ; et il craignait de voir apparaître, au lieu de la jeune fille, la figure serpentine de Prina.

Aussi, quelle ne fut pas sa joie, quand, de l'ombre de la porte Marina, surgit tout à coup

miss Helen souriante de ses grasses lèvres d'enfant, plus jolie que jamais, avec son teint un peu rosé par la chaleur, l'élancement et la plénitude de ses formes qu'enveloppait sans les dérober une élégante robe de voyage d'un gris argenté, se moirant aux sinuosités et aux reliefs splendides de son corps. Elle remplissait de sa vie et de sa gaieté les petites rues, les solitaires maisonnettes en ruines, jolies dans leur décrépitude comme de vieux jouets d'enfants sages. Elle lui tendit les mains avec une simplicité qui le trompa : dans cet oubli de toute coquetterie, il crut voir une promesse d'abandon.

— Oh ! comme je suis heureuse, heureuse ! dit-elle.

Ascalona se crut obligé de feindre un peu d'irritation.

— Vous m'avez encore trompé !

— Mais non ! Je vous ai dit que vos amis vous attendaient. Ne puis-je me compter du nombre ? Ah ! vous avez été bien injuste pour moi, monsieur Ascalona, et moi, qui ne pleure pas souvent, vous m'avez fait rougir les yeux.

Oh ! ne vous défendez pas. Tout ce que vous avez dit de moi à cette femme, dans cette chambre du vicolo du Perruquier, c'était horrible. Cela m'a rendue malade. J'aurais pu vous détester après ces injures affreuses. Puis j'ai pensé que j'avais dû, moi-même, vous paraître très méchante, que vous ne m'aviez pas du tout comprise. Alors je ne vous en ai plus voulu. Tenez, je ris maintenant de ce qui s'est passé, et je vous tends la main. Sommes-nous réconciliés ?

Pour toute réponse, Ascalona, saisissant les doigts roses qu'on lui offrait, les porta vivement à ses lèvres.

— Allons ! allons ! fit-elle en retirant sa main. Vous avez baisé le petit saphir que m'a donné Scamler. Aussi c'est bien fait ! vous n'êtes pas un chien pour me lécher ainsi, et je vous ai défendu d'être un amoureux.

Ascalona tressaillit. Toute sa colère lui revint, lui illumina la face.

— Ah ! assez de plaisanteries !

— J'ai réfléchi, reprit miss Helen, très tran-

quille ; j'ai trop de caprice dans l'esprit et trop de goût pour la liberté : un amour me rendrait malheureuse. Je vous offre ma loyale amitié.

— Vous recommencez à vous moquer de moi, gronda-t-il entre ses dents.

— Monsieur Ascalona, soyez raisonnable. Parce que je vous ai dit que vous étiez beau, que vous me plaisiez, ce n'est pas une raison pour que je sois votre femme ! Sachez reconnaître ce que je fais pour vous. Je vous ai donné l'hospitalité lorsqu'on vous poursuivait ; aujourd'hui, je vous sauve !

— Vous me sauvez ? s'écria-t-il, très étonné. Comment cela ?

Alors elle avoua pourquoi elle lui avait menti. Ascalona lui tournait déjà le dos, prêt à s'en aller.

Elle le retint par le bras.

— Où allez-vous ?

— Retrouver ceux que vous m'avez fait trahir.

— Arrêtez ! dit-elle. Je le veux ! Vous ne trahissez point en restant auprès de moi, et je

ne souffrirai pas que vous alliez à une mort certaine et sans profit pour personne Comprenez donc que votre complot est déjà découvert, que les Piémontais le connaissent, que maintenant même les principaux chefs doivent être arrêtés.

Ascalona leva les yeux au ciel, grinça des dents, et il eut un juron abominable. Puis il demanda d'un ton furieux :

— Et qui nous a livrés ?

— Vous pensez bien que ce n'est pas moi ! Mais dans votre Camorra il y a plus d'un espion, plus d'une canaille. Vous devez le savoir mieux que moi. A présent votre cause est perdue.

— Si j'avais été à Naples, si j'avais reçu les lettres que vous avez interceptées, vous n'en diriez peut-être pas autant !

— Mais si j'ai intercepté vos lettres, c'est que je savais que votre entreprise était désespérée et que vos amis vous entraîneraient dans leur ruine... D'ailleurs, que j'aie eu raison ou bien tort, ce n'est plus le moment de se le de-

mander. Vous devez penser à votre sûreté. Mes malles sont prêtes. Je vous emmène, à Sorrente, à Amalfi... Peut-être loin de l'Italie. Je vous le répète, je veux vous sauver.

— Et vous pensez que je vais partir comme cela ?

— Vous emmènerez votre femme, si vous le désirez. Pourvu que vous ne m'insultiez pas trop en chemin !

Elle n'avait pas achevé qu'Ascalona lui saisit les mains brutalement. Elle ne résista pas, devint toute tremblante. Elle venait, avec terreur, de sentir en lui son maître.

— Et vous pensez, reprit-il, qu'après m'avoir éloigné de Naples, le jour même où je devais combattre avec mes frères pour la délivrance de ma patrie, après m'avoir enlevé toute la joie d'effacer un passé criminel, de me réhabiliter, de donner un but à mon existence, vous avez le droit de venir me dire ensuite : « Je vous accorde ma loyale amitié et je viens vous sauver. » Eh bien, non ! Je ne veux pas de cette amitié, je ne veux pas

être sauvé ! La vie, désormais, me sera un continuel remords. Si je puis encore la supporter, c'est en l'oubliant, et il n'y a qu'un être qui puisse et qui doive me la faire oublier : c'est vous !

— Laissez-moi ! dit miss Helen. Vous m'effrayez !

— Non, je ne vous laisserai pas, et tant pis si je vous effraie ! continua Ascalona, en la tenant toujours embrassée. Je vous veux ! Cette bouche menteuse, et ces joues qui glissent sous les baisers, et ces yeux qui se moquent, oui, je vous aurai toute !

— Laissez-moi ! reprit miss Helen. Je serai à vous, mais laissez-moi !

Elle se dégagea enfin et arrangea sa jupe froissée. Il vit qu'elle avait les yeux humides de larmes et qu'elle était toute pâle. Il n'eut pas l'air d'y prendre garde. Il avait toute la cruauté indifférente et barbare de son désir.

D'elle-même elle se calma, revint à lui. Entre les vieilles murailles il l'entraînait ; elle se laissait conduire, résignée, docile. Il

lui expliqua les fresques amoureuses des ruines. Quand autrefois il accompagnait des étrangers, il les étonnait par les gloses libres et populaires qu'il mêlait aux contes des anciens poètes. Les histoires des dieux et des héros formaient la seule science de cet esprit presque inculte. Mais il avait poussé fort loin son unique savoir. Il s'était enivré de ces belles aventures. Il voulut, cette fois, s'en aider pour sa séduction.

Ils pénétrèrent dans ces antiques villas, sans toit, ouvertes au soleil, étalant à tous leur secret et leur âme béante. Une volupté endormie depuis des siècles se réveillait à leurs pas et venait les étreindre. Les fresques roussies qui s'effaçaient aux murs laissaient voir encore les scènes d'églogue sur lesquelles s'étaient reposés des yeux juvéniles d'amants et les bacchanales qui avaient réjoui des passions plus violentes.

Ici, des adolescents regardent s'envoler d'une cage l'oiseau de Vénus, la colombe ; et leur rapprochement, leurs mains pressées, leurs

regards curieux, leur bouche entr'ouverte accusent assez le symbole ; là, un taureau fougueux enlève Europe ; plus loin, une nymphe se débat entre les bras d'un satyre, et ses efforts pour se délivrer ne parviennent qu'à la mieux offrir à son ravisseur.

Miss Helen ne savait guère des anciens mythes que ce qu'on en apprend aux jeunes filles et ce qu'elle en avait découvert elle-même, au hasard de ses promenades dans les musées. C'était comme un monde ardent, pâmé, anéanti ou furieux de désir, une foule soupirante ou tumultueuse de couples enlacés, de chairs découvertes, tendues, gonflées de jouissance, qui se révélaient tout à coup à ses yeux de vierge, tandis qu'Ascalona, de sa parole enivrée, ajoutait encore à cette vision lointaine une image plus proche et plus pressante du plaisir. Elle qui, avec assurance, lisait, regardait tout, elle qui avait travaillé avec des peintres et connu la liberté des ateliers, elle détournait maintenant la tête devant certaines fresques, rougissante, honteuse, devenue tout

à coup d'une timidité farouche en présence de cet homme qui voulait la prendre, qui jouissait de son trouble et épiaït dans ses yeux un signe de défaillance. Elle était bien décidée à ne point lui céder, et cependant, peu à peu, elle s'abandonnait au charme de cette heureuse lumière qui traînait sur les pavés de mosaïque et prêtait un air joyeux aux figures peintes sur les vieux murs. Puis elle retrouva son audace. Parfois même, elle s'attardait, frappée de la grâce d'une composition ou curieuse d'une scène libre. Ascalona lui sembla plus beau. Elle excusait presque des licences, des vivacités de paroles, certaines caresses furtives. Mais son bonheur était un peu inquiet, comme autrefois, lorsqu'elle allait à un bal sans la permission de Scamler ; le silence de toutes ces maisons peintes et décorées, riantes et pourtant à demi démolies, pleines de dieux et de satyres en rut, l'effarait comme un enchantement. Il lui sembla que tout un peuple d'ombres amoureuses s'agitait et conspirait sa défaite. Elle se sentait poussée à je ne sais

quel abîme inconnu. Pourrait-elle résister ?

Comme la chaleur était pesante, ils s'assirent dans l'une de ces maisons, sous des auvents qu'on avait placés pour protéger des fresques, à la place peut-être où, jadis, l'on dressait le lit pour le maître et ses jeunes courtisanes. Miss Helen était songeuse. Ascalona se rapprocha d'elle, et, incapable de dominer son désir, impatient de goûter à cette grâce rose qui l'affolait, il embrassa la jeune fille dans une forte étreinte et mordit à ses lèvres. Elle eut un cri, rompit, de ses bras nerveux, l'enlacement et, souple, lui échappa. Mais il courut après, l'atteignit encore.

— Je vous veux, lui murmurait-il, mêlant son souffle au sien.

— Vous mentez. C'est votre femme que vous aimez. Vous m'avez insultée devant elle.

— Oh ! c'était la douleur de me voir repoussé par vous qui m'affolait. Mais je n'aime que vous. Et je vous veux. D'ailleurs, vous m'avez promis. Vous vous êtes donnée !

— Non, non, dit-elle, d'une voix faible; laissez-moi. Plus tard !

— Maintenant!... Vous m'avez fait trop de mal. Il faut que votre baiser efface tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai perdu à cause de vous.

Il se mêlait une fureur à sa passion ; cette fois, il ne la lâchait pas. Il lui serrait tellement les mains qu'elle gémissait de douleur. Il la poussa contre un banc de marbre, le long d'une figure grimaçante de satyre.

— Oh ! non ! disait-elle avec frayeur, oh ! non, pas ici ! Ce serait une honte.

A mesure qu'il la sentait plus désarmée, il devenait moins féroce ; ses mains, qui l'avaient meurtrie, se faisaient caressantes ; et sa voix, si éclatante dans l'invective, trouvait des accents d'adoration et de prière ; les mots gracieux et chantants de la galanterie napolitaine lui venaient aux lèvres. Il l'appelait de tous les noms tendres qui, en le flattant, diminuent l'être aimé, amollissent son courage, le font plus semblable à ces fleurs et à ces délices

sans âme auxquelles on le compare, et qui ne peuvent point se refuser.

— O grappe mûre, disait-il, que je boive à pleines lèvres ton vin, que je m'enivre de ta liqueur. Viens, ma rose! que ton parfum pénètre mon corps, me défende du mal comme un talisman.

— Ne me prenez pas ainsi, suppliait-elle, vaincue, mais se défendant encore, ayez pitié!

Peu à peu elle cessa ses plaintes, se laissa entraîner, la face détournée d'Ascalona, l'oreille aux écoutes. Une voix se lamentait au loin.

Avec une flamme d'espoir dans les yeux miss Helen s'écria :

— Quelqu'un vous appelle!

— Tu ne sais pas comme tu seras heureuse, continuait Ascalona sans l'entendre. Comme tu me remercieras d'avoir courbé ton orgueil!

Miss Helen reprit :

— C'est votre femme qui vous appelle. Tenez! Je l'entends qui entre.

Cette fois, Ascalona écouta.

— Marco ! faisait la voix. Je veux te parler. Je sais que tu es ici. C'est inutile d'essayer de te cacher.

— Salope, dit-il, qui ne peux pas nous laisser à notre bonheur. Oh ! tu vas voir !

Il lui abandonna les mains et courut du côté de la voix. Mais, en partant, il eut une crainte, miss Helen voulait-elle l'abandonner? Comme il allait franchir le seuil de l'atrium, il se retourna vers la jeune fille. Miss Helen, lassée de la lutte, s'était assise à la place où ils étaient tout à l'heure ; elle semblait l'attendre. Elle lui fit un sourire attristé. Peut-être regrettait-elle la menace troublante de son baiser ? Peut-être songeait-elle aux injures dont, l'avant-veille encore, il l'accablait elle-même, et qu'il retournait à présent à sa femme.

« Pourvu, dit-il, qu'elle ne s'enfuie pas, pendant que j'en finis avec la coquine. »

C'était bien Lisabetta qui était à la porte et criait vers lui. Elle lui apparut presque comme une inconnue. Elle n'avait plus dans le regard cette flamme de joie, d'assurance qui la

rendait presque belle. Elle ne portait point les bijoux de toutes sortes dont elle aimait à se parer. Ses traits étaient creusés ; ses yeux, gonflés et rouges à force d'avoir pleuré. Sa robe, sa coiffure paraissaient d'une veuve.

— Pourquoi viens-tu ici ? demanda Ascalona d'un ton irrité. Veux-tu encore que je te batte, comme ce matin ? N'en as-tu pas reçu assez !

— Marco, dit-elle, c'est donc fini ? Tu ne m'aimes plus ?

— Non. Je suis fatigué de te voir me poursuivre ainsi, t'attacher à moi. Je ne suis pas le valet de lit qui amuse les nuitées de Sa Seigneurie. Je suis ton maître, entends-tu ? Qui t'a dit que j'étais à Pompéi ?

— Mais c'est elle, l'Anglaise ! Je l'ai bien entendue, va ! quand elle est venue l'autre jour à la maison. J'ai l'oreille fine. Ah ! Marco, quelle abomination ! Me trahir avec une étrangère ! Une fausseté, une hypocrisie, plus rongée de vices, plus éhontée, avec ses airs de sainteté, que la plus dégoûtante des couche-toi-là !

— Tais-toi, misérable ! Je te défends de parler ainsi de miss Helen !

Et il la souffleta. Sous la gifle, Lisabetta hurla et bondit de colère.

— Ah ! c'est comme cela, s'écria-t-elle, c'est comme cela ! Tu ne veux plus m'aimer ? Eh bien, tu vas voir, amateur de perruques en filasse et de truies parfumées ! Puisque tu n'es plus à moi, tu ne seras à personne !

Tirant alors un couteau qu'elle dissimulait sous son foulard de cou, elle s'élança sur lui. Elle put l'érafler légèrement ; mais Ascalona, vite, l'eut désarmée, roulée par terre, et, ramassant le couteau qu'elle avait dû jeter, il le brandit pour l'en frapper à son tour. Mais, à ce moment, s'éleva, derrière lui, une conversation fort animée où il crut reconnaître la voix de miss Helen. Très inquiet, il lâche Lisabetta, se relève, et rentre précipitamment dans la villa. Miss Helen n'est déjà plus où il l'a laissée. Il aperçoit alors, à droite du péristyle, une ouverture pratiquée dans la muraille qu'il n'avait pas remarquée, et par où la jeune fille a dû

s'enfuir. Il y passe lui-même, puis, au hasard, traverse des villas, des rues désertes.

Ces ruines ensoleillées, cette solitude riante qui semblait se moquer de son angoisse, l'exaspéraient.

— Menteuse! répétait-il ; mais, que je te retrouve!... Va, tu le paieras cher.

Il s'était arrêté, se demandant quel chemin il allait prendre. Dans son émotion, il ne se reconnaissait plus au milieu de cette Pompéi qu'il avait parcourue tant de fois. Enfin, comme il se dirigeait du côté de l'ancien théâtre, il crut entendre des gémissements, puis des cris. Il tressaille, prête l'oreille, et, n'entendant plus rien, court vers l'endroit d'où sont parties les plaintes. Il allait traverser l'hémicycle énorme du théâtre antique, lorsqu'un caillou vint tomber à ses pieds. Il promena les yeux autour du théâtre. Devant lui, il n'y avait que les gradins intacts, tout blancs, et les vomitoires obscurs. Mais, parmi les colonnes brisées de la scène, au haut d'un escalier à demi rompu, montant parmi des écroulements et des avalanches de pierres, il

aperçut avec surprise Lisabetta, très intéressée, semblait-il, par ce qui se passait de l'autre côté de la muraille. A cette vue, une fureur nouvelle souleva Ascalona.

— Canaille! cria-t-il, le poing tendu.

Lisabetta se retourna, et, comme si elle ne se souvenait plus des infidélités, des insultes, des coups de tout à l'heure, elle lui souriait et lui faisait signe de venir la rejoindre. Il pensa qu'elle le narguait et il eut l'idée d'en finir une bonne fois avec cette femme, de la précipiter du haut du théâtre, et, montant par le proscenium, il s'élança vers elle, la rejoignit, le bras levé. Lisabetta se courba, esquiva le coup, puis, lui prenant le bras, l'attira jusque sur le bord de l'escalier.

— Viens plus près, dit-elle, pour bien voir le beau spectacle.

Et, du doigt, elle désignait la cour de l'édifice ruiné qui bordait le théâtre.

— Regarde donc, reprit-elle, ta sainte et ton innocente! Comme elle lâche bien le fruit contre la graine. Tu ne t'es pas assez hâté,

chéri, elle ne te garde plus que le noyau.

Avec une curiosité anxieuse, Ascalona s'était tourné vers la cour. Tout au fond, entre les colonnes d'un portique, un homme, dans une étreinte féroce, enlaçait une femme dont on n'apercevait que la jupe grise relevée, les jambes fortes, d'une blancheur merveilleuse, et les doigts enfoncés dans l'échine trépidante qui la violentait.

Ascalona n'eut besoin que de voir la jupe grise, le saphir qui brillait à l'une de ces mains fines, pour être convaincu de sa honte et de son malheur. Sa gorge devint sèche, ses genoux mollirent, mais aussitôt une colère haineuse et terrible l'enivra.

— Ah! truie! ah! boue! ah! immondice! cria-t-il.

Et il se baissa pour ramasser des pierres et lapider le couple impudique, puis il dégringola parmi les décombres, sortit du théâtre, se précipita dans la cour. Trois hommes, au moment où il entra, s'en échappaient par un autre côté, tan dis qu'une jeune femme se relevait lourdement

dans un désordre de jupes et de batistes froissées. Un instant il eut le plein éblouissement de sa chair de neige et de ses cuisses nues dont l'ombre blonde et duvetée s'empourprait de lueurs sanglantes. Elle essaya de fuir, mais Ascalona courut, la rejoignit et, se campant devant elle, il écarta brutalement les grands cheveux blonds qui la voilaient, les mains dont elle se protégeait la face, et le visage de miss Helen, dans son désespoir et sa défaite, avec ses joues en feu et ses yeux rouges de larmes, lui apparut.

— Tu ne t'attendais pas à me voir, putain ? cria-t-il en l'arrêtant par le bras.

Elle ne répondit pas, se couvrit encore le visage de ses mains, éclata en sanglots.

— Ainsi, c'est pour te moquer de moi, canaille, que tu m'as fait venir... oui, pour que ton ruffian te prenne et qu'il jouisse de ta peau à mes yeux ! C'est pour ce divertissement abominable que tu m'as fait abandonner mes amis ; c'est à cause de toi que Naples va succomber ! Ah ! tu es bien une fille de l'enfer !

Elle était tombée à genoux sous les coups et les insultes; elle ne l'implorait que de ses pleurs, de ses gémissements, n'osant pas, dans sa honte, découvrir sa figure ni lui adresser une parole.

Lisabetta était accourue triomphante, et, pour attiser encore, s'il était possible, la haine d'Ascalona contre la malheureuse.

— Voilà donc, s'écria-t-elle, la belle chienne qui t'a mis en folie! Elle est si bien façonnée, la perfection! qu'elle n'ose pas te montrer seulement son masque, et l'innocente est tellement sûre d'être sans péché qu'elle ne peut tourner son battant pour se défendre. Mais voilà qui jabote et gueule pour elle, la gouge! Voilà qui va lui faire tomber net ses manières de papillon blanc [1]. Tiens, respire sa puanteur, porc, et adore-la, ton ange de pureté, puisque tes lanternes n'ont plus de chandelle et que ton respireur prend le fumier pour l'essence de jasmin!

Et Lisabetta, sans que sa rivale, anéantie par

1. Religieuse.

l'humiliation, pût l'en empêcher, lui troussa les jupes, maculées de taches de pourpre, semées comme de pétales rouges qui attestaient un neuf et brutal amour.

A la vue de ces traces sanglantes, Ascalona ne sut plus se contenir ; il se rua sur miss Helen, lui releva la jupe sur la bouche, lui en pressa le visage, lui en souffleta les joues, enfin il lui fit mordre cette étoffe qu'avait colórée sa chair ouverte et déchirée.

Miss Helen, épouvantée, ne lui résistait pas. Ses mains, raidies, étendues devant elle, furent toute sa défense. Cette douceur, loin d'apaiser Ascalona, sembla l'irriter davantage. Il lui poussa, lui enfonça la jupe dans la gorge.

Tout à coup, Ascalona la vit rejeter la tête en arrière, sous le voile de souillures, puis s'affaisser, tomber à la renverse.

— Malédiction ! criait-il, tandis que Lisabetta, curieuse et toujours souriante, se penchait vers la pauvre enfant.

Terrifié, il lui découvrit le visage. Les dents, offertes jusqu'aux gencives, étaient féroces, et

les yeux élargis, sans lumière, semblaient l'attirer de toute leur horreur.

— Miss Helen ! Miss Helen ! répondez-moi ! appelait-il affolé. Vainement. De cette grâce robuste, de cette santé heureuse, il n'avait su créer qu'un cadavre.

Alors, devant l'atrocité du crime, son âme frissonna et jaillit de douleur. Les traits hideux qu'il contemplait n'avaient pas effacé pour lui le charme si récent de cette tête : ce qu'il voyait à présent ne faisait que mieux lui montrer ce qu'il venait de détruire et lui rendre plus sensible son forfait. Dans la folie de son désespoir, il se coucha sur cette décevante amoureuse, comme pour la réchauffer de son corps. Ah ! qu'il se maudissait lui-même ! Il eût accepté, maintenant, qu'un autre lui ravît la joie de l'initier ; il l'eût acceptée savante, et perverse, et cruelle, même immonde. Tout, venant d'elle, lui eût paru délicieux. Mais qu'elle eût un souffle pour frémir à son enlacement, un souffle pour lui dire une parole, pour lui crier une injure ! Seule, la mort ne pouvait pas le rassasier.

Debout, à côté de lui, Lisabetta considérait cette étreinte effrayante. Elle ne sentait rien de ce mal étranger ; il l'indignait plutôt. Mais ses yeux, sans larmes, demeuraient fixes. Elle ne bougeait pas ; elle attendait. Tant de vivantes aimées furent oubliées pour elle ; cette morte, peut-être, n'entraînerait pas dans la tombe son misérable amant.

Comme le soir montait, un bruit de voix et de pas s'éleva de la ruelle voisine. Lisabetta lui toucha l'épaule.

— On vient.

Ascalona n'entendit point. Elle dut s'approcher de lui, répéter son avertissement.

— Qu'ils viennent ! soupira-t-il.

Et sa bouche revint se coller aux lèvres glacées.

Alors, furieuse, Lisabetta le tira par sa veste et, d'un ton sec, impérieux :

— Lève-toi ! lui dit-elle.

La volonté défaillante obéit à cette énergie farouche. Ascalona se releva ; mais, à peine debout, il se penchait de nouveau vers sa victime :

puis, détournant la tête, il éclatait en sanglots.

— Qui l'ensevelira? fit-il, au milieu de ses pleurs.

— Eux! répliqua-t-elle durement, en étendant la main vers la rue.

— Je ne pourrai donc même pas l'avoir morte, savoir où elle est?

Et il voulut s'agenouiller, la baiser encore. Pleine de rage, Lisabetta l'entraîna violemment.

— Viendras-tu, à la fin?

Ils sortirent; il marchait comme un enfant se laisse conduire, et tout en larmes.

A peine avaient-ils quitté la villa, qu'il y eut, derrière eux, un grand tumulte. Lisabetta, pressa la marche. Absorbé par sa douleur, Ascalona paraissait ne rien entendre.

Ils quittèrent Pompéi sans avoir rencontré personne, et reprirent la route de Naples.

Ascalona pleurait toujours.

Comme ils arrivaient à Resina, Lisabetta tressaillit; elle qui semblait tout à l'heure sou-

tenir Ascalona, se serra contre lui avec terreur, implorant une protection.

— Des hommes nous suivent, dit-elle.

Tout son corps tremblait ; elle se sentait devenir lâche.

— Furiano est avec eux, reprit-elle.

A ce nom, Ascalona parut se réveiller, sortir d'un rêve.

— Eh bien ? dit-il, qu'ai-je à craindre de cet homme ?

— Il te hait.

— Je le sais. Et après ? Que peut-il contre moi ?

— Te tuer !

Ascalona haussa les épaules.

— Je ne suis pas homme à me laisser égorger. Et puis qu'importe ? ajouta-t-il songeur.

Lisabetta le considéra longuement. Le ton de ces paroles l'avait frappée. Jusque-là, les pires trahisons ne l'avaient pas fait douter de l'amour d'Ascalona. Elle avait toujours cru à un renouveau prochain. Et, à présent, elle se

demandait avec terreur s'ils avaient déjà vécu la dernière de leurs joies.

— O Marco ! s'écria-t-elle, ce n'était donc pas vrai, ce que tu me disais ! A t'entendre, tu aurais sacrifié luxe, argent, et tout pour moi ! Tu la connaissais pourtant bien, tu pouvais la voir, et tu me préférais à elle ! Et, aujourd'hui, tu vas me sacrifier à une morte !

— Elle est morte, c'est vrai, dit-il. Pourtant, elle est là.

Et il montra la place où battait son cœur.

— Ah ! tais-toi, tu es fou ! Quand, il y a trois jours encore, tu me parlais comme tu sais, quand tu me criais des choses, des choses, tiens ! auxquelles ça me fait mal de penser !...

— Eh bien, je mentais, dit Ascalona simplement.

— Misérable tortureur de femmes, tu veux donc me tuer ?

— Tu l'as bien tuée, toi !

— Ah ! finis, assassin ! s'écria Lisabetta révoltée ; ne me charge pas de tes abominations.

— Si ! c'est toi qui l'as tuée. C'est toi qui m'as fait voir ce sang. C'est toi qui m'as rendu l'insensé que j'ai été. C'est ta haine qui m'a commandé de détruire cette pure merveille de Dieu. Ce crime est à toi, et je le crierai à tous !

— Et moi, je te dénoncerai, étouffeur de filles ! Ah ! tu m'accuseras de ton crime ! oui ! eh bien, moi, je raconterai tout ce que j'ai appris de tes atrocités. Ma folie pour toi m'avait arraché les yeux. Je ne voyais plus clair dans ta latrine, dans ta pourriture de vie ! Diamante, morte ; Orsolina, morte ; et ce que tu as fait pour le compte du prêtre et des autres, tout ça m'était sorti de ma cassette. Je ne savais plus ! Mais je me souviens, à présent. Et j'ai encore une langue.

— Je te la couperai bien, va, cracheuse d'immondices !

— Essaie ! cria-t-elle, mais, avant, j'aurai le temps d'appeler Furiano à mon secours.

— Appelle-le donc, veux-tu ? dit Ascalona.

Et, d'une poussée violente, il la jeta sur la route, la bourra de coups de pied.

Vite la douleur l'eut domptée et forcée à demander grâce.

— Pitié, Marco ! Oh ! pardon. J'étais folle. Je ne savais pas. Aie pitié !

Il n'en continuait pas moins de la battre de toutes ses forces, quand un jeune homme se jeta devant lui.

— Qui t'a permis, Mormino, s'écria Ascalona, de te mettre entre le lit et le fourneau ? Je règle aujourd'hui mes comptes de ménage. Occupe-toi de ta minette, et laisse-moi trousser la mienne comme il me plaît. Que je la marbre de coups ou que je l'ensalive de baisers, ça ne regarde que moi.

Le jeune homme, qui venait d'interrompre le châtiment, secoua la tête. Ses vêtements, tout tachés de sang, pendaient en loques, lui découvraient la poitrine et les genoux, et un bandeau lui enveloppait le haut du front. Il semblait épuisé par la course, l'émotion, peut-être aussi les blessures. Il dit d'une voix faible :

— On ne s'amuse pas à secouer ses jupes et

à rétamer ses casseroles quand on a ses frères en train de mourir !

Ascalona eût un frémissement. Ses yeux brillèrent. Il saisit le bras de Mormino.

— Parle ! Que veux-tu dire ?

— Tu ne sais pas, reprit Mormino étonné, qu'on t'attendait aujourd'hui à la Vicaria ? Tu ne sais pas que Vardarelli est tué, l'archevêque arrêté, le palais Tupputti en feu, qu'on se bat sur la piazza del Carmine, et que je viens ici avertir le prince, pour qu'il parte en toute hâte ?

Ascalona demeurait silencieux. L'émotion l'écrasait. Enfin, d'une voix faible, il dit à Mormino :

— Alors, tu as douté de moi ?

— Mais n'avais-tu pas été prévenu ?

— Non, je croyais que l'affaire était arrêtée pour dimanche prochain. Pourquoi l'a-t-on avancée ?

— A cause de Cialdini, le nouveau général qui vient prendre le commandement de l'armée piémontaise. On voulait tenter l'entreprise

avant son arrivée. Mais il nous a prévenus. Il a fait son entrée solennelle ce matin, avec tous les galonnés, tous les emplumés, et alezans par ci, et alezans par là, et trompettes en avant, et drapeaux par derrière. Ah ! les porcs !

— Et tu es blessé, Mormino ?

— Oh ! s'il n'y avait que ça !

— Et qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Il y a tous ceux qui sont morts à cause de toi ! Ah ! tu es une fière canaille, tu peux t'en vanter !

Et il s'éloigna en courant.

— Marco, dit Lisabetta, vois ce qu'elle t'a fait faire !

Ascalona ne répondit pas.

Les rues de Portici étaient pleines d'odeurs de fritures et de vin renversé, encombrées d'une foule endimanchée, chantante et babillarde, éclatante de mouchoirs verts, de ceintures rouges, de chaînes de cuivre doré. On riait, on se caressait, on festoyait. Il y avait grande joie en cette fin de journée ensoleillée, dans l'enveloppement bleu du crépuscule.

Soudain on entendit le roulement lourd d'une grosse voiture ; puis, presque aussitôt, une éclatante galopade de chevaux, et les carabiniers, sabre au clair, apparurent au-dessus de la foule qu'ils rejetaient, hachaient à reculons, à coups de croupe, tandis qu'elle se retirait avec lenteur, répondant aux piaffements et aux pétarades des chevaux par des vivats et des acclamations. Des chuchotements partirent :

— Qu'est cela ?

— Une riche canaille qui s'est laissé prendre.

— Ces veinards-la ! a-t-on de la politesse pour leur cochonnerie !

— Ils se font promener dans leur roulante jusqu'en prison.

— La face de bandit !

— Chut ! chut ! c'est l'archevêque.

— Qu'a-t-il fait ?

— Des atrocités.

— Oh !

— On assure qu'il a tué des femmes !

Une berline arriva, encadrée de carabiniers. Des pierres furent lancées, puis des œufs, des

oranges, des excréments. Un caillou fit voler la glace en éclats. A ce moment, on aperçut, à la portière, la face d'aigle, fière et sereine de Monseigneur Ricario Sforza, avec ce grand nez recourbé qui, en lui prêtant un caractère d'humanité plus vulgaire, presque comique, la rendait aussi plus bienveillante et plus douce.

— Mes enfants, je vous dis adieu et je vous bénis, fit-il d'une voix forte.

Et sa main traça dans l'air le signe de la croix.

Des sifflets déchirèrent l'espace ; une fille déguenillée, s'approchant de la voiture, cracha à la face de l'archevêque. Vite un carabinier, d'un coup d'éperon, lança son cheval en avant, repoussa la foule grondante.

— On punit l'archevêque d'avoir été fidèle, observa quelqu'un.

Cependant Ascalona, affolé, se poussant au milieu de la multitude, écartant par la bride le cheval qui protégeait la berline, monta sur le marchepied, et, accroché à la portière :

— Mon père, cria-t-il, mon père ! Le misérable qui est cause de votre arrestation est devant vous. Pardonnez-lui, mon père !

Mais monseigneur Sforza s'était rejeté au fond de la berline et détournait les yeux. Ascalona, désespéré, poussa un grand cri. Il parut tomber. Quelques-uns se demandèrent s'il avait roulé sous les pieds des chevaux, puis on le vit au bras d'une femme. Lisabetta l'avait suivi ; le serrait contre elle. Devant les faces hurlantes, les poings menaçants, elle releva fièrement la tête.

— C'est mon homme ! cria-t-elle. Qui s'attaque à lui s'attaque à moi. Et nous avons de la poigne tous deux !

Puis, jouant du coude, elle entra dans la multitude, se laissa porter par les vagues humaines, tandis que les derniers carabiniers disparaissaient dans un tourbillon de poussière.

Ils arrivèrent à Naples. Partout ils trouvaient la même foule heureuse, des trattorie pleines de monde, des filles dansant devant les portes,

au milieu de rires et d'applaudissements qui, au fond des maisons sonores, roulaient comme un orage. Le port n'avait pas changé. Et, à deux pas, une bataille avait lieu. Une gerbe de flammes, qu'on ne voyait pas de la Strata Marinella, apparaissait tout à coup quand on arrivait sur la piazza del Carmine. Courbée, activée par le vent, elle fouettait la rue de Lavinaro, menaçant tout le quartier et l'étouffant de fumée. Sous l'ouragan de feu et dans l'ombre grandissante des ruelles voisines, une lutte énorme était engagée. Il s'en élevait une rumeur de cris confus, étouffés, inquiétante comme une colère sans voix. La rumeur, un instant, semblait rire, donnant l'idée d'une joie sans frein et tapageuse ; et, aussitôt après, elle éclatait en sifflements féroces ou gémissants, elle mourait pour renaître avec une rage nouvelle. C'est à peine si, de temps à autre, on entendait la détonation d'un fusil ou d'un revolver. Les munitions devaient être épuisées, et l'on se battait corps à corps. Sur le seuil des portes, des femmes, les yeux tournés vers l'en-

droit d'où venait le bruit, attendaient dans l'angoisse. Beaucoup de gens attirés par la curiosité avaient pris parti, subi l'ivresse sauvage du combat.

Ascalona voulut s'approcher de ce grand choc sombre d'où personne ne s'échappait, et où personne, non plus, n'osait maintenant s'aventurer. Lisabetta essaya en vain de le retenir.

— Je le veux, dit-il.

— Alors, je te suis.

Et elle s'accrocha à son bras.

Ils se poussèrent dans cette mêlée d'ombres, entre les ruelles rouges de l'incendie.

Il y avait dans cette multitude, jusqu'aux abords du palais, des hommes qui, sans entrer encore dans la bataille, attendaient, comme une réserve toute prête, le moment d'y prendre part.

A présent, au risque d'être étouffés, de recevoir un coup détourné ou d'être brûlés par les débris embrasés qui tombaient à chaque instant, ils se contentaient d'être spectateurs, ou plutôt ils essayaient de l'être, car il devenait

fort difficile dans la poussière, l'obscurité ou l'éblouissement des flammes, de distinguer l'ensemble du combat. C'était comme une suite d'engagements particuliers où chacun paraissait lutter pour soi, sans s'occuper du voisin.

Ascalona parvint, avec beaucoup de peine, devant la porte du palais. Quelque chose de monstrueux, comme une bête informe, environnée de langues et de flèches de feu, s'en échappait avec grand fracas. Ascalona reconnut avec étonnement la calèche du marquis, attelée de ses vieux petits chevaux et que Malaspina, terrifié, l'œil hagard, conduisait lui-même, fouettant son attelage de toutes ses forces et criant :

— Place ! épargnez les femmes, épargnez les enfants !

La calèche renfermait la comtesse Labriola et la petite Raffaele. Par je ne sais quelle folle inspiration, comme on entourait la voiture, la comtesse, se croyant menacée, baissa la glace, saisit sa carabine et fit feu. Il y eut un cri, un

écroulement de corps. Dans ce tas sombre, elle avait atteint une chair vivante. Mais aussitôt la calèche fut prise d'assaut; le vieux marquis arraché de son siège; Raffaele, la comtesse tirées brutalement de la voiture; leurs vêtements mis en pièces. On entendit des plaintes désespérées; une minute la jeune femme et la fillette apparurent toutes nues, et leurs jambes se débattirent au milieu de mains furieuses. Ces sauvages étalèrent des sexes déchiquetés, l'arc bandé des croupes sanguinolentes, des nudités ridicules et infâmes semblables à des viandes d'abattoir; et ils tiraient, ils pressaient les peaux souillées comme des balles souples dont s'amusent les enfants. Ascalona tenta de porter secours aux malheureuses, mais vingt personnes le séparaient d'elles. Soudain il aperçut, au-dessus des groupes, la tête de la comtesse, dont les yeux, agrandis, exprimaient une effrayante angoisse. Les plaintes avaient cessé. Les deux corps inanimés et tout sanglants, passèrent près de lui, les pieds en avant, comme roulés par un torrent fangeux. La ca-

naille les avait enlevés aux meurtriers pour quelque divertissement infâme. On se les disputait. Aux ongles, aux dents de misérables il en restait parfois des lambeaux. L'incendie mettait sur ces chairs meurtries des clartés rouges ; et des êtres, ivres de férocité, essayaient de les étreindre. Vainement Ascalona voulut s'opposer à l'indigne profanation ; déjà les corps étaient loin de lui ; on se les passait, on se les renvoyait. On eût dit un jeu barbare, quelque jonglerie obscène avec des poupées grimaçantes. Devant ces horreurs, Ascalona eut en une seconde le souvenir voluptueux de la petite comtesse, le liant de ses grands cheveux sombres ou se découvrant l'épaule pour l'offrir au baiser. Elle était si jolie lorsqu'elle fixait sur lui ses beaux yeux, où il lisait un commandement et une prière, et qu'elle disait du bout des lèvres, ne sachant trop si elle devait être encore maîtresse : « Embrassez-moi là, voulez-vous? » Et quand elle riait sous ses caresses!... Les larmes lui voilaient le regard ; il détourna la tête. Lisabetta l'observait avec curiosité.

Tant de crimes ne l'épouvantaient pas. Elle n'était occupée que de sa jalousie ; et elle s'applaudissait d'un meurtre qui lui enlevait une rivale.

Il se produisit, en ce moment, une poussée violente, et Ascalona avec Lisabetta furent rejetés, presque écrasés contre une porte. La multitude refluait de toutes parts. « Les carabiniers! Les carabiniers! » criait-on. Les Piémontais songeaient enfin à intervenir, jugeant la saignée suffisante. Ascalona, dans un malaise intolérable et sentant plier la porte à laquelle il s'appuyait, lui donna un fort coup d'épaule et acheva ainsi de l'ébranler. Ils pénétrèrent alors dans le vestibule d'une maison qui s'ouvrait sur une petite cour, et, de là, ils purent gagner une ruelle qui tombait sur la piazza del Carmine. Cette ruelle était déserte ; mais, comme ils arrivaient sur la piazza, ils remarquèrent un attroupement devant une pharmacie; et, quelqu'un ayant prononcé le nom de Prina, Ascalona, très inquiet, voulut entrer.

Il poussa un cri de douleur. L'homme qu'il

avait révéré jusque-là comme une idole, plus asservi qu'un esclave à cette puissante volonté: Don Prina était à présent étendu sur une table ; ses vêtements, son long corps amaigri ne formaient plus qu'une même robe de sang où l'étoffe se mêlait aux chairs broyées et coulantes, et où l'on cherchait en vain le souvenir d'une forme humaine. Pourtant, cette plaie vivait encore.

— Ils l'ont traîné tout le long de la rue de Lavinaro, les misérables ! dit quelqu'un. Et nous-mêmes avons failli être écharpés pour vouloir leur arracher la victime.

Un médecin se tenait debout auprès de Prina, immobile, pénétré de l'insuffisance et de l'inutilité de sa science, qui ne pouvait rien pour le sauver.

Les trois hommes qui avaient transporté le prêtre dans la pharmacie s'approchèrent. Ils avaient cru surprendre un suprême appel dans son regard, auquel la mort menaçante n'avait enlevé ni l'expression, ni la beauté. L'effort des meurtriers n'avait pu porter que sur le corps.

Malgré des blessures profondes, le visage n'était pas déshonoré.

Prina ouvrit la bouche et prononça quelques paroles d'une voix sourde, pâteuse et embarrassée.

— Que le roi sache, dit-il, que je meurs en le servant.

Et, comme ceux qui l'entouraient voulaient lui laisser un espoir :

— Non, non, reprit-il, tous ceux de notre race doivent mourir ainsi. C'est leur destinée d'être assassiné par le peuple auquel ils se sacrifient. La canaille de Milan a massacré mon grand-oncle. A présent, c'est mon tour.

Il ajouta :

— Dieu n'a pas voulu que mon œuvre réussît avec moi, mais un autre la reprendra !

A ce moment, Ascalona vint tout près de lui et, d'un ton suppliant :

— Mon père ! implora-t-il.

Le regard de Prina s'illumina : le prêtre avait reconnu la voix. La colère l'arrachait à ses blessures. Il se souleva, menaçant.

— C'est toi, misérable! Tu oses venir ici, traître ! Va-t'en, chien! retourne à ton vomissement ! Eloignez-le, vous tous, que je ne sente pas la respiration de cette charogne auprès de moi ! Il n'est pas digne de voir mourir un homme comme moi.

Tous ceux qui entouraient Prina se préparèrent à jeter à la porte l'intrus ; mais, à ce cri de haine, Ascalona se retirait lui-même, trop accablé, trop anéanti pour oser une protestation. Repoussé par son maître, frappé par la mort de ses amies et la ruine de ses ambitions, il avait perdu toute énergie et toute fierté, se sentait faible et pusillanime. Comme il sortait, quelqu'un lui cria des insultes. Il hâta le pas. Dans sa marche, deux ou trois fois il se détourna, puis il dit à Lisabetta :

— As-tu entendu ?

— Quoi donc ?

— Quelqu'un a prononcé mon nom, là, derrière moi.

Lisabetta sourit.

— Ne te moque pas, s'écria-t-il.

— Je ne me moque pas. Je suis contente. Tu as peur. C'est que tu tiens à vivre. C'est que nous pouvons encore nous aimer.

— Comment peux-tu parler d'amour, à présent ! Comment peux-tu m'aimer encore, quand je me déteste moi-même, quand j'ai honte d'exister ?

— Tu es fou, reprit Lisabetta, mais ta folie passera. Ils ont déjà rendu à la terre leur pourriture ou sont prêts à partir pour l'autre monde, ceux ou celles qui t'ont mis des papillons dans la cervelle. Tu vois, le bon Dieu l'a frappé, ce serpent de Prina qui nous empêchait de nous aimer. Maintenant, tu seras à moi tout entier. Tu ne peux plus trouver de bonheur qu'en ta Bettina.

Ascalona secouait la tête à ces belles promesses, comme s'il ne voulait plus croire à l'avenir. Mais Lisabetta s'abandonnait à son rêve d'amour tranquille. Elle avait échangé avec lui ses craintes contre l'assurance et le courage ; dans leur accouplement étrange, elle était l'homme à présent.

— Ne pense plus qu'à te mettre à l'abri. Ils ne peuvent rien te faire...

— Ils peuvent me fusiller, dit Ascalona.

Lisabetta sourit encore, pleine de confiance. On eût dit qu'elle n'avait rien vu des massacres ni de l'agitation populaire.

— Comme tu es devenu lâche ! reprit-elle. Est-ce qu'on oserait fusiller Ascalona ? Cela mettrait Naples en révolution. Non ; s'ils te prenaient, ils te déporteraient peut-être à Tremiti, mais ce n'est pas difficile de s'en évader. Ursina en a tiré Domenico, tu te souviens, et tu sais pourtant s'il existe au monde deux meilleures bêtes. Et puis il ne faut pas se faire prendre. Je suis là pour te défendre...

— Ou te dénoncer !

— O Marco ! comme tu es cruel ! Est-ce qu'on s'occupe de ce qu'une femme peut dire quand elle est en colère ? Va, mon adoré, j'ai pu t'insulter et te menacer, mais ma bouche seule était coupable. S'il t'arrivait le moindre mal, je serais trop malheureuse. Ah ! parfois tu m'as causé bien de la peine, et même un jour, je te l'avoue, j'ai pensé — mais sérieusement ! — à te faire mourir. Oui ! Seulement, sois sûr

que je ne serais pas allée chercher pour cela les alezans ni Furiano. C'est de mes mains que je voulais te tuer, et comment veux-tu qu'elles en aient le courage? Il faudrait ne pas te voir !... Dès qu'on te regarde, ma douceur, ma beauté ! on a beau être furieux contre toi, on oublie tout, on ne pense qu'à te baiser. Tu le sais bien, vilaine crapule !

Et Lisabetta l'étreignait passionnément. Elle lui prit la bouche, lentement, entre ses lèvres, molles de volupté, puis ferma les yeux, voulant ne plus voir la foule agitée, la rue bruyante, souhaitant être toute à sa caresse Il se laissait embrasser. Soudain, d'un mouvement brusque, il se dégagea de l'enlacement.

— Qu'as-tu? dit Lisabetta, contrariée.

— Tu as vu Furiano? Derrière nous !

— Tu m'ennuies avec Furiano. J'ai ramassé le couteau que tu m'avais fait jeter, et toi, tu as le tien, n'est-ce pas? Qu'il vienne donc! Tu n'es pas une femme, voyons, pour qu'on te donne du courage !

Ils s'avançaient au hasard, emportés par la

foule qui montait du port aux quartiers du centre. Ils passèrent devant San-Carlo, dont la façade était magnifiquement illuminée. Le vent faisait trembler les inscriptions lumineuses, les pyramides et les bouquets de clartés disposés devant le théâtre jusqu'à la place Saint-Ferdinand ; il apportait des odeurs de feuillages desséchés et de roses flétries. A chaque coin de rue, on avait élevé des arcs de triomphe.

— Ils sont en fête! soupira Ascalona.

— Tu sais bien ce que t'a dit Mormino, observa tranquillement Lisabetta. Ils célèbrent l'arrivée du Cialdini, le nouveau général piémontais.

Ascalona tourna la tête dans la direction de la piazza del Carmine. La fumée de l'incendie s'épandait toujours, en nuages énormes, sur le ciel embrasé, dans le poudroiement d'or, continu, des étincelles. C'était comme une beauté inattendue qui venait s'ajouter à l'illumination. Parmi tant de clartés, nul ne s'alarmait de ces lueurs de funérailles.

Une vieille dame passa, toute couverte de fausses perles, de plumes, de soie chatoyante ; elle conduisait deux fillettes en robe blanche, très intimidées par la solennité, portant des brassées de fleurs, et sa marche s'accompagnait de leçons de maintien, de conseils sur la manière de se présenter devant l'illustre général, d'exclamations de colère contre la foule qui ne s'ouvrait pas assez devant ses anges, menaçait de froisser les robes et d'effeuiller les fleurs.

Autour d'Ascalona on causait avec animation :

— Ne croirait-on pas que l'on s'apprête à recevoir un roi ?

— Les bourgeois voient en Cialdini le pacificateur de Naples.

— Beau pacificateur par la fusillade ! Il va renouveler ses exploits d'Ancône et de Gaëte.

— C'est une honte d'acclamer cet homme-là.

— Moi, je crierai : « Vive Garibaldi ! » quand il passera.

— Et moi : « Vive François II ! »

— Et moi je ne crierai rien du tout. Aujour-

d'hui, ce serait dangereux de n'avoir pas d'enthousiasme.

— Il ne verra toujours pas danser la pauvre Barborin !

— Pourquoi cela ? Serait-elle bourbonienne jusqu'aux jambes ?

— Ne plaisantez pas. La malheureuse a été assassinée.

Ascalona avait entendu. Ce dernier malheur, si imprévu, l'atterra. Toutes les femmes qu'il avait connues semblaient l'appeler de leur tombe nouvelle. Il crut qu'il allait défaillir. Il s'appuya contre Lisabetta, qui ne cessait de l'observer et lui souriait cruellement.

— Nie donc que tu l'aimais ! fit-elle.

— Non, je ne l'aimais pas, mais quelle douleur de voir disparaître ainsi tous les êtres que l'on a connus !

— Est-ce que je ne suis pas là, moi, pour te consoler ?

Elle n'achevait pas qu'une immense clameur monta de la place Saint-Ferdinand. Les arcs de triomphe se couvraient de grappes humai-

nes ; de grandes filles, des enfants, des jeunes gens, des vieux même, que l'âge n'avait point blasés, s'accrochaient à des piliers mouvants, à des planches pliantes, retenus comme par miracle à une branchette de feuillage, noués aux jambes, aux pieds, à la taille les uns des autres, pour voir arriver la voiture de Cialdini. San-Carlo devint plus resplendissant ; les reflets de l'illumination coururent dans cette ombre grouillante, sur ces milliers de têtes en attente, encadrèrent de lumière les uniformes, les sabres nus, le sautillement des cavaliers au-dessus des haies noires de la multitude, et le passage rapide, glissant, de la calèche où se trouvait l'idole.

« Viva Cialdin' ! » hurlait la foule qui sui- la voiture ; « Viva Cialdin' ! » glapissait la foule massée devant le théâtre, et les deux chœurs se répondaient dans un crescendo continu. Les bouches ouvertes toutes grandes, immobilisées dans un cri, semblaient attendre que le son expirât pour le reprendre avec plus de force.

L'acclamation fut répétée mille fois, jaillit des fenêtres, des toits, pour tomber dans la foule houleuse et soulever des tempêtes. Pendant plusieurs minutes, ce fut un grondement inouï de tonnerre, aux éclats sans cesse répercutés. Il ne cessa qu'au moment où la voiture s'ouvrit. Un uniforme raide, des cheveux grisonnants et envolés, sous un chapeau à plumes de bersaglier, et un sabre traînant à terre, c'est tout ce que virent et entendirent, ce jour-là, de Cialdini les plus proches spectateurs, tant le général monta rapidement au théâtre et disparut vite parmi les robes blanches, les brassées de fleurs, les têtes inclinées et admiratives.

— Quand je songe, dit Ascalona, que c'était nous qui devions être acclamés ce soir à sa place ! Il nous vole notre gloire.

— C'est l'Anglaise qui est cause de tout cela !

— Ah ! non, tais-toi ! tais-toi !

Lisabetta, le voyant pleurer, lui essuyait doucement les yeux.

— Ne te tourmente pas, ma jouissance, dit-elle, et elle répétait toujours : Ton ensorcellement va cesser. Nous allons être heureux.

Avec beaucoup de difficultés ils parvinrent à sortir de la foule, gagnèrent la via Medina, les ruelles obscures et désertes.

— Vois-tu, mon chéri, dit-elle, ce Cialdini ne m'annonce rien qui vaille. Il va y avoir de l'orage à Naples, c'est sûr ! Allons passer les mauvais jours à Caserte. Notre vieux bon-Dieu d'oncle Pezzano, tu sais, qui te faisait si bon œil autrefois, y est installé. Il gagne de l'argent gros comme toi, dans la ganterie. Il m'aime bien, et ça ne lui déplaira pas de nous avoir chez lui durant une lune. Nous partirons demain, au frais du matin.

— Pourquoi ne pas partir maintenant ? demanda Ascalona.

— Si tu veux ! Seulement, il faut bien aller au vicolo du Perruquier pour prendre mon argent.

— Ah ! l'argent ! s'écria Ascalona. Qu'est-ce que c'est encore que cet argent ?

— De l'argent qu'a sué la misère. De l'argent

qui fleure le travail. Il n'y a pas de honte à le toucher. Et je tiens à l'emporter. On nous le volerait. Et puis, nous en aurons besoin là-bas. Le vieux nous hébergera, on peut s'y fier ; mais une fois ou deux, pour l'amadouer, peut-être sera-t-il bon de lui sonner à l'oreille la chanson des carlins !

Tout en consolant, en caressant Ascalona, elle l'avait conduit jusqu'à l'horrible maison où il avait déjà surpris Fortiguerri, où la malheureuse Helen Morgan était venue le chercher l'avant-veille.

— J'ai peur, dit-il devant la porte. N'entrons pas ici : il me semble qu'il va nous arriver malheur.

— Pauvre âme d'homme ! répliqua Lisabetta. Tu es effrayé devant la maison où nous avons vécu de si belles années !

Et elle le poussa vers le couloir sombre, puis vers la chambrette encombrée. Ses pieds s'attachaient au sol ; il éprouvait l'épouvante instinctive que ressentent certains êtres à l'approche du péril.

A peine entrée, sans prendre le temps d'éclairer la chambre :

— Viens, mon amour, dit-elle, en l'embrassant avec force ; viens, serre-toi bien contre ta Lisabetta, que nous ne nous séparions plus jamais !

Mais elle poussa un cri. Quelqu'un l'avait saisie par derrière, l'arrachait brutalement à son étreinte ; et on essayait de lui lier les mains, tandis qu'un rugissement énorme, un bruit de lutte et d'écroulement s'élevaient de l'autre côté de la chambre.

— Tu as le plaisir trop pressé, colifichette ! fit la voix de Furiano.

En même temps, la grande Stellina se montra, souriante, une chandelle à la main ; et Lisabetta put voir Ascalona maintenu à terre par quatre hommes. Deux autres hommes, dont l'un était Zingone, essayaient aussi de la terrasser. Elle hurla de détresse.

Stellina s'approcha d'elle et, à demi-voix :

— Ça t'apprendra, ma charmante, à me chiper mes galants.

— Et à te refuser à nous, décrottoir d'étrangers ! ajouta Zingone.

— Ah ! porc ! j'aimerais mieux mourir que d'être à toi.

— Tu n'auras peut-être pas le choix, répliqua-t-il. Et peut-être bien qu'avant demain...

— Jamais ! jamais !

Et elle lui crachait à la face.

Furiano se tourna vers eux :

— Étendez-la sur la table, commanda-t-il, et liez-la bien par les jambes et par les bras.

Puis, s'adressant aux hommes qui retenaient Ascalona :

— Vous le conduirez ici, contre le lit où ils ont fait leurs saletés, pour qu'il soit bien en face de sa gouge.

Ascalona lui jeta un coup d'œil dédaigneux. Après s'être défendu de toutes ses forces, voyant que la lutte était pour lui désespérée, il se résignait ; et ce courage dont il n'avait pu se servir contre ses ennemis il le retrouvait maintenant pour supporter sa défaite. Il se laissa traîner et attacher sans résistance.

— Agenouillez-le ! ordonna encore Furiano.

Et, allant à lui :

— Te souviens-tu, Marco, du temps où j'étais ton petit, où tu me donnais à faire toutes les sales besognes de la Camorra, et, pour me récompenser, me traitais plus mal qu'un muletier ne traite ses bêtes ? Battista a grandi à présent. Et tu regrettes peut-être, à l'heure qu'il est, que tes coups ne puissent se changer en pièces d'or.

— Non, brute, je ne regrette rien. Je ne t'ai pas assez battu plutôt. J'aurais dû t'écraser sous mon pied !

— Et, vois donc ! c'est moi qui t'écrase aujourd'hui.

— Dans un guet-apens, et avec l'aide de six hommes. Ah ! tu peux bien te vanter de ta victoire !

— Enfin, je suis le maître à présent.

— Imbécile ! si la Camorra est avec toi, maintenant, c'est parce qu'ils me jalousent et veulent se servir de ta haine ; mais ils savent bien que ce n'est pas toi qui peux me rempla-

cer. Il faudrait pour cela de l'esprit et du courage, et tu n'as que ton fiel, grand lâche ! et tu es plus stupide que les pierres !

— Tais-toi ! tais-toi ! Pas un mot de plus ! s'écria Furiano, outré de colère. Et vous autres, ajouta-t-il en s'adressant à ses compagnons, laissez-moi avec lui. Nous avons mille tendresses à nous susurrer à l'oreille. Reste seulement, Stellina. J'ai besoin de toi.

On lui obéit. Quand les hommes se furent éloignés, Furiano laissa éclater toute la férocité de son ressentiment. Il courut à Ascalona et lui frappa le visage à coups de poing. Ascalona n'eut pas une plainte, mais Lisabetta, de la table où elle était liée, entendit les coups et remplit la chambre de gémissements, comme si on l'avait frappée elle-même.

— Assassin de Diamante, assassin d'Orsolina, criait Furiano, tu croyais la vengeance endormie ! Mais je t'épiais, va ; j'attendais le moment favorable pour t'atteindre. Tu me vois devant toi. Et je vais te jeter au fumier, pourriture ! Ah ! tu as beau fermer ou allumer tes

lanternes, tes belles manières ne m'inquiètent pas plus que ma première culotte.

— Non, répliqua Ascalona, mais c'est que je suis attaché.

— Tu le seras toujours jusqu'à ce que tu sois crevé, chien ! ce qui ne tardera pas. Mais, avant, il faut que tu me paies tes vieilles dettes.

Et il fit un signe à Stellina.

— Où sont donc, lui demanda-t-il, les délicieuses découvertes que tu as faites chez Lisabetta, au fond de sa malle ? Toutes les jolies lettres des seigneurs étrangers ? Allons, lis, Stellina, toi qui sais lire : la lettre de l'Anglais, par exemple : elle est si tendre ! et celle du Français, qui est impayable. Quant à celle du Russe, peut-être Marco a-t-il l'oreille trop pudique pour l'entendre. On la lui montrera seulement.

Stellina, docilement, avait retiré de son corsage un petit paquet de lettres dont elle fit voir la suscription à Ascalona. Toutes étaient adressées à Lisabetta ; toutes étaient des messages galants qui ne laissaient aucun doute sur la cause de ces hommages et sur le don charnel

dont ils semblaient le paiement. L'un des correspondants écrivait : « Comme tu étais belle, l'autre soir, dans cette chambre de la rue de Tolède... » Un autre : « Chère Bettina adorée, je t'envoie ce bracelet... » Un troisième conviait à un rendez-vous, avec des supplications agenouillées, des promesses ivres de luxure.

Ascalona serrait les dents d'humiliation et de rage, tandis que Furiano riait aux éclats.

— Regardez-moi donc, disait-il, ce beau tourne-tête de minettes ? Il avait, soi-disant, dames et demoiselles à ses genoux, et jamais catin n'a mieux encorné un homme que Sa vertueuse Seigneurie d'épouse.

De la table, Lisabetta faisait de violents efforts pour se dégager des cordes qui lui liaient les bras.

— Marco ! criait-elle d'une voix étranglée par l'émotion, n'écoute pas cette foireuse de fille ! C'est elle qui a inventé les lettres. C'est elle qui a des amants, et pour le plaisir ! Domenico, et Mormino, et Zingone, et d'autres encore.

Furiano avait tressailli.

— Est-ce vrai? demanda-t-il à Stellina, la main levée, essayant de lire dans ses yeux.

— Vas-tu croire une femme qui délire? répliqua Stellina en haussant les épaules.

— Ne les écoute pas, Marco, reprenait à son tour Lisabetta. Je n'aime que toi, toi seul, entends-tu ?

— Nous allons bien voir si tu n'aimes que lui, s'écria Furiano en se jetant sur elle.

Et, de sa main brutale, il retroussa les jupes, ouvrit les jambes fortes de l'amoureuse, étala le ventre aux lignes fléchies, et cette fleur du sexe, pâle et délicate comme chez une vierge.

— Ah! brute, criait Ascalona hors de lui, puisse-t-elle être pour toi une latrine et une pourriture, et te changer toi-même en putréfaction.

Lisabetta serrait les dents de colère, tandis que les doigts impatients et lubriques de Furiano lui molestaient cruellement tout le corps.

— Ça, dit Stellina furieuse, ça, je ne le souffrirai pas!

— Va-t-en à la porte si ça ne te plaît pas, et tant mieux si je t'aiguillonne un peu la peau ; tu m'as mis en rage assez de fois, bouche aux ordures !

— Tu m'insultes, grande viande ! Eh bien, tu vas voir. Je vais aider Marco à te flanquer par terre, rien que pour voir la belle grimace que tu lui feras, quand il aura les mains libres.

— Essaie donc, répliqua Furiano en se plaçant devant Ascalona.

C'était ce que désirait Stellina. Tout en faisant face à Furiano, elle s'approchait à reculons de Lisabetta, et, par derrière, elle lui glissa dans la main son rasoir de camorriste.

— Merci, fit Lisabetta, et, doucement, en raidissant et en appuyant la main contre le pied de la table, elle coupa la corde qui lui liait le bras droit.

— Nous nous arrangerons plus tard ensemble, dit à demi-voix Stellina.

— Vas-tu te sauver, coureuse ? cria Furiano. Que marmottes-tu là ?

— Un souhait pour toi, mignon, répondit la

grande fille. Que la fortune te dore jusqu'au cul. Tu vois, je n'ai pas de rancune. Tu ne m'as pas dit : « Bon vent », et je te l'envoie.

Là-dessus, en signe d'adieu, elle tendit les reins, péta et fit la révérence, jupes étalées.

— Dehors, gouape ! dehors, puanteur !

Et, la poussant par les épaules, Furiano la jeta dans le couloir.

Puis il revint à Lisabetta. L'image de cette femme ajoutait à sa haine pour Ascalona. Il la désirait ; et, bien qu'elle fût facile aux étrangers, il sentait qu'elle le méprisait et ne se donnerait jamais à lui. Maintenant, il s'exaltait à l'idée de la posséder de force devant l'homme qu'elle prétendait aimer.

D'abord il voulut lui imposer d'immondes servages et se dénudant :

— Baise ton vainqueur, dit-il avec un geste obscène... Ah ! crocodile ! C'est qu'elle a des dents, la carne ! Mais par où je te vais prendre, coquine, je crois que ta forteresse sera assez désarmée.

Il lui plaqua les paumes sur les lèvres puis,

sans craindre les violences des mains et des pieds qu'il croyait liés, il l'étreignit avec colère, ivre de luxure et de vengeance.

Elle ferma les yeux et parut s'abandonner.

— Vois, Marco, disait-il, ravi de cette soumission, en se détournant vers Ascalona, vois comme elle est douce à tes ennemis. Je savais bien que tu n'étais pas son idéal.

Mais, tout à coup, il poussa un meuglement puissant et plaintif qui fit trembler les vitres, puis, d'une voix étranglée, il râlait des mots sans suite.

— La gueuse !... Au secours !... Elle m'assassine... Au secours !

Lisabetta s'était redressée à demi sous son étreinte, et, de ses mains libres, brandissant le rasoir de Stellina, férocement, elle lui tailladait la gorge. En vain il essayait de la repousser de ses ongles, qui lui labouraient la face : elle ne le lâchait pas.

— Crache donc ta salope de vie, porc ! criait-elle. Finiras-tu de gueuler, dis ! veux-tu !

Il ébranlait la chambre de ses cris, de ses

hoquets, de ses convulsions. Enfin il roula, dégringola de la table, le cou ceinturé de sang, et entraîna dans sa chute Lisabetta, et la table elle-même, qui tomba sur eux. Un instant, ils restèrent liés ensemble, l'agonisant et la vivante, se déchirant l'un l'autre, unissant leur sang et leur haine. Puis Lisabetta se releva seule, la face toute rouge, meurtrie de griffes et de morsures, les mains, le ventre sanglants. Elle courut à Ascalona, trancha les liens qui l'enserraient et le baisa à pleine bouche. Puis, montrant la table :

— Notre plus grand ennemi est là-dessous, dit-elle. Maintenant, nous pouvons respirer.

Cependant Ascalona promenait un regard indifférent autour de lui. Il semblait que tout ce qui venait de se passer l'avait à peine ému.

— Tu penses aux lettres ? reprit Lisabetta toute haletante, et échauffée de la lutte. Mais puisque je te dis et je te répète qu'elles sont fausses... C'est une invention de cette menteuse de Stellina et du misérable dont je viens de me délivrer. Ne t'occupe pas du passé.

Elle ne prenait pas garde à sa peau déchirée; elle ne voyait pas le sang noirâtre dans lequel traînaient les lambeaux de sa jupe, et dont ses mains étaient engluées ; elle ne pensait pas au cadavre qui gisait à ses pieds ; insensible à tout ce qui n'était pas son amour, fière, tranquille, heureuse, toute pleine de beaux rêves, et voulant remplacer l'étreinte détestée dont elle avait encore le frisson par le baiser endormeur ou exaltant de l'adoré.

— Là-bas, disait-elle, à Caserte, nous ne nous quitterons plus. Je te dirai tout ce que je ferai ; mais, à mon tour, par exemple, moi aussi, je serai exigeante : il faudra que tu me dises tout également... Oh ! comme ce sera délicieux, notre existence, chez le vieux bon-Dieu d'oncle ! Il est bien capable de t'associer à son commerce. Vois-tu, mon chéri, comme ce serait drôle si, après tous tes métiers, tu devenais un monsieur bien tranquille, comme M. Panettone, l'orfèvre, tu sais ? qui a l'air si gentil avec sa femme. On croirait voir de petits anges, lorsqu'ils sont ensemble. Aussi

d'être sage devant le monde, ça n'empêche pas de faire des folies quand on est deux, n'est-ce pas?... Oh! que je t'aime. Tiens! embrasse-moi. Sur le cou, là! Il y a si longtemps que tu ne m'as baisée ainsi!

Elle l'enveloppait de ses caresses, de son verbiage amoureux. Dans son impatience du plaisir, elle avait dénoué ses jupes, et elle les faisait glisser le long de ses reins, en tordant les hanches, tandis qu'elle entraînait son Ascalona vers le lit. Elle voulait le reconquérir, lui rendre l'amour et la joie, dût-elle être sa courtisane; après lui avoir offert son sein tâché de sang comme d'un philtre voluptueux, elle avait exigé qu'il lui abandonnât sa chair indifférente, et elle la pressait, elle la buvait de ses lèvres avides et voluptueuses, lorsqu'ils entendirent courir dans l'escalier; la porte s'ouvrit toute grande, et Térésina parut, les yeux égarés, les cheveux épars.

— Lisabetta, fit-elle, haletante, les alezans sont dans le vicolo. Ils viennent ici. Je les ai vus en rentrant de la trattoria. Les deux côtés de la rue sont barrés.

— Ah ! porcs de bêtes ! s'écria Lisabetta.

Ascalona demeurait très calme.

— Je savais bien, soupira-t-il, que le malheur était sur nous.

— Que faire ? demanda Lisabetta.

— Il y a là-haut, dit Teresina, la chambre secrète, où Stellina met le rôti et la garniture [1]. Vous pouvez bien vous y cacher. Personne ne vous y découvrira.

— Alors, viens, Marco. Hâte-toi.

— Je reste, répondit Ascalona.

Lisabetta lui lança un coup d'œil effrayé.

— Mon chéri, tu ne comprends donc pas qu'ils sont là, les alezans, là, devant la maison ! Nous n'avons que le temps de nous sauver.

— Nous ne pouvons pas nous sauver, répondit Ascalona. La chambre dont parle Térésina est connue de tout le quartier. On y a fait une perquisition il y a deux ans. Et je ne veux pas tomber entre les mains de ces gredins-là !

— Mais, Marco, dit encore Lisabetta, de plus en plus inquiète, je t'assure que nous pouvons

1. Les vols.

leur échapper. Je t'en prie, Marco, je t'en prie, partons !

Et elle essayait de l'entraîner.

A ce moment, Térésina, qui épiait dans le couloir, revint vers eux.

— Ils entrent ! dit-elle, les yeux écarquillés de terreur.

Et comme elle ne bougeait pas, Ascalona l'attira brusquement dans la chambre et tandis qu'elle se laissait choir sur une chaise, il ferma la porte à clef.

— Nous avons encore le temps de nous tirer de leurs pattes ! dit-il.

On entendit des pas pesants, un cliquetis de baïonnettes heurtées et des fusils qui tombèrent et résonnèrent sur les dalles.

— Jésus ! Sainte Vierge ! Sainte Anne ! Protégez-nous ! cria Lisabetta, toute tremblante, en se jetant à genoux.

Ascalona se pencha sur le cadavre de Furiano, fouilla dans une poche de veste, en retira un revolver. A la vue de cette arme, Lisabetta frissonna toute. Elle courut à Asca-

lona, lui entoura le cou de ses bras, et, bouche contre bouche :

— Que vas-tu faire, Marco ?... Ecoute-moi, voyons, ne me désespère pas ! Quand même tu serais pris, tu pourrais bien leur glisser entre les mains, comme tu l'as déjà fait. Tu connais tous les geôliers de la Vicaria. Puis moi, tous tes amis, nous t'aiderions à t'évader. Oh ! Marco, ne me regarde pas comme cela. Je te le promets ; on me l'a assuré : la vie est belle encore pour nous !... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! il ne veut rien entendre. Il va se tuer, mon Dieu !

Déjà, on heurtait à la porte. On criait : « Ouvrez ! ouvrez vite ! »

Lisabetta regarda son Ascalona. Elle comprit qu'il était décidé, que rien ne changerait sa résolution. Alors elle sentit, elle aussi, la joie de la mort l'emporter. Et, comme il levait le bras, elle l'arrêta, voulut lui donner un dernier baiser, puis :

— Frappe-moi d'abord, mon chéri ! La mort sera bonne, puisqu'elle viendra de toi.

Mais Ascalona ne l'écoutait plus. Il ouvrit sa

chemise et, d'une main sûre, en homme qui sait tuer et qui n'a plus peur, il s'appuya le revolver contre la poitrine. Le coup partit. Ascalona s'affaissa sur le lit, doucement, comme s'il était toujours maître de son corps et qu'il voulût être beau jusque dans la mort pour ses amoureuses.

Lisabetta n'eut pas un cri.

— Là-bas ! avec toi ! dit-elle d'une voix sourde.

Et elle saisit à son tour le revolver, tombé à terre. Mais, pour être sûre de ne pas se manquer, elle s'appliqua l'arme contre la tempe puis elle fit feu.

Un jet de pourpre éclaboussa Teresina au moment où les alezans faisaient sauter la serrure et pénétraient dans la chambre. Le lieutenant Fortiguerri et le capitaine Roselli accoururent ; mais, en apercevant les trois cadavres et cette femme couverte de sang, ils reculèrent jusqu'au seuil.

— La canaille nous échappe ! s'écria Roselli.

Les soldats s'étaient jetés sur la pauvre Teresina, et, s'imaginant que c'était une criminelle, ils la maltraitaient ; ils avaient déjà déchiré sa robe, et l'accablaient de coups de crosse. Fortiguerri voulut s'opposer aux brutalités de ses hommes, mais Rosselli modéra la pitié de son lieutenant.

— Ne pensez pas tant aux femmes, monsieur Fortiguerri, dit-il. Si j'avais eu tous vos soucis amoureux, Sa Majesté perdait Naples, et je n'aurais pas, d'un seul coup, abattu toutes les têtes de la Camorra.

Le lieutenant n'eut pas le temps de prêter attention à ces paroles. Scamler et son ami Gawen, accompagnés de plusieurs hommes de mine douteuse, venaient, à la grande surprise de Fortiguerri, de pénétrer dans le couloir. Quand l'Anglais aperçut les officiers, il fit signe à ses étranges compagnons de rester à la porte et, suivi seulement de Gawen, il s'avança vers le lieutenant, la main tendue.

Fortiguerri la prit sans hésitation. Maltraité, enfermé par la malheureuse miss Helen,

délivré ensuite par Scamler, qui l'avait, en même temps, réconcilié avec le capitaine, il pardonnait presque à l'Anglais des allures suspectes et des tentatives criminelles. Il était à un âge où les impressions se succèdent sans durer ; d'ailleurs, trop épris de lui-même pour aimer une femme qui ne lui avait montré que du dédain. Les événements tragiques de la journée et une visite faite la veille avaient achevé de transformer ses désirs. Il avait rencontré dans un salon une charmante compatriote, la fille d'un colonel milanais, et il rêvait déjà d'arranger ses mésaventures en berquinades et en contes héroïques pour l'amusement d'une fiancée. A peine eut-il une émotion lorsque Scamler, en dissimulant le rôle ambigu qu'il y avait joué, lui raconta le drame de Pompéi ; et il considéra d'un œil sec le cadavre de cette Lisabetta qui s'était donnée à lui. Ame solide, rude et un peu épaisse, il se laissait porter tranquillement par l'existence, n'en sentant pas plus les caresses que les colères.

Scamler, habitué par ses campagnes de

l'Inde aux scènes sanglantes, ne fut pas davantage troublé en pénétrant dans la chambre. Il ne tressaillit qu'en découvrant le corps de Furiano, mais sa face s'éclaira dès qu'il se fut assuré que le misérable ne respirait plus. Alors, se tournant vers Gawen :

— Songez, fit-il à demi-voix, à ce qui serait arrivé si l'on eût arrêté ce drôle ! A présent nous n'avons besoin ni d'acheter son silence, ni de le faire disparaître.

— Je vous ai toujours dit, mon cher colonel, répartit Gawen, que vous aviez le diable dans votre jeu.

— Mais pas dans mes amours. Ah ! cette pauvre Helen, ce charme de neige éblouissante ! Fallait-il donc qu'elle connût cette brute ?

— Vous prendrez pour maîtresse miss Esther Shapcot. C'est absolument le même type.

— Vous êtes un imbécile, Gawen.

— Et vous, un malhonnête, Scamler. On voit bien que vous n'êtes plus mon débiteur.

Remarquant alors que le capitaine, avec sa

curiosité d'officier de police, les observait, Scamler, pour donner le change, tourna les yeux vers les morts et dit à Gawen :

— C'était vraiment un bel homme, cet Ascalona !

— Un homme de courage, évidemment, répartit Roselli. Mais, par Bacchus, que venez-vous faire ici ?

— Un enlèvement amoureux, monsieur le capitaine, répliqua Scamler au hasard.

— Vous cherchiez des femmes, observa Roselli, qui ne perdait jamais une occasion de moraliser, et vous rencontrez des cadavres !

— Ce sont toujours des émotions, dit Scamler. Et même douloureuses je les apprécie. Depuis quelque temps, mon existence était devenue un peu terne.

Cependant, les soldats revenaient avec des civières pour transporter les cadavres au Castel-Nuovo. Le capitaine donna le signal du départ.

L'aube se levait déjà, fraîche et bleue, au milieu d'odeurs fines et d'exhalaisons immon-

des. Dans la via Médina les lampions mouraient en des lueurs de cuivre sale, au-dessus des feuillages tordus, des roses bouffies, déjà rongées de flétrissure, et du crottin de cheval, — tout ce qui restait du triomphe de Cialdini. Et toujours, du fond assombri où s'effaçaient les étoiles, montaient et se développaient de longues colonnes de fumée qui allaient s'éclaircir et se perdre dans la lumière. Le palais Tupputti continuait de brûler, pareil à un bûcher énorme où se consumait le vieux Naples. Indifférent à ce qui disparaissait là-bas, à ce passé qui lui avait donné la forme de son existence, et qu'un soudard du Nord venait brutalement de détruire, le peuple s'attardait encore dans les trattorie, grisé de réjouissance et sans souci de l'avenir. Partout il y avait des résonnances de guitares et des rondes volantes de jupes claires.

Quand passèrent les cadavres sur les brancards, au milieu des soldats, Stellina, qui était allée danser « Aux Calamares du Golfe », sortit très vite de la salle pour regarder le cortège.

— Il paraît que cela a mal tourné, dit-elle à un jeune amoureux qui l'avait suivie, bel adolescent aux cheveux noirs frisés, aux yeux sombres et ardents. J'ai eu bon nez de me sauver. Ce porc de Furianò m'aurait fait prendre. Vois-tu, frimousson, s'ils m'emmenaient à la Vicaria ! Que deviendrait ton cierge !

— Dis-moi, demanda son compagnon, sans l'écouter, qui transporte-t-on comme ça?

Quand elle l'eut renseigné :

— Quoi ! s'écria-t-il, Ascalona est mort?

Il était devenu tout pâle, et il fit le signe de la croix.

— Ah ! la Camorra ne retrouvera pas de sitôt un pareil maître.

— Tu m'amuses, répartit Stellina. On voit bien que tu ne le connaissais pas entre peau et chemise. Et puis, quoi? c'est une place libre qu'il te laisse. Tu peux la prendre, s'il y a encore une Camorra !

— Il y en aura toujours, fit le jeune homme, songeur.

— Comme tu es drôle, frimousson !

Elle était rieuse, toute perlée de sueur, avec un joli rose de nature et de fard aux pommettes. Sa bouche charnue s'ouvrait sur des dents heureuses ; ses narines frémissaient à l'air frais et au plaisir. Elle s'appuya sur l'épaule du garçonnet.

— Une valse française, encore ! s'écria-t-elle. Et puis tu me mangeras de baisers jusqu'après demain, à ton désir !

Alors ils tournèrent jusqu'à ce que le bonhomme de la trattoria, enfin vide, vint les tirer par le bras et leur dire :

— Seigneurie, c'est gracieux de danser, mais j'ouvre de bonne heure, et je n'ai pas encore fermé l'œil. Par San Gennaro, je ne voudrais pas qu'il y eût des fêtes comme ça toutes les nuits !

FIN

TABLE

Châteauroux. — Imprimerie A. Majesté et L. Bouchardeau, A. Mellottée succ.

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, boulevard des Italiens, 23

Collection gr. in-18 à 3 fr. 50

PAUL ADAM	*Lettres de Malaisie*, roman	1 vol.
JEAN AJALBERT	*Sous le Sabre*	1 vol.
—	*Les deux Justices*	1 vol.
ALPHONSE ALLAIS	*Pour cause de fin de bail*	1 vol.
—	*L'Affaire Blaireau*, roman	1 vol.
JANE AUSTEN	*Catherine Morland*, roman, traduit de l'anglais par FÉLIX FÉNÉON	1 vol.
JULIEN BENDA	*Dialogues à Byzance*	1 vol.
TRISTAN BERNARD	*Mémoires d'un Jeune homme rangé*, roman.	1 vol.
MARCEL BOULENGER	*Le Page*, roman	1 vol.
RENÉ BOYLESVE	*Mademoiselle Cloque*, roman	1 vol.
UNE CIRCASSIENNE	*Dans l'Ombre du Harem*, roman	1 vol.
ROMAIN COOLUS	*Le Marquis de Carabas*	1 vol.
ALBERT DELACOUR	*Les Lettres de Noblesse de l'Anarchie*	1 vol.
FRANC-NOHAIN	*Flûtes*	1 vol.
—	*Les Chansons des Trains et des Gares*	1 vol.
URBAIN GOHIER	*L'Armée contre la Nation*	1 vol.
—	*Les Prétoriens et la Congrégation*	1 vol.
ALFRED JARRY	*Ubu enchaîné*	1 vol.
GUSTAVE KAHN	*Le Cirque Solaire*, roman	1 vol.
MARCEL LAMI	*La Débandade*	1 vol.
MAURICE MAINDRON	*Saint-Cendre*, roman	1 vol.
DICK MAY	*L'Alouette*, roman	1 vol.
GASTON MOCH	*L'Armée d'une Démocratie*	1 vol.
G. MOCH ET EGIDY	*L'Ère sans violence*	1 vol.
FRANÇOIS DE NION	*Les Façades*, roman d'aventures mondaines	1 vol.
—	*La Peur de la Mort*, roman	1 vol.
—	*L'Amoureuse de Mozart*	1 vol.
—	*Les Derniers Trianons*, roman	1 vol.
JACQUES DE NITTIS	*Vénus Ennemie*, roman	1 vol.
HERMANN-PAUL	*Deux cents dessins*	1 vol.
HUGUES REBELL	*La Câlineuse*, roman	1 vol.
J.-H. ROSNY	*La Fauve*, roman	1 vol.
CAMILLE DE Ste-CROIX	*Pantalonie*, roman	1 vol.
ROBERT SCHEFFER	*Grève d'Amour*, roman	1 vol.
STENDHAL	*Napoléon*, fragments inédits, notes et introduction par JEAN DE MITTY	1 vol.
EUGÈNE VERNON	*La Demeure Enchantée*, roman	1 vol.

Envoi franco contre mandat.

Imp. C. RENAUDIE, 56, rue de Seine, Paris.

